

Hypothèse « gamma »

Piet Legay

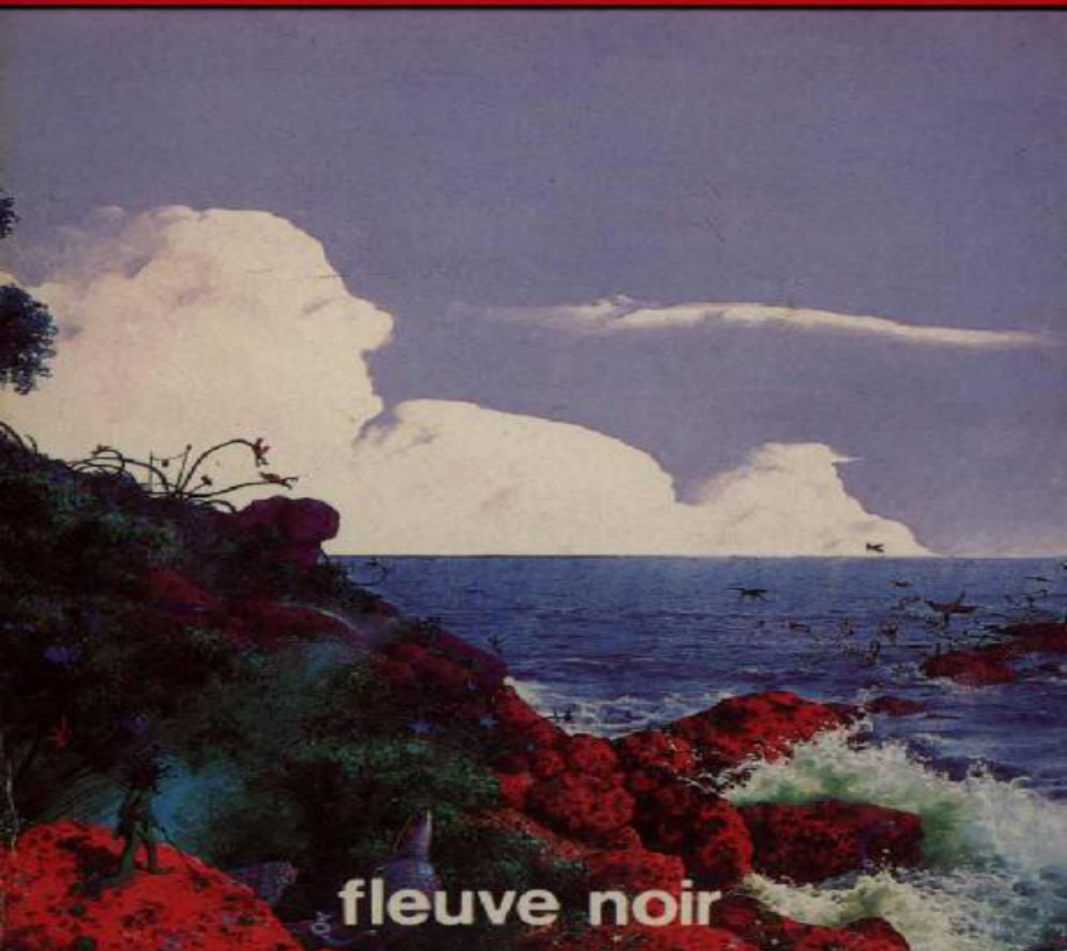
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

PIET LEGAY

HYPOTHÈSE « GAMMA »



PIET LEGAY

HYPOTHÈSE
« GAMMA »

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière – PARIS VI^e

Couverture :
Agence VLOO/YOUNG ARTISTS/Bob Fowke

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1982 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves
ISBN 2-265-01930-5

CHAPITRE PREMIER

La fine étrave du *Dolphin* trancha en coup de sabre la lame qui déferlait. Le grand sloop s'ébroua, grinçant de toutes ses membrures, et Henry de Beaumont, qui sommeillait couché sur le pont, eut l'impression que le mât taillait littéralement sa route dans les nuages blancs.

À quelques pas de lui, près du guindeau, Téora, la jeune Tahitienne, se laissait bercer par la longue houle du sud-est et le paréo dont elle s'était enveloppée frissonnait sur son jeune corps de vahiné.

Si l'on exceptait le discret friselis de l'eau sur la coque, le silence était complet. Pourtant, skippé d'une main experte par le grand Roderick, le *Dolphin* allait à bonne allure. Pas loin de dix nœuds. Il fallait dire aussi qu'il portait toute sa toile, et même peut-être un petit peu trop ainsi que le trahissaient les imperceptibles vibrations dans le bord de fuite du grand yankee.

Sous une « risée » plus forte que les autres, le grand sloop se coucha doucement et quelque chose se décrocha dans le roof... Tout aussitôt résonna une cascade de jurons bien sentis.

Quelques secondes encore et la tête barbue de Maillard apparut à la porte du roof, furieuse.

— Mon transistor vient de se répandre en miettes !

Le grand Australien tenta sans aucun succès de discipliner sa crinière rousse que le vent rabattait sur son visage grêlé de taches de son.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, *Frenchy* ? T'avais qu'à l'attacher à ta bannette.

Un nouveau coup de roulis obligea Maillard à se cramponner d'une main. Il interrogea l'horizon d'un long regard semi-circulaire sans remarquer le sourire ironique de Roderick qui savait bien que les « éléphants » n'avaient jamais eu le moindre sens de l'orientation.

— Encore long ?

— Si tu voulais aller vite, fallait prendre Airpo (1) !

— Il n'y a pas de terrain à Tetiaroa.

Roderick prit un air finaud.

— Ça dépend pour qui. J'en ai vu s'y poser.

— Moi, ce que je voulais, c'était y aller avec le vent, reprit Maillard en s'asseyant près d'un winch qu'il s'amusa à faire cliqueter.

— Eh bien ! pour ça, nous allons être servis ! Tu vois ce petit nuage là-bas ?

Maillard plissa les yeux. La saison des pluies accompagnée de ses tornades venait de s'achever avec le mois d'avril et laissait derrière elle un ciel immensément bleu ; l'hiver austral.

Et pour la première fois depuis huit jours peut-être, un nuage – inattendu, incongru – s'était posé sur l'horizon.

— « Ça » ?

— « Ça », comme tu dis ! Petit nuage deviendra gros. Et le vent avec !

En disant cela, le grand escogriffe gonflait ses joues comme un de ces dieux du vent sur les vieilles estampes.

Maillard, incrédule, observa un bref instant le petit flocon nacré avant d'aller s'affaler sur le toit bombé du roof. Par effet d'optique, l'île de Tahiti s'enfonçait dans l'océan au fur et à mesure que le *Dolphin* s'en éloignait. Le grand volcan éteint s'était peu à peu dédoublé, l'isthme de Taravao étant devenu invisible.

Avec un rien de rancœur, Maillard contempla la jeune vahiné toujours assoupie près du guindeau. Depuis le départ, ce bellâtre de de Beaumont ne cessait de lui faire les yeux doux. Quels rapports s'étaient-ils établis entre elle et lui ?

Et d'abord n'était-ce pas son imagination qui travaillait trop ? De toute façon, lui non plus ne connaissait pas Téora. Cette fille avait loué sa place de charter comme lui-même et avait surgi avec son panier et son paréo sur le ponton du yacht-club d'Arue juste avant d'appareiller, voilà tout.

N'empêche ! Maillard devait bien se l'avouer lui-même : il aurait bien fait un petit bout de conduite à la jeune Polynésienne dans les rues du vieux Papeete !

Une nouvelle « risée » inclina le *Dolphin* sur bâbord. Il fut lent à se redresser. Une lame déferla le long du franc-bord, presque jusqu'à la hauteur du liston. Surpris, de Beaumont émergea de sa rêverie somnolente et scruta le ciel. Une sorte de cordon irrégulier de nuages immaculés s'alignait au sud-est.

Rien de bien impressionnant. Le Pacifique restait parfaitement bleu et seuls quelques « moutons » brisaient ça et là.

Maillard tira d'un caisson étanche une paire de jumelles marines avec laquelle il scruta longuement l'horizon.

— Hé ! l'Australien ! On ne voit encore rien, hein ?

— *Well, Frenchy !* Si tu veux voir Tetiaroa, faut regarder de l'autre côté !

Et Roderick, sans quitter la grande roue des mains, indiqua du menton un point sur l'horizon rectiligne.

— Tu vois quelque chose, toi ?

— L'atoll est trop bas sur l'eau. Quand on commence à voir les cocotiers, on est déjà arrivé ! Le tout est de tirer le bon bord pour avoir la passe du premier coup.

— Difficile ?

— Ça dépend de la marée. Si le lagon se vide, ce n'est pas du gâteau. Pour nous ça ira, c'est la bonne heure !

— Et le lagon ? Parle-moi du lagon.

— Comme à Bora ou Huahine. Pas mieux. Mais pas de requins comme à Rangî' (2).

— Des coquillages ?

— Oui. Personne ne les ramasse. Très peu de gens vont jusqu'ici. À vrai dire, on n'encourage pas trop le tourisme. Les touristes cassent tout ! D'ailleurs, dès qu'il n'y a plus d'hôtel, ils sont paumés !

L'Australien passa une main rapide sur son collier de barbe – si rousse qu'il en était rouge – et ajouta :

— Avant de plonger, je vous ferai à tous un petit cours sur les coquillages. La plupart sont venimeux. Certains cônes sont mortels. J'en ai un exemplaire de chaque ici, il vous suffira de bien le regarder avant de descendre.

Un mouvement sur la droite. Maillard sentit une main peser sur son épaule et s'écarta pour laisser passer la jeune vahiné par l'étroit passavant. Légère, elle sauta sur le caillebotis du roof et s'assit entre les deux hommes.

— Tu as vu ces nuages (3) ? demanda-t-elle à Roderick.

L'Australien consulta un long moment le ciel bleu dont une étrange barre violette soulignait l'horizon. C'était nouveau. Il semblait que tous les nuages s'étaient peu à peu enflés et ajustés pour ne plus former qu'une seule falaise qui lentement roulait ses masses sombres vers le sud.

— C'est le *maramu*, hein, tu connais ? sourit Roderick dans sa barbe de feu.

Téora hocha la tête et ramena ses longs cheveux en une torsade

unique sur son épaule gauche.

— La météo avait pourtant dit...

Roderick émit un gloussement plein d'un mépris écrasant.

— La météo. Quelle météo ?

À cet instant, l'étrave du *Dolphin* enfourna et un énorme paquet de mer vint consteller le pont de gouttes d'eau tiède. La vision de de Beaumont se repliant en catastrophe sur le roof mit Maillard en joie. Sans qu'il sache trop pourquoi.

— Eh bien ! on dirait que le vent forcit ! coassa-t-il de sa voix un rien précieuse. Arrivera-t-on à temps pour éviter ce grain ?

— Mais nous l'espérons tous, très cher ! rigola Maillard sur le même ton ampoulé.

Les deux hommes s'observèrent de biais, amusés, pas encore hostiles. Il était vrai qu'ils n'avaient fait connaissance que depuis quelques heures, juste avant d'appareiller d'Arue. C'était un peu court pour se faire un ennemi mortel ! Et puis, la promiscuité était le lot de tous les charters qui cabotaient entre les atolls et les îles hautes des Tuamotu aux Marquises. Ils embarquaient n'importe qui, du touriste américain ventripotent à la vieille fille fortunée en passant par le maniaque de la diapo couleur...

— Quand même, observa de Beaumont qui séchait au vent chaud son tee-shirt orgueilleusement imprimé *Fly by Air Polynésie*, ça se couvre diablement vite.

Une certaine pointe d'inquiétude perçait dans sa voix.

Maillard jeta un coup d'œil en coin à Téora qui musait, le nez au vent, les deux pieds pendant le long du franc-bord, et secoua la tête, plongeant dans le roof pour retourner à sa cabine. Celle-ci était relativement stable car elle se trouvait entre l'étroite cambuse et la « salle des cartes » (en fait un obscur cagibi). Mais ce qui faisait son avantage, c'est qu'elle se situait très exactement au centre de gravité du voilier.

Il ferma par précaution, et en dépit de la chaleur, le petit hublot de cuivre et attacha ses affaires. Ensuite il s'allongea sur sa bannette et, les mains croisées sous sa nuque, ferma les yeux, écoutant craquer les mille membrures du sloop.

CHAPITRE II

Le premier coup de vent fut sur eux moins de vingt minutes plus tard. Maillard avait fini par s'endormir, bercé par le grincement rythmique d'une écoutille mal fermée. Ce fut le silence qui le réveilla.

— Bon sang... mais il fait une chaleur de four ici...

Les yeux bouffis de sommeil, il s'assit sur sa bannette sans oublier de se cogner le front comme toutes les fois sur le plafond bas, consulta sa montre – quatre heures – et essuya une goutte de sueur qui perlait sur l'aile de son nez.

Le sloop semblait s'être arrêté en pleine eau.

« Un « plat », songea-t-il, furieux. C'est bien ma veine, ça dure des heures. »

Il quitta sa cabine en entendant le bruit caractéristique d'une course de pieds nus au-dessus de sa tête. Dans un pareil calme, rien ne justifiait une telle rapidité de manœuvre. Mais en cet instant, Maillard avait l'esprit encore trop engourdi pour s'étonner de quoi que ce soit.

Un ciel de plomb. Une mer d'huile. Pas un souffle.

— Eh bien bravo, c'est réussi pour un jour de voile...

— Venez donner un coup de main ! Ici, tout le monde travaille ! lança la voix gouailleuse et de Beaumont accroupi à l'avant.

Téora somnolait, assise de biais sur le toit du cockpit. Elle ouvrit les yeux lorsque Maillard l'enjamba pour passer et il eut la nette impression que la peur s'y reflétait.

Il s'accrocha à l'un des haubans, retrouva son équilibre et rejoignit Roderick et de Beaumont occupés tous deux à endrailler un nouveau foc à la place du grand génois qu'ils avaient établi au départ de Matavaï.

— On change de voile ?

— Et comment ! ronchonna Roderick d'une voix qui ne lui appartenait pas... Cette espèce de cochonnerie est en train de nous dégringoler dessus sans que je puisse rien faire dans ce calme... Vous avez vu les éclairs ? Quand c'est calme comme ça avant, ça n'annonce

rien de bon. Vous avez vu les sternes ?

Maillard leva le nez vers le ciel noir : les grands oiseaux filaient vers le nord en rasant la pointe des courtes vagues qui s'entrechoquaient d'une manière anarchique. En les suivant des yeux, il aperçut une légère boursouflure sur l'horizon nettement tracé maintenant entre le Pacifique et le ciel d'orage.

— Tetiaroa ?

Roderick, tout en faisant claquer un mousqueton sur l'étau, opina :

— Si c'est pas râlant... on y était en moins d'une heure !

— Eh bien avec le vent qui s'annonce...

— Le vent, je m'en fous. Moi, c'est la passe qui m'inquiète. Quand ça commence à fumer sur le récif de corail, on ne voit plus rien !... Et c'est pas balisé, bien sûr !

— Pas de balise ? s'étonna de Beaumont. Mais comment est-ce possible ?

— Sinon tout le monde viendrait à Tetia !... Nous ne sommes que cinq ou six à connaître l'unique passe praticable du lagon : deux Australiens qui sont actuellement à la Barbade, un Néo-Calédonien qui fait les championnats de Hobbie-Cat à Los Angeles, un Français qui bosse à Makatéa et moi...

Roderick fit claquer le dernier mousqueton et se releva brusquement. Le sloop était si stable qu'il semblait s'être englué dans l'air brûlant. Le silence s'était fait étrange, maléfique.

Les derniers bancs d'oiseaux avaient disparu pour se réfugier sur les cocotiers de l'atoll.

Un grondement de tonnerre ronfla sur l'océan. Un seul.

Le silence retomba. Avec peut-être une qualité différente. Plus compact. Plus total.

La moiteur de l'air devenait quasiment insupportable et les vêtements que portaient les trois hommes étaient à tordre.

— Eh bien ! il ne reste plus qu'à attendre ! soupira Roderick en descendant du pont quelques minutes plus tard, une fois qu'il eut achevé de réduire la voile des deux tiers.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps !

Moins de dix minutes plus tard, alors que le *Dolphin*, privé de toute vitesse, tournait sur lui-même en dérivant au gré des courants, la falaise noire qui rampait sur l'eau s'abattit sur lui. En trois minutes il fit nuit.

Tout d'abord pas un souffle. Puis brusquement le claquement de la grand-voile qui passait d'un bord à l'autre dans un empannage en

règle. Le sloop frémit tout entier, comme un cheval qui se cabre sous la morsure d'un coup de fouet. Dix secondes : le foc de gros temps se gonfla comme une bulle. Vingt secondes : le sloop commença à prendre de la gîte sur tribord. Trente secondes : la mer devint violette. Les haubans et les étais commencèrent à produire un son de harpe qui virait rapidement du grave à l'aigu.

Pieds écartés sur le caillebotis, Roderick tenait la barre. Le sillage s'allongeait de plus en plus.

Un éclair. Très bref. Aveuglant.

Le tonnerre fondit sur eux une fraction de seconde plus tard.

— En plein dedans ! cria Roderick pour dominer les hurlements du vent et les claquements du foc étarqué.

L'atoll de Tetiaroa disparut. D'ailleurs tout avait disparu. Même l'horizon. Surtout l'horizon.

Le *Dolphin* taillait sa route dans un univers clos. Un univers à lui seul, glauque, cauchemardesque.

Pas une poulie, pas un palan qui ne protestaient.

Téora, blottie dans un des coins du cockpit, baissait la tête, les mains crispées sur sa mae-west. Maillard, sourcils froncés, regardait tout autour de lui, se demandant s'il aurait encore assez de courage pour filer dans sa cabine chercher un appareil photo.

— Tout de même c'est assez spectaculaire, avança de Beaumont, la bouche en cul-de-poule.

Maillard lui jeta un regard dénué d'amabilité.

— *What ? What ?* cria Roderick qui n'avait pas entendu.

Une rafale plus forte que les autres. Cette fois le grand sloop se coucha littéralement. Les barres de flèches semblaient vouloir plonger dans l'eau violette. L'écume filait en chuintant le long des plats-bords, allant jusqu'à mouiller les winches.

« Le tenir ! Le tenir à tout prix, songea Roderick. *Bloods and guts*, on est encore surtoilé... »

La barre se faisait de plus en plus dure entre ses mains calleuses, attestant l'effort démentiel que fournissait le gouvernail pour tenir le sloop en ligne.

— *Shit ! Shit ! Shit !* cria Roderick en choquant la grand-voile en catastrophe.

Soudain, alors que le sloop, filant à une vitesse vertigineuse, s'enfonçait de plus en plus dans l'espèce de brouillard qui recouvrait le Pacifique, le déluge s'abattit sur lui. Des trombes d'eau dégringolèrent du ciel noir. Chacun eût pu se croire au milieu d'une tempête de

neige : sous le fait de ces milliards d'impacts, l'océan était devenu rigoureusement blanc.

Et le sloop, animé maintenant d'une vitesse folle, continuait tout droit, toujours tout droit... vers le récif de Tetiaroa qu'on ne voyait plus.

Roderick se pencha plusieurs fois vers Maillard qui vit sa bouche s'ouvrir et se refermer comme s'il étouffait, ou plutôt comme s'il lui hurlait des paroles sans qu'aucun son ne franchisse ses lèvres.

Cramponné d'une main, il essaya de s'approcher du barreur.

— Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Est-ce que tu sais lire un écho-sondeur ?

Les yeux fermés par les trombes d'eau qui s'abattaient en rafales sur le pont, Maillard secoua désespérément la tête.

— Demande à ton copain !

Maillard, alors que le sloop, soulevé par une lame déferlant de l'arrière, donnait l'impression qu'il allait piquer vers le fond de l'océan, s'abattit sur le banc où se cramponnait de Beaumont et se pencha vers lui, les lèvres à toucher ses oreilles.

— Est-ce que tu sais brancher un écho-sondeur ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Non ! cria Maillard à l'adresse de Roderick qui n'entendit pas mais pigea au mouvement négatif de sa tête ruisselante d'eau.

Il poussa un juron silencieux : sans écho-sondeur, pas moyen de « voir monter le fond », alors de là à trouver une passe dans le récif-barrière... Déjà que par temps clair ce n'était pas si évident...

La pluie tombait de plus en plus dru ; ce n'était plus du vent mais un véritable ouragan maintenant, une « queue de cyclone » comme on disait ici.

En dépit de la pluie, Roderick essayait de conserver les yeux ouverts. La vision de la barrière écumante fonçant droit sur le *Dolphin* et de celui-ci s'éventrant sur les amers de corail fusa dans son imagination. Terrorisé, l'Australien secoua la tête. Non, ne pas penser à ça, surtout ne pas penser à ça !

Mais faire demi-tour, il n'en était pas question : il fallait être au moins trois par gros temps pour virer de bord ! Même si on n'avait pas besoin d'aider le foc comme par petits temps...

Et là, il n'avait que deux « éléphants » qui ne reconnaîtraient pas une ancre à jas d'un poisson volant...

Et bien entendu pas question de changer de cap. À cette allure l'océan commandait.

— Maudite onde de choc, ne finira donc jamais (4)...

— On m'y reprendra à faire du chartering dans les mers du sud ! rugit Maillard qui sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine. Ah oui alors, on m'y reprendra !

— Écoutez, *Frenchies* ! Écoutez ! hurla soudain Roderick... Essayez de regarder droit devant ! Essayez d'apercevoir les cocotiers...

L'australien s'était cassé en deux pour être entendu. Maillard et de Beaumont haussèrent timidement la tête par-dessus le bordé, essayant à leur tour de maintenir les yeux ouverts. Le sloop filait à une vitesse démentielle vers une sorte de rideau liquide qu'il ne crevait jamais. L'eau bouillonnait tout autour de lui.

Hallucinant...

— J'entends un grondement ! J'entends comme un grondement !

Téora avait crié. Roderick se sentit blêmir. Ce grondement, il savait bien ce que c'était pour l'avoir mille fois entendu d'un bout de la Polynésie à l'autre...

La vision des vagues écumantes se fracassant sur des kilomètres de récifs le hanta un moment, s'imprégna en lui, l'obséda.

— *Hell* ! Je ne vais pas finir là quand même...

— Là ! Là ! Là ! vociféra tout à coup Maillard qui, l'espace d'un instant, avait cru voir une masse plus blanche encore que la mer se soulever devant eux.

Roderick, les yeux fous, vira la barre sans plus attendre. Le bateau se coucha si fort que ses trois passagers basculèrent l'un sur l'autre sur le caillebotis.

Le rocher surgit, entouré d'une cataracte d'écume, défilant à grande vitesse à contre-bord.

Roderick s'arc-boutait sur la barre de plus en plus lourde. L'étrave ferrée du sloop montait et descendait sur l'horizon proche comme s'il voulait scier le roc...

Au dernier moment, alors que le crash semblait inévitable et que Téora hurlait sa frayeur à tout vent, le *Dolphin* réagit enfin.

— *Hell*... c'est le *Teapé* ! Le *Teapé*, je le reconnais... Bâbord... bâbord tout de suite !

Tout ce qui se passa alors ne fut qu'une succession fugitive et terrifiante d'images fulgurantes. Une déferlante, surgie d'on ne sait où, balaya le pont et le sloop maintenant « au portant » parut vouloir se coucher pour ne plus se relever. Le rocher passa en grondant entre ses geysers d'écume.

— La passe... la passe... elle est à trois cents mètres sur tribord !

hurla Roderick qui se parlait à lui-même. Je peux l'atteindre en longeant les récifs-barrières... J'ai une chance... si la houle ne me rejette pas...

Un craquement ! Tous sentirent les vibrations se transmettre sur toutes les planches du bordé...

Dix secondes, vingt secondes, le *Dolphin* continuait sa trajectoire folle, à peine contrôlée, longeant à moins de deux encablures le formidable récif de corail qui cernait Tetiaroa...

— Je peux l'avoir ! Je peux l'avoir ! scandait Roderick qui savait bien qu'en cet instant précis il jouait son va-tout. Oui, je vais réussir, il le faut, il le faut... Maintenant ! C'est maintenant qu'il faut y aller.

Il essaya désespérément de s'en persuader. Il s'arc-bouta. Le gouvernail mordit l'eau effervescente qui chuintait le long de la coque.

— Vite ! Vite ! *Damned* cette fichue passe n'a que trente mètres de large...

Une vague prit le *Dolphin* de l'arrière et celui-ci décrivit une tragique embardée. Soudain les rochers apparurent, accourant frangés de leurs chevelures blanches. Roderick ouvrit des yeux exorbités. De Beaumont se tassa sur son siège tandis que Maillard s'accrochait aux plats-bords à s'en arracher les ongles.

Au dernier instant une ouverture, une brèche. Les récifs filèrent en coup de vent et se diluèrent dans la brume...

Enfin le calme. Le sloop continuait toujours à grande vitesse. Mais c'était comme si la mer ne le portait plus. L'eau était rigoureusement plate. Seules quelques vaguelettes en ridaient la surface. Un peu comme s'ils s'étaient trouvés dans l'œil du cyclone.

— Le lagon... le lagon..., grelottait Téora qui n'en croyait pas ses yeux. Nous sommes rentrés dans le lagon... il a réussi...

Roderick savait que Tetiaroa n'avait que quatre cents mètres de large. Il songea aux hauts-fonds et aux « pâtés » de coraux, ces traîtres amoncellements de madrépores qui vous découpent une coque mieux qu'une scie de charpentier.

Il vira le sloop bout au vent. Toutes les voiles, affolées, se mirent à claquer furieusement, les écoutes cognant le pont.

— On affale tout ! On affale tout !

Maillard aurait bien voulu réagir, donner un coup de main, mais il ne connaissait rien à la voile.

Lui était venu prendre des photos...

La grand-voile s'affala d'un coup au risque de rompre la balancine. Quelques secondes plus tard, alors que Maillard tentait de retenir à lui la toile mouillée du foc, celle-ci tomba sur lui, en tas, le transformant

en fantôme aveugle.

Il ne vit pas le grand Roderick, qui venait de lâcher la barre, libérer l'ancre des saisines qui la maintenaient soudée au pont. La chaîne, puis le cordage de retenue s'engloutirent, filant en sifflant.

Quelques secondes plus tard, le *Dolphin* parut stoppé dans sa dérive folle, vira sur place et se plaça face au vent...

L'un après l'autre, ils revinrent tous dans le roof. Roderick voulut brancher l'électricité du bord. Il se produisit alors une gigantesque étincelle et, après avoir un instant rougeoyé, le plafonnier de la salle des cartes s'éteignit complètement.

— Eh bien bravo, la batterie s'est vidée spontanément... Je vais chercher des bougies...

Le grand Australien s'éloigna, chaloupant dans l'unique coursive.

— Eh bien si j'avais su..., avança Maillard en criant pour dominer les hurlements du vent.

— Et moi donc ! Parlez-moi du Pacifique..., renchérit de Beaumont. On m'avait dit...

— Moi aussi on m'avait dit... et j'avais même écouté la météo ! Il est deux heures de l'après-midi : il fait nuit !

Roderick revenait :

— Voilà les bougies... il y a une petite infiltration d'eau à l'avant ! Ça suinte, sans plus... On va attendre la fin de cette tornade pour aller voir. On a dû heurter le corail...

— Il s'en est fallu d'un cheveu !

— Dans le sens de la largeur, précisa de Beaumont.

La lueur du briquet les aveugla. Quelques instants plus tard, la petite, flamme rouge de la bougie fixée sur un cendrier révéla les contours du roof. Les trois hommes se dévisagèrent l'un l'autre. Seul Roderick se permit un sourire :

— *Well, Frenchies*, la maison Roderick Steven offre un double scotch pour vous remettre le cœur en place... Ça vous fera des souvenirs à raconter à vos petits-enfants !

— Et maintenant, commença de Beaumont, on ne...

— Non, on ne risque plus rien. Nous devons être ancrés aux deux tiers du lagon un peu en dessous de la passe. Le fond est solide, l'ancre ne dérapera pas et si d'aventure elle arrache un madrépore, elle ira crocher dans le suivant... Il n'y a plus qu'à patienter. (L'Australien attendit un instant, puis ajouta, l'air pénétré :) L'ennui, c'est que ce foutu vent va « lever la mer », on risque de danser pas mal au retour...

— Bof ! À côté de ce qu'on vient de vivre, rigola Maillard qui se

détendait d'un coup.

Il éclata d'un rire immense et se tapa les cuisses sous l'œil réprobateur de de Beaumont qui se permit un petit sourire distingué.

— C'est vrai que nous avons été un peu secoués... en fin de parcours...

Roderick revenait, brandissant une bouteille de scotch et quatre timbales de fer-blanc. La dose qu'il servit aux deux hommes, et surtout celle qu'il se servit à lui-même, avait de quoi réconcilier n'importe qui avec l'océan Pacifique et ça pour un sacré bout de temps !...

De Beaumont s'étrangla, plié en deux par une incoercible quinte de toux.

— C'est du vrai whisky : du « fait main », pas cette lavasse que les Chinois vendent à Papeete... Mais où est Téora ? Téora ? *Téora* ?

— Ici ! fit une petite voix qui semblait venue du plafond. Je suis ici.

— Qu'est-ce que tu fiches dehors, il pleut à verse ?

— J'arrive... Je... Il y a quelque chose d'étrange...

Le reste se perdit dans le sifflement du vent se déchirant sur les barres de flèches.

Maillard regarda par la porte du cockpit et fronça les sourcils, le nez dans son quart de whisky. Oui, il se passait quelque chose de curieux. Quelque chose qu'il n'arrivait pas à déceler mais qui était inhabituel... C'était... c'était... Oui, voilà, la nuit avait pris une drôle de coloration. Elle n'était plus si noire, plutôt violette...

— Téora, tu viens ou quoi ? cria Roderick. Tu vas attraper mal là-haut !

C'est à cet instant qu'ils entendirent l'incroyable bruit d'orgue. Un son à la fois multiple et constant. Une sorte de diapason à l'échelle de l'Univers.

Maillard, qui regardait fixement la porte du cockpit par où, à chaque éclair, apparaissait la grande roue de barre, prit à son tour conscience qu'il se passait quelque chose d'anormal. La nuit n'était plus *comme elle devait être*.

Il posa son gobelet sur la table à cartes et sortit. Téora, debout près du mât, le paréo trempé moulant outrageusement les formes de son corps, levait la tête vers le ciel en dépit de la pluie qui la giflait à toute volée.

— Tu entends ce bruit ?... Comme si ça venait des nuages !

Effectivement, le son étrange croissait rapidement en intensité.

— Sans doute un aéronef ! supputa de Beaumont avec flegme.

— Avec ce temps, il ne doit pas rigoler ! renvoya Roderick.

D'ailleurs, pourquoi est-il si bas ? Les long-courriers qui se posent à Faaa volent bien au-dessus de ces turbulences...

Le nez levé vers le ciel noir, ils n'entrevoyaient à la faveur des éclairs que les nuages sombres qui se bouscullaient en les aspergeant d'eau tiède.

— C'est vrai qu'il vole diablement bas..., lança de Beaumont.

Brusquement Téora tendit le doigt.

— Là ! Là ! La lueur !

Un petit point tout d'abord venait d'apparaître dans le ciel d'encre, mais la chose grossissait rapidement. Elle semblait dégager une vive lueur car les nuages pourtant denses la réfractaient. Graduellement, à mesure que le bruit s'amplifiait, tout l'atoll se teinta de vert glauque. Les palmiers torturés par le vent émergèrent de l'obscurité ainsi que les récifs bouillonnants.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? murmura Téora dans le vent.

Soudain la « chose » apparut, les clouant tous d'effroi et de stupeur : non, ce n'était pas un avion, plutôt des filaments, quelque chose de monstrueux qui fondait sur eux. En quelques secondes, le ciel en fut plein. Des langues de feu. Verdâtres ! Le bruit d'orgue s'était mué en un hurlement démentiel qui laissait loin derrière lui le vacarme de la tempête.

— Non... non ! hurla Téora en se jetant dans les bras de Roderick comme si l'Australien avait pu lui être de quelque protection sous cette avalanche de feu.

— La fin du monde ! haleta de Beaumont. La fin du monde...

La clarté des objets qui tombaient était devenue aveuglante. Ils grossissaient sans cesse, certains tournoyaient sur eux-mêmes, d'autres chutaient verticalement comme ces fusées lancées les jours de 14 Juillet et qui n'en finissaient pas d'exploser en retombant.

Emportés par le vent, ils passèrent au-dessus du bateau immobile et s'engloutirent en coup de faux deux ou trois cents mètres plus loin dans une formidable détonation. Ce fut comme si soudain le lagon s'ouvrait, comme si l'ancien volcan endormi depuis des millénaires et dont il ne restait que l'atoll venait de s'enflammer à nouveau. Tetiaroa tressauta littéralement dans un formidable rôle d'Apocalypse.

— Par saint Patrick ! cria l'Australien. Je sais ce que c'est : on est vendredi aujourd'hui. C'est le vol Los Angeles-Papeete qui vient de se désintégrer !

— Attention à la vague ! La vague ! cria Maillard.

— À plat ventre !

Ils n'eurent que le temps de se jeter sur le pont glissant et de

s'accrocher à tout ce qu'ils purent trouver comme cordages ou morceaux d'accastillage. Le raz de marée, la falaise grondante soulevée par l'impact du Jet, fondit sur eux en trois secondes. À peine l'avait-on aperçue qu'elle soulevait le sloop. Le *Dolphin* sembla s'élever à une prodigieuse hauteur, commencer un hallucinant mouvement de bascule et retomber enfin en craquant de tous ses longerons.

— Maillard ! Téora ! Vous êtes là ?

— Ici ! hurla de Beaumont qui avait bien failli être emporté par-dessus bord.

Roderick tendit la main, rencontra celle de Téora qui se referma sur lui avec une force incroyable.

— Maillard, tu es là ! Tu es là, Maillard ?

Pas de réponse.

— *Blood's gut !* Il a été enlevé... Aidez-moi ! De Beaumont, va chercher le projecteur d'approche dans le casier des équipements de survie, fais vite ! Maillard ! Maillard !... Non, ne bougez pas, il est là !

En se levant, Roderick venait de buter contre un corps inerte. Rassuré, il poussa un soupir. Après tout, il ne pouvait être qu'assommé.

À la faveur d'un éclair, l'Australien aperçut la frange des palmiers. Celle-ci avait changé de place.

— *Damn'it !* Mon ancre ! Téora, de Beaumont, occupez-vous de lui. Ce maelström nous a arraché notre ancre...

Il fonça vers un coffre dont il fit claquer les taquets.

Moins de trois minutes plus tard Maillard, qui dodelinait de la tête dans l'entrepont où l'avaient traîné de Beaumont et Téora, reconnut le son caractéristique d'une nouvelle ancre jetée à l'eau. Dix secondes plus tard, le *Dolphin* fit de nouveau tête.

L'Australien se matérialisa peu après à la porte béante du cockpit.

— Il était temps, on est à moins de trois cents yards de la plage ! Encore un peu et on allait s'y vomir... Et Maillard ?

Celui-ci leva la tête, encore un peu hagard.

— Ici... ici. Ça va... J'ai dû être assommé par la trombe, ma tête a cogné contre un des winches, après : le trou noir...

— Faut dire qu'il a une sacrée bosse, appuya de Beaumont.

— Tant que ce n'est pas un trou, grimaça Maillard pour crâner.

— Téora, sers-lui une double dose, ordonna l'Australien pour qui son whisky « fait main » semblait être une panacée capable de soigner tous les malheurs y compris les bosses.

Roderick ressortit avec son projecteur de manœuvre. Il réapparut un

long moment plus tard.

— Rien ! Rien qui flotte... On ne voit plus rien.

— Vous pensez que c'était un long-courrier surpris lui aussi ? demanda de Beaumont qui retrouvait son calme en même temps que sa voix pointue.

Roderick réfléchit un long moment, consulta sa montre, remarqua que le cadran s'était rempli d'eau et qu'elle ne marchait plus.

— Oui, émit-il d'une voix lugubre. À cette heure, ça ne pouvait être que le Roissy-Montréal-Los'-Papeete... Il avait dû perdre son altitude pour commencer son approche, c'est pourquoi il est entré en plein dans la dépression...

Les gémissements du vent l'interrompirent quelques secondes, puis il continua :

— Je ne vois pas d'autres explications... Heureusement l'atoll est désert...

— Mais cette lumière verte ? demanda Téora.

— Je ne sais pas...

— Et cette pluie de débris ? articula enfin Maillard qui revenait à la réalité des choses.

— Il a dû exploser en vol, voilà tout !... De toute façon, le vent va cesser maintenant, ces dépressions-là ne durent jamais plus de quelques heures...

— Moi, j'ai l'impression que celle-là dure depuis un siècle, souffla Téora dans un sourire figé.

— Pour certains, elle soufflera pour l'éternité... Ah ! regardez ça !

Roderick tendit le bras et tous purent voir un coin de ciel bleu – minuscule il est vrai – dans l'avalanche effrayante des nuages noirs.

CHAPITRE III

Quatre heures plus tard, la tempête cessait tout aussi brusquement qu'elle s'était abattue sur les Îles du Vent.

Rien ne surnageait à la surface du lagon. Pas une épave. Pas un débris. Chacun eut beau scruter à la fois l'atoll proche et le récif-barrière qui grondait au loin, personne ne décela la moindre trace du formidable impact qui avait bien failli les engloutir tous.

— Pas un survivant ! soliloqua Roderick avec son redoutable accent.

Le soleil couchant donnait au lagon comme au ciel des reflets de sang qui ajoutaient encore au tragique du moment.

Accroché d'une main à l'un des haubans, Maillard s'usait depuis près d'une heure les yeux pour tenter de voir flotter quelques espars.

— Après tout, ça vaut peut-être mieux comme ça...

— Sans compter que l'appareil s'étant désintégré en vol, tout le monde a dû être tué sur le coup, assura de Beaumont, assis sur la « bulle de gros temps » dont la demi-sphère transparente crevait le capot du roof.

Téora apparut à l'arrière et jeta un long regard sur le mince liséré de poussière de corail. En l'apercevant, Roderick secoua la tête :

— M'étonne qu'on n'ait pas déjà vu deux ou trois zincs du C.E.P.(5) venir flairer par ici ?

— Des quoi ? interrogea de Beaumont.

— Oui, ils ont des zincs pour repérer les chalutiers trop curieux. *Well done*, on rentre ! Maillard, aide-moi à sortir le génois.

De Beaumont sursauta :

— On rentre ! Comment ça on rentre ?... Mais et les survivants ?

— Tu en vois, toi, des survivants ? renvoya Maillard.

— Mais peut-être faut-il rester sur place, ne serait-ce que pour indiquer ce qui s'est passé, pour diriger les secours.

— Les seuls secours qui peuvent arriver maintenant, ce sont des bateaux de la marine, tout ce qui est tombé se trouve au fond du

lagon. Et d'après l'écho-sondeur, le fond est à quinze mètres. Mōsseur plonge à quinze mètres en apnée ?

— De toute façon, je reviendrai ici avec des bouteilles, décida l'Australien. J'y ai laissé une ancre de quarante livres dans la bagarre, moi ! Au prix où est l'accastillage à Papeete...

Il faisait nuit lorsque, poussé par un paisible vent de nord-est force trois – comme si tout ce qu'ils avaient vécu quelques heures plus tôt n'avait été que le fruit de leur imagination – le *Dolphin* franchit l'étroite passe en sens inverse.

Deux heures plus tard, les lumières de Papeete commencèrent à luire au ras de l'eau et vers sept heures du matin, juste avant le lever du jour, le sloop contournait le Taha'ra pour embouquer la passe d'Arue. Il lui fallut encore une vingtaine de minutes pour s'amarrer à l'Y.C.P.

À peine l'aussière fut-elle frappée sur la bitte d'amarrage que Roderick sauta sur l'étroit ponton de bois. À cette heure, le yachting-club commençait à peine à s'éveiller et les propriétaires de bateaux s'interpellaient d'un bord à l'autre. Sans attendre, l'Australien fonça vers les bureaux. Personne. Il contourna le typique « fare-niau » polynésien et tomba sur un homme trapu, jovial et surtout bon vivant, avec lequel il avait plusieurs fois eu l'occasion de régater.

— Salut, Alcot ! J'arrive de Tetiaroa, fit-il, essoufflé.

— Bon vent ?

— Comment ça, bon vent ? Tu as vu la dépression, non ?

— La... Oh oui, la météo en a parlé ! C'était très local. Tu sais, ici, on n'en a même pas ressenti les effets. Quelques stratus bas. Rien de plus.

Interloqué, l'Australien fronça les sourcils en pénétrant sous la grande paillote. Se pouvait-il qu'ici la nouvelle n'ait pas encore filtré ?

— Et... l'avion ?

— Quel avion ?

— Le zinc qui a percuté l'atoll pendant l'orage.

En train d'observer le fichier des mouillages des yachts, Alcot, qui écoutait d'une oreille distraite, se retourna vers lui :

— Tu rigoles ou quoi ?

— Je te dis qu'un zinc est tombé dans le lagon. Et pas un petit appareil, tu peux me croire ! On a bien cru qu'on allait tout recevoir sur le coin de la gueule !

— C'est comment déjà la marque de ce tord-boyaux australien que tu fais ingurgiter à tes clients pour leur faire oublier l'état désastreux

du *Dolphin* ?

Roderick, dont la patience n'était pas la vertu cardinale, serra les poings.

— Tu ne me crois pas ? gronda-t-il, hostile.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous en faites une tête de si bonne heure !

Un homme venait d'entrer, la *Dépêche de Tahiti* sous le bras. André Brit avait la haute main sur le yachting-club et veillait essentiellement à ce que les propriétaires de bateaux au mouillage vivent dans une coexistence à peu près pacifique. Il cachait sous sa barbe poivre et sel une bonne dose de diplomatie et pas mal d'humour.

— Y a Roderick qui a reçu un avion sur la tête, rigola Alcot tout en continuant à classer ses fiches.

— Et il est encore là pour le raconter ? sourit Brit.

Roderick, qui sentait la pression monter anormalement dans ses artères, s'efforça de garder son calme.

— Fais voir le journal !

Il arracha presque la *Dépêche de Tahiti* des mains de Brit et tourna furieusement les pages. Rien, ni dans les « locales » ni dans les « internationales » en dernière page. Rien sauf l'élection de miss Paumotou !

— On n'en parle même pas. Ça devait être le courrier de Los Angeles, coassa-t-il, pensif.

— M'étonnerait, je l'ai entendu décoller ce matin, ronchonna Alcot. Il fait assez de boucan comme ça !

Il était vrai que la longue piste de Faaa, construite sur le lagon, obligeait les long-courriers à passer en « finale » ou en phase de décollage très exactement à la verticale de Papeete et à très basse altitude.

— Incroyable ! Incroyable ! Des tonnes de ferraille manquent de torpiller mon *Dolphin* et personne n'en parle.

Il brandit la *Dépêche de Tahiti* au-dessus de sa tignasse rousse.

— Après tout, la nouvelle est peut-être tombée quand c'était déjà imprimé !

— Rien ne dit non plus que ce zinc, si zinc il y a, était destiné à se poser en Polynésie !

— C'est peut-être le régulier Los'-Sydney, avança Alcot... Le mieux, c'est d'aller à Faaa. S'ils savent quelque chose...

— Mais comment c'était ? Il y avait des épaves ? Des survivants ? demanda Brit en s'asseyant sur son bureau.

Roderick secoua la tête en sortant.

— Non, pas d'épaves, pas de survivants, rien. Pourtant je n'ai pas rêvé !

Il retourna au *Dolphin*. Téora, de Beaumont et Maillard attendaient autour d'une cafetière fumante. Un seul cri, lorsqu'il se découpa sur la tache de soleil de l'écouille ouverte :

— Alors ?

— Alors rien ! Il ne s'est rien passé et nous, on a tous rêvé. C'est pas joli ça ? Vous, les *Froggies*, vous êtes incroyables (6). On vous annonce qu'un zinc vient de percuter l'océan et ça ne vous fait même pas sursauter ! Dans la pagaille dans laquelle vous êtes habitués à vivre, rien ne vous étonne plus !

Maillard frotta pensivement le pansement que Téora avait placé sur le côté droit de son visage tandis que de Beaumont, le petit doigt relevé, sirotait à petites lampées distinguées son café brûlant.

— Mais qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça après tout ? Le jour se lève et personne ici n'a pris le temps d'écouter la radio, fit Maillard... Et puis, acheva-t-il en baissant la voix, je comprends très bien. Vu l'ampleur de la catastrophe, la presse n'a pas obtenu le droit de la divulguer avant que les familles des victimes n'en soient informées. C'est toujours ce qui se fait. Ce soir, on saura.

— Moi, ce qui m'étonne, c'est que tout au long de cette nuit je n'aie pas vu passer un seul *speed-boat*, une seule vedette vers Tetia', articula Roderick tout en se servant une rasade de café noir. Sans compter que la nuit était claire et que je suis resté à la barre tout le temps !

— Ces bateaux-là sont très bas sur l'eau, remarqua Téora.

— Mais on les entend de loin !

— Le mieux est de foncer à Faaa et de dire ce qu'on a vu, proposa de Beaumont. Après tout, s'ils ne veulent pas nous croire, c'est bien leur droit.

Un Boston-Wheeler passa derrière le *Dolphin* et le sloop dansa un moment.

— Je vais à Faaa, décida Roderick. Et vous autres ?

Un silence. Chacun réfléchissait.

— Après tout, j'avais loué le *Dolphin* pour une semaine, rappela de Beaumont.

— Je suis prêt à te rembourser !

— Pas question, mon cher... Il était prévu huit jours de voile, j'y tiens ! Il ne faut jamais rester sur une mauvaise impression, savez-vous ?

— Et toi, Maillard ?

— Je ne désespère pas de ramener un cône « textile » ou un nautille du lagon.

— Téora ?

La jeune Tahitienne se contenta de hausser les sourcils en silence, ce qui est en Polynésie la manière usuelle de dire oui.

Deux heures plus tard, Roderick rangeait sa vieille Renegade près du faré aux fleurs de Faaa, là où les vahinés tressent leurs colliers. Fleurs à l'arrivée, coquillages au départ.

Leduc, de la direction aéroportuaire, le reçut presque immédiatement au deuxième étage de la tour de contrôle, derrière une immense baie en verre fumé.

— Un crash, dites-vous ? À Tetiaroa ! Dans la nuit de samedi à dimanche. Non, jamais entendu parler. En tout cas pas un long-courrier. Même s'il « sautait » Faaa, je le saurais... Vous êtes cer...

— Oui ! Oui ! Oui ! Nous étions trois hommes et une femme à bord et nous avons tous vu la même chose en même temps.

— Un phénomène météorologique peut-être ? De l'électricité statique, la foudre ? Il y a eu ce week-end une petite dépression sur Tetiaroa si mes souvenirs sont bons.

— Oui, une « petite » dépression, grommela Roderick. On était en plein dessous.

— Écoutez, je ne vois pas ! Le central des télécoms n'a enregistré ni mayday ni avis de recherche. Rien. Vraiment rien.

Ce Leduc avait l'air sincèrement navré !

— Incroyable tout de même ! La vague qui a succédé à l'impact a été si puissante qu'elle a littéralement déporté mon sloop au point que celui-ci en a cisailé sa chaîne d'ancre.

— Attendez...

Leduc attira à lui l'un des téléphones de son bureau et pianota un numéro. Quelqu'un décrocha aussitôt.

— Air Po' ? Ici Leduc. Une question : aucun problème dans le trafic inter-îles ce week-end ?... Non, non ! C'est pour vérifier un renseignement. C'est ça : j'attends !

Leduc, la paume de sa main en capuchon autour du combiné d'ébonite blanc, se pencha en avant :

— Il va se renseigner. Je suis tombé sur le chef de piste...

— Le plus fort, c'est que vous allez tous finir par me persuader que j'ai rêvé. En attendant, mon ancre, elle est toujours au fond du lagon avec trois brasses de chaîne.

— Allô !... Rien ! Juste le *Zebra-Fox* immobilisé à Moorea-Temae pour une panne de V.O.R... Bien, je vous remercie.

Leduc encastra le combiné dans son boîtier et écarta les mains.

— Vous voyez !

Roderick déplaça son long corps maigre.

— Attendez ! Attendez ! Je vais tout de même appeler l'aéro-club, on ne sait jamais. Quoique les vols sur Tetia' soient rares, ces petits avions font beaucoup plus attention à la météo que les autres.

Deux minutes plus tard, il raccrochait de nouveau.

— Désolé... enfin si j'ose m'exprimer ainsi ! Pour moi, c'est la foudre ! Passez à la gendarmerie, faites une déposition, on ne sait jamais. Eux savent peut-être quelque chose. Mais j'en doute ! Ce genre de nouvelle se répand comme une traînée de poudre !

— Et... si c'était un zinc de la base militaire qui avait explosé en vol ? Oui, c'est ça : explosé en vol. Il y avait des fragments partout.

Leduc éclata de rire.

— Alors là, non seulement je le saurais, mais tous les escorteurs et les avisos seraient déjà en train de faire de la pêche à l'écho-sondeur sur Tetiaroa. Or aucun bateau n'est sorti de la rade de Papeete ce matin. Je le sais... j'habite boulevard Pomaré !

En s'installant quelques minutes plus tard au volant de sa Renegade, Roderick songeait avec une sorte de désespoir que le monde entier était contre lui.

Et aussi qu'il avait toujours une ancre à récupérer au fond du lagon. Une ancre qui pesait quarante livres...

CHAPITRE IV

— Mouille !

De Beaumont lâcha le grappin qu'il tenait à bout de bras. Celui-ci fila à la verticale, percuta la surface claire du lagon dans un rejaillissement d'écume et s'enfonça comme une flèche, entraînant derrière lui le cordage qui se délovait en tressautant.

Penché à l'avant, de Beaumont regarda la forme de la grande croix de fonte se diluer peu à peu dans la profondeur.

Quelques minutes plus tard, le *Dolphin* fit tête et s'immobilisa.

— Tout de même, je n'aurais pas cru que c'était aussi joli, avoua-t-il en revenant vers le cockpit tandis que Maillard et Roderick se passaient les bouteilles de plongée. C'est d'un calme !

— Mouais... ça n'a pas toujours été comme ça, ou alors tout le monde a eu la berlue cette nuit-là ! renvoya Maillard qui s'échinait à fixer son détendeur.

— Je commence à me le demander ! renvoya Roderick. Si je n'avais pas cette sacrée ancre à repêcher, je ne serais même pas revenu dans le coin ! Trop eu la trouille !

Téora parut, à demi vêtue d'un paréo imprimé de fleurs d'hibiscus, un verre de jus de fruits dans chaque main.

— L'eau est super-salée dans les lagons. Dans cinq minutes, tu vas crever de soif, gazouilla-t-elle en tendant un verre à Maillard, et à ce moment-là tu te maudiras de ne pas avoir bu avant de plonger.

— Tu ne viens pas ?

— Je suis amoureuse du *moana*, moi. Ce qui se passe dessous ne m'intéresse pas. D'ailleurs il y a des tas de *Tupapa'hau* dans les vagues, comme dans les montagnes de Tahiti.

Elle prononçait Teï'ti comme toutes les vahinés.

— Superstition.

Elle s'en alla, rêveuse. De Beaumont, assis sur le balcon avant, éclata de rire.

— Tu ne plonges pas non plus ? demanda Maillard, adoptant le tutoiement d'autorité rien que pour voir la tête de Beaumont.

— Horreur de ça ! Un safari dans la savane à la rigueur, mais glisser entre deux eaux, très peu pour moi !

— Chacun ses goûts ! s'exclama Maillard en se demandant si de Beaumont n'était pas en train de manœuvrer pour rester seul avec Téora. Qui sait, avec la vieille ancre, peut-être trouverons-nous un coffre plein de pierres précieuses, tu sais comme dans les films du *drive-in* d'Arue.

— J'ai toujours pensé qu'il faudrait quelqu'un pour raconter ce qui s'est passé si vous ne remontez pas !

Maillard lui décocha un regard furieux. Roderick, affairé à l'avant, n'avait pu entendre.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Comme ça... Il n'est pas bon que le bateau reste inoccupé. Surtout quand on est observé !

— Observé ?

— J'ai vu un type se déplacer sur le corail tout à l'heure... Roderick avait bien dit que l'atoll était désert, n'est-ce pas ?

— Il l'a dit... Tu es sûr de ce que tu as vu ? demanda encore Maillard en fouillant d'un regard acéré la grève de cette petite île centrale que les Polynésiens appellent un *motou*.

— Ou alors il faut admettre que j'ai la berlue.

— Très à la mode la berlue en ce moment. Et le type, qu'est-ce qu'il faisait ?

— Rien. Il était assis sur un rocher. Tiens, sur celui-là qui avance un peu dans l'eau. Au bout d'un moment, quand il a vu qu'on jetait l'ancre, il est parti.

— Quelque pêcheur de *marara* (7).

— Pourquoi pas, hein ?

— Quand on reviendra, j'irai faire un tour sur l'atoll... Après tout, des débris ont aussi pu tomber sur le corail, pas vrai ?

L'Australien achevait de s'équiper en silence. Maillard endossa son mono d'un coup d'épaules.

— On y va ?

Le grand Roderick claudiquait maladroitement avec ses palmes sur le pont de bois tout en achevant de verrouiller sa ceinture plombée.

— Dans une heure, on en aura le cœur net, lâcha Maillard à l'adresse de de Beaumont.

L'un après l'autre, les deux hommes s'assirent sur le bordé et d'un

coup de reins se laissèrent tomber à l'eau.

Celle-ci était merveilleusement claire, mais trop profonde à cet endroit pour qu'ils puissent apercevoir le fond. Maillard vit Roderick sonder comme une torpille folle, tout empanaché de bulles, puis revenir à la surface.

— On va vers le *motou* ; ensuite on reviendra par l'intérieur. C'est bien le diable si on ne retrouve rien. Pour l'ancre, on la cherchera après avoir « regonflé » les bouteilles, okay ?

— Okay. On y va.

— Attention : on ne se quitte pas !

Maillard mordit son embout, se cassa en deux et plongea. Instantanément, ce fut le silence le plus total. Il évoluait dans un univers parfaitement transparent et qui pourtant allait s'obscurcissant au fur et à mesure qu'il s'enfonçait. La grande ombre de la coque du sloop se fondit peu à peu dans la clarté irréelle de la lumière diffuse.

Maillard descendait toujours. Ce diable de Roderick sondait comme une véritable baleine, presque à la verticale, et rien ne semblait pouvoir ralentir son élan. À croire qu'il n'avait pas de tympan. Quant à lui, Maillard, il avait déjà dû décompresser deux fois pour pouvoir le suivre à sa cadence.

Toujours rien. Le bleu absolu.

Il se demanda s'ils allaient rencontrer des requins de lagon comme dans l'atoll de Rangiroa où, disait-on, ils vivaient en bancs. Instinctivement, il se retourna et fit face au soleil. Mais non, les profondeurs du lagon étaient aussi désertes qu'elles pouvaient l'être.

« Je commence à devenir idiot », songea-t-il avec tellement de force qu'il eut l'impression de parler tout haut.

Roderick piquait toujours. Quinze mètres. La couleur rouge disparaissait peu à peu sous l'effet de décomposition de la lumière. Maillard avait l'impression que le sang cascadaient de plus en plus fort à ses oreilles. Il dut décompresser une troisième fois en se pinçant le nez à travers les parois de son masque.

Un peu de sang filtra d'une narine.

Coup d'œil au bathymètre. Moins dix-huit !

« Incroyable, c'est le trou du diable ! Jamais lagon n'a été si profond... On aurait dû emporter des torches... »

Roderick, les bras rigoureusement collés contre le corps, s'enfonçait toujours, dévidant derrière lui de volumineux panaches de bulles dont l'ascension était la seule chose, dans ce monde sans frontières, qui rappelât la verticale.

Soudain le fond !

La masse noirâtre se détacha d'un coup. Si brusquement que Maillard en eut un haut-le-corps. Son imagination galopait si bien qu'il avait eu l'impression de voir surgir quelque monstre issu des temps antédiluviens...

Roderick aussi s'était immobilisé et, écartelé, bras et jambes en croix, observait le madrépore.

Non, ce n'était pas un fond de sable comme il s'y était attendu. Mais bien la continuation du *motou* sous la surface. C'est-à-dire un labyrinthe invraisemblable de concrétions, de grottes, de couloirs obscurs où pulsaient d'étranges gorgones au rythme d'une vie à peine sortie du monde minéral.

« Eh bien ! ça va être coton de retrouver une ancre dans tout ce fouillis ! »

Furtive, une murène s'infiltra dans une obscure cavité.

« Roderick aussi s'attendait à du sable, songea Maillard tout en lâchant un geyser de bulles argentées. Il ne sait plus quoi faire ! »

Il tourna sur lui-même. Seule une vague clarté venait « d'en haut ».

« ... Ah ! Ça y est, il se décide ! »

Roderick venait de faire un grand « ciseau » qui l'avait propulsé de quelques mètres. Maillard l'imita aussitôt, s'alignant sur sa droite. Audessous d'eux défilaient les fleurs de corail et parfois le sourire dentelé d'un bénitier qui se refermait graduellement sur leur passage lorsque l'ombre des plongeurs passait sur lui.

Roderick plongea dans une faille et disparut, englouti par l'ombre des falaises. Seul le déplacement des bulles indiquait sa présence.

Maillard resta « en stationnaire », angoissé sans raison, tournant lentement sur lui-même pour scruter l'horizon liquide.

Brusquement Roderick surgit, ses longs cheveux roux ondulant derrière lui. Il décrivit une sorte de renversement, fit un signe d'appel en direction de Maillard qui descendit aussitôt de cinq ou six mètres pour parvenir à sa hauteur.

Par gestes, il lui fit comprendre qu'il n'avait rien trouvé, montra son chrono, précisa qu'il leur restait près de cinquante minutes avant d'entamer les paliers de décompression, puis indiqua qu'ils continuaient dans la même direction.

Frôlant tour à tour des fonds herbus ou d'extraordinaires échafaudages coralliens, les deux hommes poursuivirent leur exploration.

Pas longtemps !

À peine avaient-ils parcouru une centaine de mètres qu'ils tombèrent sur la « chose ».

Un panneau métallique, blanc, fiché de biais dans le corail. À dire vrai, il dégageait même une lueur très faible – de coloration bleuâtre – qui se distinguait assez difficilement d’une épaisse touffe d’algues.

« Ha ! Un morceau du fuselage », pensa immédiatement Maillard.

Roderick se retourna en chandelle et désigna d’un doigt vengeur le débris métallique. Aux pattes d’oie qui s’étoilaient aux commissures de ses yeux, Maillard vit qu’il souriait derrière la vitre de son masque.

« J’avais raison ! Hein que j’avais raison ! » semblait-il clamer.

Tous deux plongèrent en oblique vers l’épave. Le métal, torturé, s’était déchiré sur une longueur d’environ deux mètres.

« C’est l’explosion à l’impact ! diagnostiqua Maillard. Le zinc a achevé de se désintégrer en touchant l’eau. »

Il posa la main sur une des arêtes de métal et tira à lui. Toute la pièce se décolla du corail dans lequel elle s’était pourtant encastrée.

« De l’aluminium. C’est bigrement léger sous la flotte. »

Lorsqu’il lâcha le fragment, celui-ci retomba avec une extrême lenteur.

« Pauvres gars ! Ils n’ont rien dû sentir. Le zinc a dû d’abord exploser en vol et la dépressurisation les a tous tués sur le coup. »

S’apercevant tout à coup qu’il était seul, il jeta un regard inquiet autour de lui en pivotant comme une toupie, repéra le chapelet de bulles lâchées par le détendeur de l’Australien et rejoignit celui-ci en quelques coups de palmes précipités.

À cet endroit, le fond du lagon s’ouvrait en une sorte de cirque tapissé de poussière de corail. C’est dans ces lieux qu’en général on trouvait les coquillages rares et les « porcelaines » de collection. Mais l’espace était jonché de débris de métal qui semblaient être tombés là en pluie.

Maillard se rappela en un éclair tous ces fragments en flammés qui descendaient vers eux au cours de cette nuit de cauchemar et qui n’avaient loupé le *Dolphin* que d’un cheveu. Un vrai miracle.

Il passa sous Roderick et s’approcha d’une masse métallique qui bavait tout un écheveau de câblages et de jacks de connexion.

« Curieux, tout cela semble pulser une sorte de lueur bleutée... »

Il bascula sur le dos. Roderick furetait à quelques mètres de là, palmant avec une lenteur prudente.

Lorsque Maillard le vit soudain entamer un looping frénétique et revenir à toute vitesse vers lui, il sut qu’il avait trouvé.

Le premier cadavre.

Il nagea à sa rencontre. Dès qu’il fut assez près de lui, l’Australien se

lança dans une sarabande de gestes et de signaux auxquels Maillard ne comprit goutte sinon qu'il venait de découvrir quelque chose de capital.

Rien d'autre.

À son tour, Maillard se dirigea vers la faille dans le corail. Celle-ci, bien que sinueuse, n'était pas trop étroite et il put descendre sans trop d'appréhension.

À peine avait-il fait quelques mètres qu'il repéra le corps disloqué de quelque chose de monstrueux. Une sorte de conglomerat de chair bouffie, éclatée par endroits.

L'homme reposait sur le fond, le visage dans le sable. Sa combinaison de pilote était de couleur argentée et des lambeaux de ses vêtements s'effiloçaient, dansant doucement au moindre mouvement de la masse liquide.

Les deux plongeurs restèrent un moment immobiles, suspendus au-dessus du grand cadavre.

Puis, surmontant sa répugnance, Maillard se laissa descendre vers lui.

« ... Ce doit être le pilote », pensa-t-il en s'approchant du cadavre à petits coups de palmes précis.

« ... Mais bien sûr ! C'était un zinc militaire ! Ce type-là était en combinaison anti-g... Et voilà aussi pourquoi personne n'est au courant... »

Des pensées d'avion-espion volant à très très haute altitude lui effleurèrent l'esprit.

Surmontant sa répugnance, il crocha dans l'épaule du cadavre pour le retourner.

À cet instant précis, il sentit son cœur s'arrêter et se demanda s'il n'était pas en train de devenir fou. Il hurla inutilement dans son détendeur, provoquant aussitôt une véritable hémorragie de bulles mordorées.

L'être qu'il venait de retourner n'était pas un homme. C'était... *autre chose*. Quelque chose d'inconcevable, quelque chose d'*inconnu*.

Ce qui lui servait de visage était balafré par un œil énorme, unique, linéaire. Un œil de fauve monstrueux et dont la longue pupille était horizontale.

Pas de paupières. Un regard qui ne s'éteignait jamais et que seule la mort avait rendu fixe.

Le reste du « visage », tout du moins pour ce qu'il en restait, n'était qu'une horrible pulpe verdâtre percée d'un orifice vers le bas – probablement une bouche. Aucun autre orifice ; ni pour l'audition ni

pour la respiration.

Ne pouvant réprimer un instinctif mouvement d'horreur, Maillard, dès qu'il eut croisé l'effrayant regard, donna un violent coup de palmes et s'éleva aussitôt de cinq ou six mètres, percutant même Roderick dans son affolement.

Celui-ci – immobile – semblait ne pouvoir détacher ses yeux du monstrueux cadavre. Les différences de morphologie lui apparaissaient mieux maintenant. Notamment au niveau des membres supérieurs : des tentacules infiniment souples (à moins que cet être mystérieux n'ait été complètement désarticulé à l'impact bien entendu) terminés par une triple spatule qui devait faire office de doigts.

Lorsque Roderick toucha Maillard pour lui faire signe de remonter, celui-ci – survolté – fit un véritable saut de carpe, tournant comme un bouchon sur place.

Voyant l'Australien filer vers la lumière, il l'imita aussitôt. Le fond corallien s'enfonça, se dilua, disparut enfin tandis que le clair-obscur glauque des profondeurs cédait peu à peu la place à la clarté bleutée du lagon.

Le dernier palier de décompression presque escamoté, les deux hommes crevèrent enfin la surface. D'un même réflexe, ils recrachèrent leur embout.

— Par saint Patrick, qu'est-ce que c'était que cette horreur ? hurla Roderick.

En pleine panique, Maillard ne répondit pas, bascula sur le dos et nagea frénétiquement vers le *Dolphin*.

— Alors ? Avez-vous vu quelque chose ? cria de Beaumont du plus loin qu'il put se faire entendre.

Maillard et Roderick, s'aidant de la petite échelle de plongée pendue le long du franc-bord, prirent pied sur le pont.

Téora vint les aider à se dessangler.

— Si on a vu quelque chose ! haleta Maillard, livide. Si on a vu quelque chose !... Eh bien *oui*, on a vu !

Roderick avait ramené sa grande tignasse rousse en avant et tordait ses cheveux pour en exprimer toute l'eau.

— Eh bien ! tu en fais une tête ! C'était bien un zinc, n'est-ce pas ?

Maillard regarda de Beaumont et Téora d'un air hagard.

— Oui, fît-il... ou plutôt non, ce n'était pas un vrai zinc.

— *Damn'it !* Jamais eu aussi la trouille de ma vie ! hurla enfin Roderick qui semblait brusquement avoir recouvré l'usage de la parole.

Téora se pencha en avant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Maillard toussa :

— On a vu... on a vu un cadavre.

— Un homme ?

— Justement non. Pas un homme... Je veux dire pas *vraiment* un homme.

En disant cela, il avait l'impression de prononcer quelque énormité obscène.

— Comment ça, pas vraiment un homme ? articula de Beaumont.

— C'était un être... comment dire... différent de nous.

— Un animal ?

— Non, pas un animal, rectifia Roderick. Tout ce que je sais, c'est que moi je lève l'ancre et que je me taille d'ici en vitesse.

En disant cela, il sauta sur ses jambes et fonça au poste avant d'où il réapparut quelques secondes plus tard, un sac à voile sur l'épaule.

— Je ne comprends rien à rien, Maillard ! Qu'avez-vous vu au juste là-dessous ? insista de Beaumont en indiquant la surface irisée du lagon d'un air où perçait une indicible répulsion.

— C'était comme... comme un monstre, mais un monstre qui avait des vêtements... Un monstre qui serait arrivé là dans les débris de l'engin qu'il devait piloter. Un être qui ne pouvait pas être *de ce monde* ! Comprends-tu ?

En disant cela, Maillard avait presque hurlé.

— Mais... ça n'existe pas, voyons !

— Ça n'existe pas jusqu'au moment où on en voit un ! Alors là, on pense que « ça » existe. Sacrement même... Moi, je l'ai vu ce... cette chose. Je l'ai même touchée.

Un stérne, trompé par l'immobilité des deux hommes et de Téora, se posa sur les barres de flèches et les observa de biais.

— Et il y avait des débris d'appareil ?

— Oui... une structure extrêmement légère. Le fond du lagon en est jonché. Certainement son engin a dû exploser en vol...

Il resta un long moment pensif, regardant l'eau bleue clapoter le long de la coque, puis la plage de sable blanc.

— Tiens, il est revenu.

De Beaumont et Téora tournèrent la tête. À l'extrémité de la langue de poussière corallienne qui s'enfonçait en oblique dans le lagon, l'inconnu était de nouveau assis sur son rocher et les observait sans

bouger.

— Il y a peut-être d'autres débris sur le *motou*, fit entendre Téora. Il faut aller voir.

— Voir quoi ? cria Roderick qui avait entendu. Moi, j'en ai assez vu !

Maillard marcha vers lui.

— Nous venons de faire une découverte prodigieuse ! Et nous sommes pour le moment les seuls à savoir ce qui s'est réellement passé ici. Dans huit jours, ce cadavre qu'on a découvert – et tous les autres s'il y en a d'autres – auront disparu, décomposés ou dévorés par les poissons.

— Il a raison, renchérit de Beaumont, appuyé au mât... Il ne faut pas partir si vraiment vous avez vu une chose pareille... Après tout, qu'est-ce qu'on risque *maintenant* ?

— Comment ça « si vraiment on a vu une chose pareille » ? répéta Maillard, hostile.

— Ce que je veux dire... Vous êtes actuellement les seuls à avoir découvert cette chose incroyable, je pense que ce serait une erreur de partir. Ce qu'il faut au contraire, c'est rassembler le maximum de débris, de photos, d'informations. Somme toute, nous voilà malgré nous dépositaires d'un secret... colossal. La preuve physique de l'existence d'une autre forme de vie venue d'*ailleurs*.

À l'avant, Roderick fit claquer un des derniers mousquetons du génois sur l'étau et s'immobilisa, le visage grêlé de taches de son tourné vers le *motou* dont de courtes vaguelettes transparentes léchaient les rives. L'Australien venait de penser à autre chose soudain et déjà regrettait qu'il y eût tant de monde autour de lui. Seul, il eût pu devenir riche avec ce qu'il savait, ce qu'il avait vu et ce qu'il allait récupérer au fond du lagon.

À quatre, il lui faudrait partager bien sûr...

— Il a raison ! s'écria-t-il. D'ailleurs pourquoi partir ? D'accord, ce cadavre était effrayant. Mais ce n'était qu'un cadavre, après tout !

— Il faudrait le sortir de l'eau et le photographier. Amasser tout un tas de preuves, proposa Maillard qui avait suivi le même cheminement de pensées que l'Australien.

— Alors autant aller sur le *motou*, proposa Téora. Là-bas aussi il doit y avoir des restes d'épave. Ils seront toujours plus faciles à récupérer qu'au fond du lagon.

— Bien parlé ! s'exclama l'Australien. Dans quelques heures, nous aurons amassé de quoi devenir célèbres et riches jusqu'à la fin de nos jours... Quant au cadavre du... euh... de l'extraterrestre (il faut bien

lui trouver un nom) nous le remonterons dès que nous aurons rechargé les bouteilles avec le compresseur du bord. Téora ? Descends le dinghy.

La jeune femme connaissait la manœuvre des bossoirs et déhala « l'annexe » au bout de son double palan jusqu'à ce qu'elle touche l'eau. Ensuite de Beaumont l'aida à la tirer jusqu'au pied de l'échelle de plongée et jeta une paire de rames à l'intérieur.

— Qui vient ?

— Moi ! se proposa de Beaumont. J'ai conscience que l'humanité vit en cet instant à travers nous un événement aussi important que le premier pas de l'homme sur la Lune ou la découverte de la roue.

— Amen ! rigola Maillard qui sauta à pieds joints sur le caillebotis du roof. Comment s'organise-t-on ? Vous rassemblez toutes les pièces et je viens les photographier ? Vous les ramenez à bord ou bien...

— Je ne sais pas, avoua Roderick. Le soleil est encore haut, on a le temps de voir.

— Bon ! Je vais préparer mon attirail photo.

Maillard descendit dans l'entrepont et entendit Roderick jurer en loupant un barreau de l'échelle de corde. Quelques secondes plus tard démarra le petit propulseur du dinghy.

Assis en travers de sa couchette, Maillard vérifiait sa caméra sous-marine avec des gestes de nourrice lorsque Téora parut à l'écouille. Elle était pieds nus et il ne l'avait pas entendue approcher.

— Ils sont partis ?

— Oui, fit-elle. Je peux rentrer ?

— Les jolies filles peuvent toujours rentrer dans ma chambre. C'est non seulement un droit, mais un devoir pour elles !

La boutade n'eut pas l'air de produire le moindre effet sur la jeune Tahitienne qui s'assit gravement à côté de Maillard.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda celui-ci en achevant d'essuyer avec amour un monstrueux téléobjectif.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Je ne sais pas... Tout ce que je sais, c'est qu'il fallait partir. Tout de suite. Je me suis trompée. C'est Roderick qui avait raison.

— Les cadavres ne ressuscitent pas, même chez les extraterrestres, Téora, articula-t-il, sentencieux.

— Qui te dit qu'ils étaient seuls ?

— Rien, bien sûr... Rien du tout.

La jeune femme, l'esprit préoccupé, observa ses ongles un long

moment puis demanda :

— Comment était-il ce... ce monstre ?

— Il n'était monstrueux que pour nous, comme nous aurions été monstrueux pour lui.

— Décris-le-moi. Je veux savoir...

CHAPITRE V

À deux cents mètres de là, Roderick avait relevé le moteur et ramait puissamment en direction de la petite plage de corail. Toujours assis sur son rocher de basalte, le Polynésien le regardait approcher sans bouger.

— On va repérer les plus gros éléments et on reviendra avec Maillard les photographier, décida l'Australien de sa voix rocailleuse. Ensuite eh bien... on prendra le maximum d'échantillons et on les emmènera à Papeete. Ils seront bien forcés de nous croire, d'autant plus que...

Un choc mou : le fond du dinghy venait de riper sur la poussière de corail. Les deux hommes sautèrent sur le sol brûlant.

— D'autant plus que ce que j'ai vu me semblait d'une incroyable légèreté. Certainement c'est une substance inconnue sur Terre !

Ils scrutèrent les environs. De là où ils se trouvaient, légèrement en contrebas, ils ne pouvaient voir l'ensemble du *motou*. Du reste, celui-ci était aux trois quarts recouvert par une vieille cocoteraie, en friche depuis que l'extraction du coprah y avait été abandonnée.

— Allons voir le gus, proposa Roderick. On va lui demander s'il n'a rien vu.

Tous deux se dirigèrent vers le Polynésien qui, en les voyant s'approcher, se leva doucement. Visiblement, c'était un pêcheur de *marara*. Il était vêtu d'un paréo effrangé de couleur bleue et d'un vieux tee-shirt orné du tiki marquisien et souillé de taches de graisse. Comme beaucoup de ses compatriotes, il semblait d'une force herculéenne et de longs muscles roulaient sous sa peau cuivrée.

— *Ia orana Popa's !* cria-t-il du plus loin qu'il put en levant traditionnellement la main en geste de paix. Tu viens voir l'avion ?

— L'avion ? Ah oui, l'avion ! opina de Beaumont. Il est tombé où ?

— Près du vieux *fare-niau*. Il faut traverser le *motou*, expliqua l'athlète en tendant le bras vers la cocoteraie.

— Tu es pêcheur ? demanda Roderick.

— J'étais ! La grosse vague a jeté mon *poti-marara* sur le récif. J'attends qu'on vienne me chercher.

— Tu as vu tomber l'avion ?

— Non..., il faisait nuit. Je dormais dans ma pirogue.

L'Australien envoya une bourrade amicale au pêcheur et commença à graver la plage dont le corail s'effritait à chacun de ses pas. À mesure qu'ils montaient, les deux compagnons apercevaient le *motou* dans son ensemble. Une simple plate-forme corallienne, aveuglante de blancheur, en forme d'osselet, et dont les trois quarts – à l'exception d'une vaste clairière centrale – étaient piquetés des derniers cocotiers survivants de la plantation.

— Je pense qu'il a dû avoir une sacrée frousse, supposa de Beaumont qui, en dépit de sa sveltesse, s'essoufflait à suivre Roderick.

— Sûr ! Il n'a pas dû piger qu'en fait la « grosse » vague était due à une explosion.

— À propos ! Personne n'a jamais pensé que l'engin pouvait être radio-actif ?

— Toujours le mot pour rire, hein, *Frenchy* ? aboya l'Australien en provoquant la retraite précipitée d'un crabe de cocotier imprudemment sorti de son tunnel. Eh bien non, je n'y ai pas pensé. Et je n'y ai pas pensé parce que je ne veux pas y penser !... Ah ! voilà le *fare-niau*, on va traverser la clairière, c'est de l'autre côté que doivent être les débris.

Effectivement, la petite paillote au toit de palmes entrelacées dont la véranda était à demi écroulée apparaissait entre les troncs obliques des cocotiers.

Roderick plissa les yeux sous la réverbération. Le sol blanc de la clairière semblait littéralement fumer.

— *By Jove* ! On dirait du mica ! s'exclama-t-il.

Il jeta un regard à son compagnon. Celui-ci marchait en soufflant lourdement, les yeux fixes sous l'incroyable canicule.

— J'ai l'impression d'être une mouche coincée entre un marteau et une enclume, gémit-il en ralentissant l'allure. Cette clairière n'en finit pas !

Soudain Roderick s'arrêta net, sourcils froncés.

— Il y a quelque chose d'étrange ici, fit-il... Écoute !

De Beaumont, cramoisi, tendit l'oreille.

— Écoute quoi ?

— Le silence. On n'entend plus rien ! Rien du tout. Même pas le récif !

Pourtant, s'il y avait un bruit constant sur les atolls, c'était le déferlement millénaire du Pacifique sur la barrière de corail.

— C'est la chaleur. On est dans un four ici, assura Roderick. Continuons.

Effectivement, la réverbération était si intense que la cime des cocotiers se dissolvait peu à peu dans une sorte de flamboiement pourpre. Les deux hommes ne percevaient même plus le crissement rythmique de leurs pas sur le corail blanc.

— Pas possible, on va y laisser nos os ! s'exclama Roderick.

Il sursauta. Aucun son n'avait franchi ses lèvres.

— De Beaumont ! De Beaumont ! Hé, *Frenchy* ! appela-t-il.

Mais celui-ci, plus congestionné que jamais, continuait à marcher comme un automate sous l'aveuglante blancheur d'un soleil trop proche.

— Je... je suis sourd ! C'est pas possible... mais... mais qu'est-ce qui m'arrive ?... Je...

Roderick porta la main à son front. Sous ses yeux éberlués, la lisière achevait de disparaître, lambeau par lambeau, dans une sorte de brouillard diaphane vaguement opalescent. Le sol fumait. Ou plutôt, oui, se diluait, se dématérialisait peu à peu, dévoré par cette étrange brume qui noyait les sons.

— *Frenchy ! Frenchy !* hurla Roderick qui sentait la panique l'envahir. *Frenchy ! Arrête-toi !*

Mais de Beaumont continuait à marcher – sans balancer les bras – tout droit comme un homme ivre mort. Brutalement il rencontra l'étrange brouillard.

Ce fut très bref.

Roderick eut l'impression que de Beaumont venait de percuter un mur invisible. Il avait littéralement buté dessus. Déjà anormalement saccadés, ses gestes s'étaient bloqués net. La grande silhouette dégingandée du Français restait littéralement figée dans l'attitude de la marche, pétrifiée par l'étrange vapeur.

— *My God...* Qu'est-ce que c'est que ça ?

Effrayé, Roderick songea à faire demi-tour et vira sur place. Mais derrière lui aussi il n'y avait plus rien.

Rien.

Comme si la terre s'arrêtait là ; là où commençait le brouillard.

Il fit un pas en avant, puis deux, avec l'impression que son cerveau à son tour se tétanisait.

En tournant laborieusement la tête, il tenta de voir de Beaumont,

mais celui-ci avait disparu, happé, dévoré par l'étrange nuée.

« *Help ! Help !* » voulut crier Roderick.

En pure perte : aucun son ne filtra de ses lèvres desséchées. Et du reste, de qui eût-il pu se faire entendre sur cet atoll désert ? Du Tahitien qui les avait si « gentiment » dirigés vers cette clairière ? De Maillard ou de Téora sur le *Dolphin* ?

Au moment où la vague de brouillard enveloppait le grand Australien, celui-ci eut le sentiment d'une immense injustice.

Tout de suite un froid intense l'envahit. Il eut la sensation de respirer des aiguilles de glace qui se brisaient ensuite douloureusement dans ses poumons. L'obscurité tombait et l'éclatante blancheur du corail virait insensiblement au violet.

« Je meurs... Je meurs asphyxié », eut-il encore le temps de songer avant de perdre définitivement connaissance.

La dernière sensation qu'il éprouva fut de n'avoir plus de corps. De n'être qu'un esprit errant, libéré de toute contingence matérielle dans un monde sans limites.

Un monde noir, opaque, glacial.

CHAPITRE VI

Une éternité, puis une autre encore.

L'impression soudaine que le chaos d'Apocalypse, le grand néant, s'entrouvrirait enfin sur la fulgurance d'une lueur.

La couleur d'abord. Une impression de changement indéfinissable, graduel, un éclair bref. Violet. Et tout de suite la certitude *d'être*, de renaître enfin.

L'immense chaos temporel – l'absence de toute chose – le silence global – laissait peu à peu la place à quelque chose d'indéfinissable et qui pouvait bien s'appeler *la vie*.

Roderick battit des paupières avec, dans le cerveau, la persistance d'une idée de rematérialisation instantanée. Puis celle d'une libération lorsque son cœur se remit de nouveau à battre.

Son premier réflexe d'homme conscient fut de regarder autour de lui. Il s'aperçut ainsi qu'il était littéralement en suspension dans une sorte de liquide violet que deux arcs de lumière tournoyante balayaient sans interruption.

Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'il put bouger la tête. L'étrange liquide se retirait tout doucement comme un reflux sur une grève, animé de pulsations rythmiques. Exactement comme s'il était vivant.

À cet instant précis, l'Australien réalisa que la vie lui revenait peu à peu, au fur et à mesure que l'étrange substance traversée d'éclairs brefs se retirait.

Il regarda tout autour de lui, suffoqué par ce qu'il voyait.

Il se trouvait dans une pièce en rotonde, aux murs lisses, sans aucune ouverture.

Rien ni personne.

Seuls deux sarcophages oblongs en occupaient le centre. Roderick se trouvait dans l'un d'eux. Il ne pouvait encore voir qui était ressuscité dans l'autre.

De Beaumont sans aucun doute.

Un bourdonnement ténu, monocorde, résonnait dans le grand alvéole.

L'Australien fit lentement jouer ses muscles, l'un après l'autre. Tous, bien qu'un peu ankylosés par leur longue immobilité, reprenaient leur plasticité coutumière.

— Ohh... *my God* !

D'un seul coup, la lumière cessa de pulser. Dans un chuintement doux, le haut de son sarcophage (dont il ne connaissait pas l'existence car celui-ci était parfaitement transparent) bascula doucement. Après quelques hésitations, Roderick sauta hors du sinistre catafalque, qui pourtant venait de le rendre à la vie.

Il ne fut qu'à demi surpris d'apercevoir par transparence le corps – figé – de de Beaumont, flottant lui aussi dans cette substance irradiée d'éclairs brefs. Celle-ci se retirait (ou se contractait) progressivement. Et bientôt le visage effrayant de fixité affleura la surface.

— Qui êtes-vous ? Montrez-vous ? cria Roderick qui, en même temps que sa lucidité, retrouvait son humeur batailleuse.

Il guetta vainement une réponse, puis entreprit – réflexe de tout prisonnier – l'exploration de sa cellule. Avec prudence, il effleura du bout des doigts les murs vaguement translucides par endroits. Aucune faille. Aucune rainure pouvant laisser présager une ouverture possible. Les cloisons étaient tièdes.

Déçu, et pour tout dire au bord de la panique, il revint vers le centre géométrique de la rotonde et se pencha sur de Beaumont.

Ce n'était toujours qu'un cadavre livide. Un gisant de pierre. Brusquement, alors que l'Australien, effrayé, songeait que de Beaumont ne se réveillerait jamais plus, il se produisit une sorte de spasme imperceptible. La poitrine du Français, sans doute entraînée par les pulsations rythmiques du liquide traversé de flashes éblouissants, se leva et s'abaissa plusieurs fois sur un rythme saccadé avant de reprendre tout naturellement une cadence régulière et profonde.

Littéralement fasciné, Roderick n'osait faire un geste, de peur de compromettre la résurrection quasi miraculeuse du Français.

Au bout de quelques minutes, de Beaumont battit des paupières, jeta un regard angoissé tout autour de lui et fit une horrible grimace en reconnaissant la grosse face grêlée de taches de son au-dessus de lui.

— Bon sang... mais qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Je n'en sais fichtre rien, *Frenchy* ! Tout ce que je sais, c'est qu'il m'est arrivé la même chose. Je sors de la boîte d'à côté ! Ne bouge

pas... Ne bouge pas : attends que ça cesse.

— Mais où sommes-nous ?

L'Australien, quand il aida de Beaumont à se relever quelques instants plus tard, ne put retenir un geste à la fois d'ignorance et de dépit.

— Pas la moindre idée... Fort loin de Tetiaroa et de mon *Dolphin*, j'imagine. Et qu'est-ce qu'on attend de nous ? Aucune idée non plus. En tout cas...

Un claquement bref l'interrompit. Une ouverture triangulaire venait d'apparaître dans la surface lisse dont il avait pourtant soigneusement sondé le pourtour. De Beaumont, qui tentait frénétiquement de chasser de son corps ce froid mortel qui l'ankylosait encore, tourna doucement la tête vers l'étrange porte.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait y avoir derrière, ou même de ce qui pouvait en surgir. Tout ce qu'il savait, c'était qu'avec la lucidité était venue la peur et qu'il avait même effroyablement la trouille.

Anxieux, Roderick scrutait fixement l'ouverture comme s'il devait en émerger quelque monstre chargé de les dévorer. Il ne se passait rien. Ou plutôt si : une lueur diffuse venait de naître derrière la cloison. Une lueur verdâtre qui allait en s'intensifiant avec une extrême lenteur.

— Du diable si je comprends..., grommela Roderick, effrayé.

— Et ça ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Une sorte de sphère de lumière bleutée venait de surgir de l'ouverture triangulaire. Après s'être un instant immobilisée en suspension dans l'air, elle fonça en ronflant vers Roderick qui ne put s'empêcher de se couvrir assez naïvement le visage de ses deux avant-bras. En dépit de ce geste, il eut l'impression d'être intensément brûlé lorsque la boule de feu tournoya plusieurs fois tout autour de sa tête.

Quand il osa de nouveau soulever les paupières, la lueur oscillait doucement juste au-dessus de l'écouille.

— Par Dieu, j'ai bien cru quelle m'ouvrait le crâne en deux ! gémit de Beaumont qui, lui aussi, venait d'être victime du même traitement.

— À moins d'être idiot, j'imagine qu'elle nous indique qu'il vaut mieux la suivre...

— Par ce trou ? s'écria de Beaumont en réprimant un frisson de tout son être.

— C'est ça ou elle nous traverse de part en part, renvoya aussitôt Roderick. Cette bestiole-là dégage une chaleur proprement incroyable.

Là-bas, la sphère de lumière s'impatientait. Elle avait entamé un

mouvement de pendule assez rapide tout en faisant entendre un inquiétant grésillement électrique.

— Allons-y... De toute façon, nous sommes entre leurs mains et ils disposent de moyens dont nous ignorons tout. Résister, c'est crever sur place. D'ailleurs...

L'Australien se cassa en deux pour passer sous l'étrange porte triangulaire et, suivi de de Beaumont, pénétra dans un long couloir éclairé de plaques fluorescentes. Celui-ci montait en pente douce et, à mesure qu'ils s'éloignaient de l'endroit où ils avaient été ramenés à la vie, la chaleur se faisait de plus en plus intense.

— D'ailleurs quoi ? demanda le Français qui avançait à tâtons.

— S'ils nous ont amenés jusqu'ici, c'est qu'ils désirent nous conserver en vie, c'est évident.

— Le tout est de savoir pourquoi.

— Ça ne va pas tarder : regarde.

D'un seul coup, suivant toujours la boule de lumière, ils débouchèrent dans une vaste salle, en rotonde elle aussi, mais de dimensions nettement plus importantes que la première. À la différence de celle-ci, ils se trouvaient dans un des centres nerveux de l'engin, si l'on en jugeait par les écrans et les clignotants qui tapissaient des panneaux entiers de la sphère.

Une cloison souple avait été tendue en travers de celle-ci. Roderick, qui avançait le premier, buta dessus et s'immobilisa :

— Regarde ! La sphère...

Celle-ci perdait peu à peu de sa lumière irradiante. Le grésillement venimeux qu'elle émettait s'assourdisait. En quelques secondes, elle devint diaphane et disparut à leurs yeux, sa mission achevée.

— Tu parles d'un robot-serviteur... *My Godness... Frenchy*, les voilà ! Quelle horreur !

Deux ombres s'approchaient doucement de la cloison souple et translucide, masquant les lueurs des scopes et des écrans mystérieux que d'autres silhouettes, que l'on devinait sans pouvoir en préciser les contours, semblaient surveiller en permanence.

Et soudain elles furent là, nettement, de l'autre côté de la cloison. La réplique exacte de cette créature monstrueuse que les deux humains avaient découverte au fond du lagon de Tetiaroa. Avec ses épaules minces, ses tentacules à trois doigts spatulés et surtout l'incroyable regard linéaire à la fixité insoutenable.

— Quel monstre ! balbutia de Beaumont en reculant de deux pas.

— *Shut up, bloody Froggy !*

Les deux créatures s'immobilisèrent tandis que l'une d'entre elles faisait courir ses doigts spatulés sur la pellicule extensible qui les isolait. Comme si elle voulait en éprouver la résistance.

— Eh bien ! dites quelque chose ! s'énerva Roderick le coléreux au bout de deux ou trois interminables minutes d'attente.

Mais les deux « choses vivantes » restaient immobiles, les fixant de leur immense pupille horizontale, comme si elles leur sondaient tout à la fois le cerveau et le corps.

— Je sens que je deviens fou, laissa échapper de Beaumont... Complètement fou... ou alors c'est une hallucination collective.

— Quand même curieux de rêver tous les deux la même chose au même moment, non ?

— Vous ne rêvez pas. Vous vivez consciemment l'instant présent !

Roderick se sentit changer de visage. Aucun des deux « êtres » n'avait bougé. À aucun moment le diaphragme qui semblait leur servir d'orifice buccal ne s'était déformé. Et pourtant il avait *entendu* des paroles.

« ... Vous vivez consciemment l'instant présent... »

La phrase résonnait encore à ses oreilles.

— *Frenchy*, tu as entendu ?

— Et comment !... Mais ce ne sont pas des paroles, je veux dire pas de *vraies* paroles.

— Je ne comprends rien à rien...

— Ces êtres-là nous subjuguent psychiquement... et c'est nous qui « traduisons » les pensées qu'ils veulent nous injecter.

— Regardez derrière vous !

Roderick et de Beaumont firent volte-face. La cloison diaphane et courbe renvoyait l'image holographique de la Terre avec un tel réalisme, un tel relief, une telle profondeur, que les deux hommes eurent un instant d'effroi, se croyant soudain suspendus dans le vide sidéral.

— Ça alors ! souffla de Beaumont... Ça alors...

Ébranlé, Roderick fit de nouveau face aux deux êtres mystérieux.

— Soit ! articula-t-il avec force. Vous avez voulu nous démontrer que nous ne sommes plus sur Terre, soit ! Mais pourquoi tout cela ? Et d'abord qui êtes-vous ?

De Beaumont ne put s'empêcher d'avoir une pensée admirative envers son compagnon d'infortune. Il fallait une sacrée personnalité pour parler ainsi dans des circonstances aussi angoissantes.

L'un des étranges humanoïdes caressa de sa triple ventouse le tissu

diaphane qui plia sous la pression avant de reprendre sa forme primitive. L'autre ne bougeait pas, fixant toujours les deux captifs de son regard effrayant.

Et soudain de Beaumont et Roderick sentirent la pensée de l'un des deux extraterrestres imprimer leur cerveau.

— ... Nous ne vous dirons pas qui nous sommes... et d'ailleurs cela ne vous apprendrait rien. Pour vous, il n'existe qu'une civilisation unique : la vôtre bien entendu. Même si vous êtes dans l'erreur depuis des millénaires, il ne nous appartient pas de vous détromper. Il s'écoulera encore plusieurs millénaires de vos unités de temps avant que vous ne preniez contact avec le reste de l'univers cohérent...

Un « silence ». Pendant un certain temps, aucun « message » ne vint se dérouler dans l'esprit des deux humains. De l'autre côté de la cloison souple, trois ombres se déplaçaient lentement d'un écran à l'autre. Une lumière rouge, intermittente, pulsa trois fois en même temps qu'un top sonore sur le mode aigu. L'une des deux ombres revint sur ses pas. Elle marchait – pour autant que les deux humains aient pu le distinguer – en claudiquant légèrement.

— L'un de nos vaisseaux, pour une raison que nous ne connaissons pas, a brusquement dévié de sa trajectoire et s'est fait capturer par l'attraction de votre planète... Nous avons essayé de le détruire à distance. Nous n'y avons pas réussi et le dispositif d'autodestruction n'a pas été enclenché par son équipage... Pour des raisons que nous ignorons aussi... Très probablement parce que tout l'équipage était déjà mort à son bord.

Un temps de silence. La pensée reprit, plus saccadée, plus pressante :

— ... Le *Kanvoor* s'est désintégré avant l'impact et le sort a voulu qu'il le fasse près d'une terre émergée... Même nous, venus pour le détruire ou en surveiller la trajectoire finale, n'avons rien pu faire... et c'est pourquoi nous avons besoin de vous.

— Pour nous supprimer pour ce que nous avons vu ? demanda l'irascible Roderick.

— Non... pour en récupérer les débris. Il n'est pas question que ce secret soit percé par vous autres Terriens...

Il y avait une telle netteté glaciale dans ces pensées que l'Australien, en dépit de tout son self-control, ne put s'empêcher de frémir.

— Et pourquoi ne faites-vous pas votre ménage vous-mêmes ?

— Votre monde nous est totalement hostile. Notre métabolisme basal est fait pour fonctionner dans des conditions de température et de pression très différentes des vôtres... De plus, notre survie n'est assurée que par un gaz qui n'existe qu'à l'état de traces sur Terre.

Notre oxygène à nous si vous voulez... De plus votre monde est infesté de bactéries et de germes auxquels vous êtes habitués depuis des siècles mais qui nous tueraient tous en quelques heures. Il est hors de question pour nous de descendre jusqu'à la surface de votre sol...

Roderick comprit la raison de l'épais film translucide qui s'interposait entre eux et les créatures d'ailleurs. Il l'effleura du doigt et recula vivement. Un arc aveuglant venait de se former entre le bout de son ongle et la substance sans doute très lourdement chargée en électricité statique.

— Et qu'attendez-vous de nous ?

— Regardez derrière vous. Suivez cette lueur. Suivez-la docilement et vous saurez...

CHAPITRE VII

— Ça y est, les voilà !

La jeune Téora, qui somnolait près du guindeau, livrant son corps nu aux ardeurs du soleil, venait d'être réveillée par le bruit de scie du petit moteur. Elle s'enroula dans son paréo et rejoignit Maillard qui achevait de « regonfler » les bouteilles de plongée près du petit compresseur. En raison des trépidations, elle dut lui saisir l'épaule pour attirer son attention. Il releva d'une chiquenaude le contacteur du groupe et le halètement de celui-ci s'étouffa rapidement.

— ... qui reviennent !

— Quoi ?

— Les *Popa's* reviennent !

— Pas trop tôt ! On cuit ici.

D'un geste bref, il épongea la sueur qui coulait de son front dans ses yeux et son cou, puis se haussa sur la pointe des pieds. Comme à l'aller, c'était Roderick qui tenait la poignée gouvernail et le dinghy filait belle allure sur l'eau calme du lagon.

Assis à l'arrière, de Beaumont ressemblait à un grand échassier hautain perdu dans une rêverie sans fin. Téora, sautant sur le passavant tribord, lança un bout dont l'Australien attrapa la pomme de touline au vol et se hâta jusqu'au bordé du *Dolphin*.

— Alors ? cria Maillard.

— Alors rien... il n'y a rien. Le *Kanvoor* s'était désintégré bien avant de percuter la surface du lagon.

— Le quoi ? demandèrent Téora et Maillard d'une même voix.

Roderick prit pied sur le pont et alla s'asperger le visage avec un broc d'eau.

— Alors évidemment les miettes de l'engin sont toutes soit à grande profondeur en dehors de l'atoll, soit là-dessous ! Tu as regonflé les bouteilles ?

— Il manque dix minutes sur la quatrième. On plonge tout de

suite ?

— Oui, Téora n'aura qu'à surveiller le mano et stopper le compresseur au bon moment.

Maillard acquiesça. Roderick ne voulait pas perdre de temps. Après tout Tetiaroa n'était qu'à soixante milles de Tahiti et servait souvent de « point tournant » pour les régates lancées par le yachting-club ou la Ligue polynésienne de Voile.

— Comment s'organise-t-on ? demanda Maillard en décapsulant une bouteille de bière tiède. J'ai préparé ma caméra et lesté l'enveloppe étanche. Ça risque d'être super ! « Glissant entre deux eaux, l'homme-grenouille découvrit soudain le cadavre d'un extraterrestre au fond du lagon ». Ça va faire un de ces tabacs !

Il ne comprit pas l'éclair venimeux qui flamboya une fraction de seconde dans les yeux clairs de l'Australien, ni les raisons du chapelet de jurons qu'il lui débita en entrant dans l'entrepont.

— Quelle mouche te pique ?

Téora fit une grimace qui ne parvenait pas à enlaidir les traits harmonieux de son visage, mais la rendit plutôt comique.

— Je pense qu'il est déçu de n'avoir rien trouvé sur le *motou*. Ça aurait considérablement simplifié ses recherches... et il doit redouter qu'un autre bateau vienne d'une heure à l'autre lui voler sa découverte.

Disant cela, elle scruta l'horizon bleuté par-delà la frange écumeuse du corail. Nulle voile encore.

— Raison de plus pour photographier nos trouvailles en vitesse. Et surtout le grand cadavre avant qu'il ne soit dévoré.

— Nous n'allons pas faire comme ça !

Maillard et Téora tournèrent la tête avec un ensemble parfait vers de Beaumont qui, à son tour, venait de se hisser à bord.

— Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu te mêles de me donner des ordres maintenant ?

De Beaumont eut un sourire glacé.

— Roderick et moi, on s'est mis d'accord pour une technique de ramassage.

— Ben voyons ! Et moi là-dedans ?

— Tu fais comme nous !

Médusé, Maillard vit le grand échalas se courber pour entrer à son tour dans le cockpit.

— Eh bien ! dis donc, si la gravure de mode se mêle de donner des ordres, où va-t-on !

La jeune vahiné pouffa, puis tira sur la corde de lancement du compresseur qui expectora une bouffée de fumée bleutée. Elle dit encore quelque chose en riant, mais le son de ses paroles fut noyé par les trépидations du moteur. Maillard, l'esprit préoccupé, descendit à son tour dans le roof.

Il s'y heurta à Roderick qui plaçait sur son opulente chevelure rousse un serre-tête destiné à empêcher ses cheveux de balayer la vitre de son masque de plongée.

— Ah ! content de te voir ! Voilà comment on va procéder. Je me suis mis d'accord avec ton copain, le *Frenchy* !

— Content de te l'entendre dire ! renvoya Maillard, acerbe. Si je comprends bien, je suis là pour copie conforme !

Roderick – pourtant célèbre de Maupiti à Hiva-Hoa pour la soudaineté de ses colères – affecta de ne pas avoir entendu.

— On va ratisser le lagon d'est en ouest en partant du *Dolphin* qui nous servira de balise. Tout ce qu'on trouvera, on le ramènera à bord du dinghy.

— Et ensuite ?

— Ensuite on verra ! assena sèchement l'Australien.

En relevant brusquement la tête, Maillard vit que Roderick le fixait avec un regard qu'il ne lui avait jamais vu.

— Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Moi ? Rien... Nerveux, c'est tout.

— Dis-moi, qu'as-tu vu sur cet atoll ? Que s'est-il passé ?

Roderick parut se renfermer sur lui-même.

— Rien. Il n'y avait rien ! aboya-t-il, le mufle mauvais. Tu peux y aller voir toi-même si tu ne me fais pas confiance. Pas la moindre épave. Rien.

Maillard leva la main d'un geste apaisant.

— Non ! Non ! Je n'ai jamais dit ça... Je dis seulement que toi et de Beaumont, vous avez l'air bizarres depuis que vous êtes revenus.

Roderick verrouilla sa ceinture plombée et commença à fixer les deux lanières de son poignard de plongée contre son mollet.

— On vient de faire la plus grande découverte qu'ait faite l'humanité depuis que le monde est monde : il y a de quoi s'exciter, non ?

— Pas au point de s'eng...

— Ah ! vous, les Français, toujours en train d'avoir des états d'âme ! Laisse-moi !

Dix minutes plus tard, ils repéraient le premier débris de l'astronef,

scintillant sous la lumière glauque, coincé entre deux pâtés de coraux. Roderick lâcha immédiatement le petit grappin du dinghy qui fila comme un harpon vers le fond.

— Nous y voilà ! On prend la chaîne d'ancre comme repère de base. Et tout ce que nous trouverons, nous l'amènerons sur le dinghy. Pas de problèmes ?

Il sembla à Maillard, occupé à cracher dans la vitre de son masque pour empêcher la condensation, que de Beaumont et l'Australien le regardaient en coin. Comme si les problèmes pouvaient venir de lui !

— Très bien ! Alors allons-y et bonne chasse à tous !

Roderick se cassa en deux et fila vers le fond, imité par de Beaumont à quelques secondes. Maillard plongea à son tour, mordant avec rage son embout buccal.

Les trois plongeurs restèrent groupés pendant tout le temps que dura la longue descente en spirale qui devait les amener au ras du fond.

Roderick fut le premier à donner le signal de la dispersion dès qu'il repéra une longue tubulure fichée comme un javelot dans le corail. De Beaumont divergea aussitôt et, à grands coups de palmes, se fonda dans le bleu intense du fond du lagon.

— Ma parole, mais il a acheté une conduite ! Lui qui avait horreur de l'eau...

Maillard se rappela la grande tirade qu'avait débitée de Beaumont de sa voix précieuse, assurant que pour rien au monde il n'irait se fourvoyer dans cet univers glauque tout juste bon à être regardé d'en haut !... Et maintenant il nageait comme un vrai squalé... Il y avait là un prodige qui ne s'expliquait que par l'appât du gain. De Beaumont, comme tous les autres hommes hélas, était très capable de se défoncer pour connaître quelques heures de gloire...

Il était vrai qu'ils possédaient un formidable secret à eux quatre. Le secret le plus formidable de tous les temps mémoriaux et immémoriaux : la *preuve* palpable que le genre humain n'était pas seul dans l'univers.

De quoi bousculer d'un coup philosophie, connaissances scientifiques et religieuses de plusieurs milliards d'hommes !

L'étrange vasque s'ouvrit enfin devant Maillard. Il sentit battre son cœur un peu plus vite. Il allait enfin revoir le mort, l'extraterrestre...

D'un doigt tremblant, il déplia les deux petites ailes stabilisatrices de l'enveloppe de sa caméra et vérifia la tension des piles.

Il était là, à droite...

Une trace sur le sable.

Il n'y est plus...

Maillard faillit lâcher un juron. L'humanoïde, du moins la créature, avait disparu. Comme si on l'avait traînée.

« Bien entendu, gronda-t-il intérieurement, c'était trop beau. C'était... Oh ! nom d'un chien... »

Totalement paniqué, Maillard faillit donner un coup de talon au fond et remonter comme une bulle au risque de se faire éclater les poumons. Le « monstre » était là, immobile, oscillant lourdement comme un scaphandrier mort, collé au fond par ses semelles de plomb.

Sous l'effet de quelque réaction biologique, les poumons de la créature s'étaient à demi gonflés, forçant son buste à quitter le fond et il restait là, les « bras » écartés, comme quelque monstrueux plantigrade, se balançant entre deux eaux. Son regard était resté le même, aussi vivace, aussi luisant, avec sa pupille unique et linéaire qui semblait vous transpercer.

Le cœur au bord des lèvres, Maillard porta sa caméra à ses yeux et filma longuement l'étrange créature dans son ensemble, s'approchant d'elle à petits battements de palmes pour en préciser les détails au fur et à mesure. Il entendait le ronron rassurant de la caméra et s'efforçait de ne penser à rien en dépit de la trouille qui lui mordait le ventre, comme si le cadavre eût encore pu bondir et refermer sur lui ses bras-tentacules...

Lentement il s'éleva au-dessus de lui, filma son visage en gros plan mais... au télé ! Il tourna, revint sur lui et lorsque le top sonore l'avertit que le film était fini, décrivit un presto looping et se hissa vers la surface.

Très certainement cette macabre prise de vue n'avait pas dû durer plus de cinq ou six minutes, évolutions comprises, mais il avait l'impression d'avoir vieilli d'un siècle...

En crevant la surface, il ne put s'empêcher d'exhaler un puissant soupir de soulagement. Le zodiac se balançait à une centaine de mètres de là. Il nagea vers lui, économisant ses forces et son souffle.

« ... Voilà le scoop du siècle... Je le tiens ! Je l'ai maintenant ! « Du fond de sa tombe liquide, l'extraterrestre nargue encore les humains ! » Je vois ça d'ici, des manchettes grosses comme ça... »

Dans un bruit de cascade, de Beaumont creva la surface à une vingtaine de mètres de Maillard. Il semblait peiner affreusement et les stigmates de l'épuisement déformaient son regard.

— Eh bien ! tu en mets un coup on dirait !

— Aide-moi, celui-là est trop gros, j'y arrive à peine !

Maillard plongeait la tête sous la surface et dans la clarté du lagon

s'aperçut que de Beaumont venait de remonter du fond un énorme fragment métallique, profilé par endroits.

Il joignit ses efforts aux siens et tous deux nagèrent ainsi jusqu'au dinghy.

— Ce morceau-là est trop gros, on va l'accrocher comme les autres, décida de Beaumont.

Il saisit un bout et le passa dans une cavité qui transperçait le morceau de métal.

À cet instant Roderick émergea et jeta dans le canot d'étranges écheveaux de fils multicolores dont l'usage restait mystérieux. Lui aussi paraissait à bout de forces. Il était vrai que de Beaumont et lui-même n'avaient pas chômé pendant que Maillard filmait le cadavre : le dinghy était chargé à ras bord de monceaux de poutrelles, de disques ou de lambeaux informes qui auraient, en d'autres lieux, fait la joie de bon nombre de savants.

— *My Godness !* souffla-t-il. J'ai dû passer sur réserve et j'ai tout bouffé !... Incroyable ce qu'on pompe sous la flotte dès qu'on essaie de faire un effort...

Il passa ses deux bras autour du boudin du zodiac et resta là un long moment, ses cheveux roux plaqués par le bandeau lui faisant comme un surprenant masque écarlate.

— La nuit va tomber, observa de Beaumont en montant à bord. Le ciel rougit.

Roderick, d'une traction de bras, se hissa sur le boudin, s'y coucha de tout son long et bascula à l'intérieur, ce qui dénotait un très réel entraînement, car il avait conservé son bibouteille sanglé sur son dos. Son regard tomba sur la caméra enveloppée dans sa boîte transparente.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? aboya-t-il. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Arrête de faire l'imbécile ! N'importe qui pourrait dire ce que c'est. Est-ce qu'en Australie ça n'existe pas ce genre d'engin ?

Roderick se tourna vers Maillard. Son regard flamboyant de haine le défigurait.

— Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Fous-moi ça à l'eau !

— Jamais !

— Qu'est-ce que tu as filmé avec ça ?

— Le cadavre du... de la chose, bien entendu. Tu t'imaginais peut-être que j'allais filmer quelques poissons-perroquets ?

— Je ne veux pas de ça à mon bord, tu entends ! Je ne veux pas de ça à mon bord ! Je ne veux pas de cette saloperie...

On aurait dit qu'en cet instant la simple vision de la caméra dans son sac étanche provoquait une répulsion sans nom dans son esprit.

— Mais... Roderick, tu es en train de devenir complètement dingue. De Beaumont, regarde-le, il... Mais qu'est-ce que vous avez tous les deux ? Hein, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

Lorsque de Beaumont, qui avait enlevé son masque, commença à s'approcher de Maillard, celui-ci le regarda d'abord venir, incrédule. De Beaumont était beaucoup plus du genre fils de famille bien gominé que nageur de combat ! Et pourtant il fonçait sur lui... *avec une lueur de meurtre au fond des yeux.*

— Vous avez décidé de me faire la peau ou quoi ? balbutia Maillard, incrédule.

Brusquement il sauta en l'air, lança le bras en avant, saisit sa caméra et s'écarta du canot. Non, il ne s'était pas trompé : de Beaumont avait tiré son poignard de plongée hors de sa gaine et s'approchait traîtreusement de lui, prêt à l'éventrer sans qu'il ait seulement vu venir le coup.

— Maillard ! Lâche cette caméra et reviens ! cria Roderick.

— Pourquoi ? C'est la preuve du secret qu'on a découvert, non ?

— Justement !

— Quoi justement ? cria Maillard, éberlué... Mais ce cadavre est déjà en train de gonfler ; dans douze heures il remontera à la surface et les sternes le dévoreront à tout jamais.

— Est-ce qu'on te demande de comprendre ? Je te dis que tu ne remonteras pas à bord avec cette caméra, c'est tout !

— De Beaumont ! Reste accroché au canot. Si tu viens vers moi, je t'étripe aussi vrai que je m'appelle Maillard !

— Fais ce que te dit l'Australien.

— Il n'y a pas d'Australien ici ! Il n'y a pas de skipper ici ! Il n'y a que des types qui ont découvert un formidable secret.

— Un formidable secret qui va les tuer...

— Pourquoi ?

— As-tu seulement imaginé les conséquences que va provoquer notre découverte lorsque la nouvelle sera rendue publique ? As-tu seulement pensé à ça ? As-tu seulement pensé aux réactions quand tous sauront que de toute éternité d'autres nous observent ?

— Roderick, aussi fort en gueule sois-tu, mon intention est de revenir à bord du Dolphin avec ma caméra et de ne pas m'en séparer.

Et si tu essaies de m'en empêcher, alors je te fais une gueule exactement comme celle du gars qui repose là-dessous !

Roderick fixa un instant son regard brûlant sur Maillard qui nageait à une dizaine de mètres de là, puis secoua la tête et aida de Beaumont à remonter avant de démarrer le propulseur.

Maillard resta seul et dut parcourir à la nage les deux cents mètres qui le séparaient du *Dolphin*. Il y parvint à la nuit. Lorsqu'il monta à bord, Roderick l'attendait sur le pont. Il le laissa monter, assis contre le mât, la nuque appuyée contre celui-ci, sans faire un geste.

— C'est toi, *Frenchy* ?

— Qui veux-tu que ce soit ? grommela Maillard en retirant ses palmes l'une après l'autre. Le cadavre d'en bas ?

— Qui peut savoir ? Tout me semble étrange d'un coup.

— Pourquoi as-tu fait ça tout à l'heure ?... Tu veux vraiment tout fichier en l'air ?

— Ce secret nous tuera tous. De Beaumont en est persuadé.

Maillard leva les yeux au ciel.

— « De Beaumont en est persuadé ? » Oh alors ! railla-t-il en prenant l'accent australien. Alors dans ce cas, si la gravure de mode en est persuadée, il ne te reste plus qu'à t'incliner !

Roderick écrasa d'une claque sonore un moustique venu s'engluier dans la sueur de son bras et secoua la tête sans ouvrir les yeux.

— Je sais qu'il a raison, car moi aussi je pense comme lui.

— Ben voyons ! Il t'a foutu la trouille, voilà tout... Le capitaine courageux Roderick le grand bravant la tempête, mais obligé de baisser pavillon devant un cadavre !

— Ce n'est peut-être pas aussi simple que ça, *Frenchy*... Allez, va au diable ! Va au diable ! Va rejoindre Téora, ça t'occupera...

Maillard dégrafa sa ceinture plombée, bascula ses bouteilles en arrière et les traîna contre un des coffres du poste avant. Il rencontra la jeune Tahitienne qui observait le dinghy surchargé d'épaves en même temps que le coucher du soleil sur le *motou*.

— Eh bien dis donc, j'ai déjà vu des dingues, mais de cette qualité-là, pas souvent ! souffla-t-il en passant près du winch autour duquel elle avait croisé les bras pour y appuyer son menton.

Elle éclata d'un rire joyeux.

— Ils sont tous *taravana*. ! C'est le soleil sur le lagon...

Dans le roof, il croisa de Beaumont qui ne lui accorda pas même l'ombre d'un regard.

— Qu'est-ce qu'on se marre ! ricana Maillard, acide, avant de

s'enfermer dans sa chambre.

CHAPITRE VIII

Le vent tiède de la nuit s'était assoupi. On ne percevait même plus le froissement soyeux des palmes sur le *motou*. Seul l'anneau corallien continuait à gronder sous les coups de boutoir de la houle du Pacifique.

Maillard ouvrit les yeux. Soudain. Sans raison.

Par le hublot grand ouvert mais qui ne laissait plus pénétrer le moindre souffle d'air tombait en oblique la lumière bleutée de la nuit australe.

Un panneau grinçait d'une manière lancinante dans la coursive. Une écouteille mal assurée sans doute.

Quelque chose pourtant venait de mettre les sens de Maillard en éveil. Il analysa passionnément les mille craquements de la grande coque qui travaillait et allait se rendormir lorsqu'il eut soudain confirmation de ses soupçons. Quelqu'un se déplaçait le long de la coursive.

Sans doute celui qui avait ouvert l'écouteille qui, de ce fait, s'était mise à grincer au niveau du poste avant.

Maillard replia le bras devant ses yeux. Les aiguilles lumineuses de son chrono indiquaient trois heures douze. Qui donc pouvait bien se déplacer à cette heure ?

Retenant son souffle, il guetta le moindre frôlement.

« ... Nom d'un chien, je ne me trompe pas ! Quelqu'un est en train de se déplacer en essayant de ne pas faire de bruit... Il passe la cambuse maintenant... Il va vers le roof... »

Étrange et diabolique subtilité du cerveau : c'était justement parce que cet inconnu essayait de se déplacer en silence qu'il avait déclenché un signal de réveil chez Maillard. Eût-il titubé, ivre de sommeil dans la coursive, à la recherche d'une bouteille d'eau fraîche, qu'il ne lui eût passé aucun message...

À demi enfoncé dans le recoin de sa couchette sur son « caisson », le placard des matelots. Maillard tourna lentement la tête vers son

écoutille. Il en apercevait la clenche, totalement horizontale. Il y avait le verrou au-dessus. Mais il ne l'avait pas tiré.

Et du reste, pourquoi l'aurait-il fait ?

Ce n'était pas parce qu'il avait eu une altercation un peu violente avec l'Australien, et que ce benêt de gommeux avait emboîté le mouvement, qu'il devait s'enfermer comme dans un blockhaus. Que diable ! Ce n'était pas une bande d'assassins qu'il y avait à bord du *Dolphin*...

Et pourtant ! Pourtant Maillard eut un haut-le-corps quand le loquet tourna doucement, graduellement, sans aucun bruit.

Littéralement hypnotisé par ce qu'il voyait, Maillard n'en revenait pas tandis qu'une onde de peur le paralysait tout à fait sur sa bannette.

La porte s'entrebâilla, laissant échapper un grincement presque inaudible. Une tête : celle de Roderick. Pas l'ombre d'un doute : il était encore plus échevelé que d'habitude.

Le Français le trouva diabolique avec ses cheveux rouges.

Après avoir scruté le visage de Maillard et s'être assuré que celui-ci dormait profondément, ainsi qu'en témoignait son souffle paisible et ample, Roderick s'aventura dans la cabine.

Maillard, qui le surveillait les yeux mi-clos, scruta ses deux mains avec appréhension. Elles étaient vides. Aucune arme. Il poussa mentalement un soupir de soulagement. Roderick s'approcha de lui et l'observa un long moment avec attention. Maillard ne bougea pas, bien qu'il fût prêt à sauter à la gorge de l'Australien si celui-ci faisait mine de vouloir l'étrangler. Mais il sentait confusément que ce n'était pas dans ce but qu'il était venu et que cette intrusion dans sa chambre allait lui apporter la clé de l'énigme.

Rassuré, Roderick se retourna doucement et se baissa pour tirer à lui la porte du « caisson », offrant ainsi sa nuque que Maillard aurait pu sabrer d'un geste sans appel.

Dans l'ombre, il le vit farfouiller un moment puis refermer le caisson dont le loquet couina doucement. Quand l'Australien se releva et que son visage traversa la lumière bleutée du hublot, celui-ci accusait une profonde déception.

Après s'être assuré pendant quelques secondes que Maillard dormait toujours, il tourna lentement sur place et tira avec d'innombrables précautions l'unique tiroir de la petite tablette.

Mais là non plus ne se trouvait pas ce qu'il cherchait. Il le referma, centimètre par centimètre.

Un chuchotis imperceptible.

— Alors ?

Roderick haussa les épaules. Sûr qu'il n'allait pas crier sa déconvenue. Il fouilla les quelques vêtements pendus à la patère derrière la porte et sortit aussi silencieusement qu'il était entré.

— Rien ! Il doit l'avoir caché.

— On l'aura demain.

— Faudra bien. D'ailleurs, je crois qu'il va falloir...

Le reste se perdit dans le son clair des vaguelettes clapotant contre la coque.

« ... Ben, mon cochon, soliloqua Maillard incrédule, font bien la paire tous les deux ! Pas un pour racheter l'autre !... C'était le film qu'ils voulaient bien entendu... Pas près de l'avoir, ces deux... »

Il chercha un qualificatif approprié à la situation et n'en trouva pas. Simplement il sentait monter en lui comme une vague appréhension. Le comportement des deux hommes avait trop radicalement changé pour que cela ne le laisse pas pantois. Maillard songeait depuis quelque temps que les deux filous s'étaient entendus pour s'approprier toutes les preuves de cette chose incroyable qu'ils allaient révéler au monde, mais cela ne le satisfaisait pas.

Il sentait qu'il y avait autre chose... peut-être de beaucoup plus grave.

Mais quoi ?

Il en était là de ses réflexions lorsque, tout sommeil l'ayant définitivement quitté, il perçut de nouveau le même chuintement.

« ... Ils reviennent... donnerais cher pour savoir ce qu'ils ont pu se dire, ces deux rats... »

Le glissement discret des pieds nus s'arrêta comme la première fois au niveau de sa cabine. Deux coups brefs, à peine appuyés.

Maillard s'assit lentement.

— Entrez ! souffla-t-il sur ses gardes.

L'écoutille de bois pivota doucement dans la nuit bleue.

— Téora ?

Drapée comme à l'accoutumée dans un paréo à grosses fleurs d'hibiscus, la jeune femme referma hâtivement la porte et s'y adossa.

— Viens voir ! Il faut que tu viennes voir !

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ils sont montés tous les deux dans le canot.

Maillard se redressa :

— Nom d'un chien, les épaves !... Et qu'est-ce qu'ils font ?

— Je ne sais pas, je ne comprends pas...

— J'arrive !

Il passa une serviette autour de ses reins, se faufila devant la jeune femme et ouvrit l'écoutille. Personne, ni vers le poste avant ni vers le roof.

Furtivement, il traversa la petite cambuse, la chambre des cartes et grimpa d'un saut les trois marches qui permettaient d'accéder au puits à voile. Soulever la trappe ne fut l'affaire que d'un instant. Il se haussa sur la pointe des pieds jusqu'à ce que son regard affleure le niveau du pont.

Rien. La plage avant était parfaitement déserte et près de l'étrave, le guindeau luisait sous la lune.

— Ils sont descendus par l'échelle, hein ? demanda Maillard à la jeune Tahitienne restée au milieu des sacs à voiles.

Celle-ci haussa ses épaules nues en signe d'ignorance.

— Ils ont dû partir en se laissant dériver.

D'une traction, il s'éleva jusqu'à ce qu'il puisse prendre pied sur le pont et rampa jusqu'au bordé.

Tout de suite il les vit qui s'éloignaient. Téora ne s'était pas trompée, à part que Roderick godillait doucement pour écarter sans bruit le canot du *Dolphin*. Les deux hommes disparaissaient presque sous les tas de débris métalliques qu'ils avaient mis toute une journée de plongée à rassembler.

— Ça alors... mais qu'est-ce qu'ils manigancent ?

— Tu les vois ? demanda la voix de Téora qui, du fond du puits à voile, prenait des résonances cavernes.

— Oui, ils sont assez loin. Tu peux monter !

Quelques secondes plus tard, il sentit la jeune femme s'allonger près de lui. Au même instant Roderick cessa de godiller et démarra le petit moteur. L'esquif prit rapidement de la vitesse, traçant un long sillage nacré dans le lagon.

— Ils se dirigent vers la passe, hein ?

— Oui, Téora... Et je crois deviner ce qu'ils vont y faire.

— Tout jeter ?

— Exact... Et c'est justement ça qui est étrange. J'ai pu juger Roderick, c'est un gars qui aime le fric comme une maîtresse, or il sait qu'il a une fortune au bout des doigts. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il va la jeter aux requins...

— Aux requins ?

— Oui, enfin je m'entends. Tout le monde ici sait bien que derrière

la passe les fonds tombent tout de suite à plus de deux mille mètres : personne n'ira rechercher la moindre épave avant cinq mille ans... En admettant qu'il y ait encore quelqu'un capable de le faire d'ici là chez les humains !

Le dinghy dansait maintenant dans la houle. En quelques secondes il disparut, comme si les plus hautes vagues l'avaient englouti. Seul restait le bruit de guêpe du moteur dans la nuit silencieuse.

Maillard s'assit et vit que Téora l'observait depuis un moment. Il croisa son regard et lui dédia un sourire un peu tendu.

— Est-ce que tu ne trouves pas cela un peu étrange ?

Elle faillit éclater de rire.

— Bof... Les *Popa's farani*, tu sais...

— Je sais seulement que depuis que ces deux idiots ont été se balader sur le *motou*, ils ne sont plus les mêmes. Voilà ce que je sais !

Les cheveux très noirs de Téora voletaient parfois dans le vent, caressant ses épaules nues.

— J'ai peur aussi.

Elle avait dit cela d'une voix si basse que Maillard se demanda un long moment s'il avait vraiment entendu quelque chose.

Il scruta la passe. Le canot était toujours invisible.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules et remonta frileusement le paréo bien que la nuit fût tiède.

— Il va se passer quelque chose. Il va se passer quelque chose de bien plus extraordinaire, de bien plus effrayant encore que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent.

— Quoi ? murmura-t-il, tendu.

— Je ne sais pas... Quelque chose. Tu sais, je ne crois pas au *Tupapa'hau*, mais ce que je sais par contre, c'est que la mort est sur ce lagon.

Maillard observa le *motou*. Le Maori se silhouettait toujours sur son rocher bien que la nuit fût avancée. On aurait dit une statue de basalte noir.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je ne sais pas : je suis femme, je le sens, voilà tout... Tu sais, ce n'est pas la première fois que je monte à bord du *Dolphin*. Avec lui, j'ai été à Nuku-Iva dans les Marquises, et même à Hereheretue dans les Tuamotu. J'ai passé des semaines en mer avec ce *pahi*. À dire vrai, je servais un peu d'hôtesse à bord. Les touristes se faisaient photographier avec moi.

Elle se mit à rire et Maillard reçut son sourire éblouissant en pleine figure.

Un bref coup de vent passa sur Tetiaroa, faisant frissonner les eaux du lagon.

— Et alors ?

— Tout ça pour dire que je connaissais bien Roderick. Eh bien je peux te dire que je l'ai vu se transformer en quelques heures. Ce n'est plus Roderick qui est à bord.

Elle avait dit cela d'une voix soudain hachée, angoissée.

— Tout à l'heure, je faisais semblant de dormir : il est venu fouiller ma cabine.

— Pour quoi faire ?

— Trouver le film que j'ai pris cet après-midi sous l'eau. Il essaiera encore, c'est sûr... mais peut-être pas d'une manière si subtile.

— Comment ça ?

— Je ne te l'ai pas dit, mais quand de Beaumont m'a vu remonter avec ma caméra, il a essayé de me poignarder.

— Quoi ?

— Parfaitement. Lui ! De Beaumont, le petit dandy bien léché qui n'aurait pas fait de mal à une mouche !

L'idée même de de Beaumont, le gandin, jouant les écumeurs des mers était tellement folle que Téora faillit en éclater de rire.

— Il s'est passé quelque chose sur le *motou*. Quelque chose dont on ne sait rien. Tu as vu les yeux de Roderick, on dirait qu'il est ivre. Je ne l'ai jamais vu comme ça.

— Écoute !... Ils reviennent.

Effectivement, tel un frelon bourdonnant, un gros point noir tentait de franchir la passe.

Maillard, quittant brusquement sa place sur le banc de barre, fonda dans la salle des cartes rafler les jumelles de nuit. Après en avoir soigneusement réglé les oculaires, il balaya lentement le récif-barrière jusqu'à ce que la silhouette du canot lui apparaisse en ombre chinoise.

— C'est l'Australien qui pilote, murmura-t-il avant d'ajouter, les dents serrées : c'est bien ce que je pensais... Il n'y a plus rien sur le canot ; ils ont tout balancé par-dessus bord.

Effectivement, chaque fois que le zodiac s'élevait à la pointe d'une lame, il apparaissait totalement vide à l'exception du buste des deux hommes. Il ne restait plus rien des monstrueuses poutrelles et des tôles déchiquetées sous le poids desquelles il semblait sur le point de s'engloutir.

Maintenant, toutes les membrures d'un engin fantastique et dont le peuple de la Terre n'avait même pas idée virevoltaient doucement vers les grands fonds abyssaux de la fosse du Pacifique Sud.

— Les imbéciles ! Ah ! les sinistres cons ! ne put s'empêcher de jurer Maillard.

— Qu'est-ce qu'il va se passer maintenant ? demanda Téora.

Il rabaissa ses jumelles au moment où un nuage passait sous la lune, engloutissant le dinghy, la passe et même le *motou* dans son ombre.

Maillard lui étreignit le bras. Curieusement il lui sembla glacé. Glacé et frémissant.

— Je ne sais pas. Vraiment pas !

— Tu ne vois donc rien ? S'ils sont partis seuls, c'est pour se mettre d'accord contre toi. Ça saute aux yeux. Tu es en danger, Paul..., et moi aussi.

— Mais non ! Pas à ce point. Et d'ailleurs pourquoi ?

La jeune vahiné réfléchit un moment, observant la course du nuage unique, puis laissa échapper d'une voix étrange :

— Parce qu'ils sont devenus *fous* !

— Allons-nous-en : les voilà !

Elle recula à sa suite dans l'ombre.

— Demain, je plongerai avec eux. Et je filmerai tout ce que je pourrai. Ensuite... eh bien on verra, poursuivit-il d'une voix plus basse. On verra !

Il observa le dinghy qui approchait, parfaitement stable maintenant, dans les eaux sans rides du lagon.

— Tout de même... cet acharnement à m'empêcher de prendre des photos, ce benêt snob de de Beaumont me fonçant dessus avec son poignard de plongée, il y a là quelque chose d'incroyable ! Peut-être as-tu raison après tout.

Le bruit de scie du moteur s'étouffa d'un coup. Le dinghy continua un moment sur sa lancée. Ensuite, Roderick s'attela aux avirons.

— Et pourquoi veulent-ils à tout prix que je ne sache pas qu'ils ont été immerger tous les débris du... de cette chose ?

— Parce qu'ils ont besoin de toi pour ramasser le reste, bien sûr !

Maillard haussa les épaules et avant de quitter le cockpit caressa la joue de la jeune vahiné.

— Tu sais, Téora..., souffla-t-il en plantant ses yeux dans les siens, je me demande si finalement tu n'as pas raison d'avoir peur. Très peur... Je me demande même si ces débris... Et puis non, c'est idiot !

Elle le suivit dans le roof.

— Qu'est-ce qui est idiot ?

— Ces créatures-là viennent d'une autre civilisation. Une civilisation qui m'a l'air autrement sophistiquée que la nôtre et je me demande si, par quelque procédé mental ou parapsychique dont nous ignorons encore tout, ces débris ne *dictent* pas leur comportement à l'Australien et au pommade.

Téora resta silencieuse. Visiblement elle ne croyait pas à une éventualité aussi farfelue. Avait-on jamais vu la matière commander l'esprit ?

Tous deux perçurent le raclement soyeux du dinghy frottant sur les pare-battages du *Dolphin*. D'un mouvement irréfléchi, Maillard attrapa Téora par le cou, attira son visage merveilleusement cuivré vers le sien et plaqua ses lèvres sur sa bouche.

— Fais attention à toi, Téora. Fais attention à toi !

D'un saut, il se réfugia dans sa cabine et en refermait juste le loquet lorsqu'il entendit le son feutré de pieds nus marchant sur le pont.

Quelques secondes plus tard, après un bref chuchotis, Roderick et de Beaumont durent se quitter car il les entendit s'enfermer à leur tour dans leur cabine.

Maillard souleva la galette qui lui servait de matelas, attira à lui un paquet noir dont il fit jouer les deux fermoirs. La caméra parut. Il en changea le film et plaça l'appareil dans son enveloppe étanche qu'il lesta avec deux plombs de sa ceinture de plongée. Rapidement il s'approcha du hublot, jeta un coup d'œil sur le lagon qui ruisselait de lumière pâle sous la lune blanche et lâcha le paquet.

Celui-ci coula aussitôt.

CHAPITRE IX

Maillard ne dormait que d'un œil. Il se réveilla au premier coup frappé à son écoutille. Il tira le loquet et entrebâilla le battant.

C'était Roderick.

— Tu t'enfermes maintenant ?

— Tout le monde a le droit d'être chez soi, non ?

L'Australien lui décocha un regard sulfureux.

— Le jour va se lever dans une heure. De Beaumont et moi, on compte plonger pour rechercher d'autres épaves.

L'Australien marqua un temps d'arrêt, comme s'il cherchait ses mots. Il faisait de visibles efforts pour se recomposer un visage aimable.

— Tu sais, pour hier... je regrette !

— Pas tant que moi !

Roderick envoya affectueusement son poing sur l'épaule de Maillard.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... J'en ai parlé au *Frenchy*, lui non plus ne s'explique pas. Peut-être un effet de la narcose de l'azote... Ça s'est passé d'un coup. Comme si nous n'étions plus nous-mêmes...

Une bonne odeur de café filtrait dans la coursive. Dans la minuscule cambuse, on entendait remuer des casseroles. Téora sans doute.

— Allez, viens avec nous, on a besoin de toi. Il ne faut pas perdre de temps.

Le visage raviné par le sel et le soleil de Roderick se durcit imperceptiblement.

— Tout cela n'a guère été qu'un regrettable incident.

— Tu as de ces mots !

Les trois hommes se retrouvèrent sur le pont dès que Roderick eut relancé le petit compresseur. Le soleil incendiait déjà tout l'horizon. Après avoir vérifié la chaîne d'ancre pour voir si celle-ci n'avait pas dérapé durant la nuit, Roderick s'approcha de Maillard qui achevait de

s'équiper.

— Téora va s'occuper de faire recharger le deuxième jeu de « mono » pendant qu'on pompera dans celle-là. Il ne faut surtout pas perdre de temps.

Maillard verrouillait sa ceinture lestée, écoutant l'Australien sans mot dire.

— Je pense, vu les débris que j'ai pu repérer, que sept ou huit voyages suffiront... Le... Du moins l'engin s'est littéralement fractionné en l'air avant de se désintégrer encore en percutant l'eau. De plus, cette substance est incroyablement légère, ça nous facilite la tâche.

— Et si nous en gardions un morceau, je veux dire un échantillon. Ce métal peut se révéler une grande « découverte » pour l'humanité : au moins ça !

— Rien de ce qui leur appartient ne doit tomber entre nos mains. Rien ! Pas un débris, pas une poussière, pas un atome !

— On dirait que tu récites une leçon !

Roderick haussa les épaules et lui tourna le dos.

— Qu'est-ce que tu décides ? Tu viens ou non ?

Maillard acquiesça.

De Beaumont avait fini de descendre les trois « mono » dans le dinghy et se déhalait lui-même le long de la courte échelle de plongée. Depuis ce qui s'était passé la veille, il n'avait pas osé adresser une seule fois la parole à Maillard et allait même jusqu'à éviter son regard.

Au moment où ce dernier allait descendre à son tour, la jeune Tahitienne surgit du roof. Après avoir jeté un coup d'œil vers l'Australien qui, près du puits à voile, achevait de s'équiper, elle tendit un quart fumant.

— Toi aussi, fais attention !

Cela avait été dit si vite que Maillard, en trempant ses lèvres dans le breuvage, eut l'impression d'avoir rêvé.

— Tu me prends pour un naïf ?

— Hier... quand ils sont rentrés, ils se sont enfermés dans la cabine de Roderick. Je les ai entendus discuter près d'une heure.

— De quoi ?

— Je ne comprenais pas... D'ailleurs ils parlaient très bas.

L'Australien revenait. Maillard rendit le quart et s'exclama, faussement joyeux :

— Hé ! le Kiwi, goûte un peu ça ! C'est le meilleur jus d'ici à Nuku-Hiva ! Je suis sûr qu'à Sydney on n' imagine même pas quel goût ça

peut avoir, un vrai café !

Roderick poussa un hennissement.

— Vous autres, du vieux continent, ce que vous pouvez être prétentieux !

En riant, ils prirent tous trois place dans le dinghy.

— Il ne restait pas grand-chose, précisa aussitôt de Beaumont. On sera obligé de déplacer le mouillage.

Le dinghy, en dépit du poids des trois hommes et de leur équipement, accéléra rapidement, ricochant sur la surface à peine ridée du lagon.

Moins de trois minutes plus tard, Roderick coupa le propulseur et jeta le grappin.

— Comment fait-on ? demanda Maillard.

— Recherche en étoile et on ramène tout ce qu'on trouve sur le dinghy. Quand il sera plein, on ira le vider à la passe.

Maillard haussa les épaules d'un geste fataliste.

— Si tu crois que c'est la bonne solution...

— Je ne crois pas ! *Je sais !*

D'un regard circulaire, Maillard, tout en achevant de régler le harnais de son « mono », observa de Beaumont. Il semblait ne rien voir, ne rien entendre.

— Et il faut faire vite ! Très vite ! acheva Roderick.

— Pourquoi ?

— Le baromètre s'est mis en chute libre, précisa l'Australien en basculant.

Il entra dans l'eau dans une gerbe d'écume, provoquant la panique dans un banc de *maï-maï* qui folâtraient entre les cornes d'élan d'un corail de feu.

Maillard sauta à son tour, se stabilisa vers deux mètres, ouvrit son détendeur en grand et commença à descendre en spirale. De Beaumont nageait sur sa droite et Roderick un peu au-dessus, planant comme quelque grosse chauve-souris. Sans doute s'était-il surlesté et descendait-il tout seul, méthode dangereuse mais qu'employaient invariablement tous les plongeurs polynésiens.

Le fond avait la même texture que la veille : un univers cauchemardesque (ou paradisiaque, c'était selon) de concrétions coralliennes aux couleurs irréelles.

À peine s'en était-il approché que Maillard tomba sur la première épave. Une sorte de console digitale dont l'œil noir de l'écran central avait été pulvérisé au choc. Tout en provoquant une nuée de poussière

de corail, il parvint à débloquent le gros cube du creux qu'il avait foré dans le friable corail et tenta de le soulever.

Là encore, en dépit de son volume, l'objet était d'une inconcevable légèreté. Il n'eut aucune peine à le remonter et rencontra à mi-profondeur Roderick qui, voyant ses efforts, revint vers lui, ayant lâché une sorte d'empennage cruciforme, pour l'aider.

Lorsqu'il déboucha à l'air libre, il éclata de rire.

— Okay, boss ! Je vois que tu as fini par te décider à nous aider.

Joignant leurs efforts, les deux hommes basculèrent le cube de métal sur le platelage.

— J'ai réfléchi cette nuit.

— Ah ! je me doutais bien que tu finirais par penser comme nous. Tu vois qu'on a raison. Cette affaire doit rester secrète, ignorée, ou nous-mêmes périrons. Je le sais.

Accroché d'une main au boudin de néoprène, Maillard arracha son masque pour en essuyer une légère plaque de buée.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est fatal ! Je le sais, c'est tout. On y va ?

Il se laissa couler. Quelques secondes plus tard, Maillard en fit autant. Il surplomba un instant l'Australien qui piquait littéralement à la verticale, puis la silhouette de celui-ci se dilua dans la semi-obscurité du fond.

D'un coup de reins, Maillard revint vers la surface, repéra la direction du *Dolphin* et replongea aussitôt, palmant comme un fou pour rejoindre le grand sloop.

La grosse chaîne de mouillage se matérialisa bientôt dans le bleu profond. L'ancre avait légèrement dérapé, arrachant une magnifique fleur de corail qui s'était effritée en basculant.

Il ne lui fallut pas vingt secondes pour repérer la caméra et son enveloppe étanche qu'il saisit « au vol ».

« ... Maintenant il s'agit de faire vite ! Avant que ces deux dingues n'aient tout escamoté ! »

Faisant fi de toute économie d'oxygène, Maillard fonça en droite ligne au ras des coraux, épousant dans sa trajectoire les moindres ondulations du fond torturé. Il donnait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il avait dans le ventre.

« ... Je dois approcher de la zone maintenant et je... Mince, le gommeux ! »

D'une détente, il fit volte-face dans une sorte de looping échevelé, cessant de respirer pour ne pas attirer l'attention par les champignons

de bulles argentées qu'il larguait à intervalles rapprochés.

Mais, plus bas que lui et l'œil fixé sur le fond, de Beaumont ne l'avait pas vu et continuait à décrire une sorte de vaste demi-cercle qu'il élargissait sans cesse.

« ... Nom d'un chien ! Il a bien failli m'avoir, songea Maillard en s'écartant prudemment... N'empêche, qui croirait jamais que le sieur de Beaumont, qui « avait horreur de l'eau », se soit métamorphosé si vite en nageur de combat. » Encore un mystère. Un de plus !

Brusquement une tache blanche.

Maillard écarquilla les yeux.

Le spectacle était fantastique et seule une chance colossale avait pu le diriger droit sur cette portion de carlingue.

Car c'était bien d'une section de fuselage qu'il s'agissait. Une sorte d'habacle tronqué, éclaté comme un fruit trop mûr mais qui laissait encore deviner la forme d'un vaste hublot lenticulaire dont la substance transparente était parvenue à résister au formidable choc de l'impact.

Maillard déclencha sa caméra presque instinctivement, fasciné par cette monstrueuse épave que sa légèreté faisait osciller doucement dans le faible courant.

« ... Nom d'un chien ! Je tourne derrière et je... Mince, une sorte de trou d'homme... »

Battant des palmes, il remonta toute l'épave sans cesser de filmer, tourna sur lui-même et revint vers le diaphragme bloqué en position ouverte. Certainement une sorte de sas.

« ... Oui, je n'ai pas de lampe, dommage !... Voir ce vaisseau cosmique *de l'intérieur* !... Peut-être qu'avec le hublot la lumière sera suffisante pour filmer... »

Sans attendre, Maillard inséra son buste dans la tourelle circulaire. En dépit de l'étrange appréhension qui lui tordait le ventre, il s'enfonça doucement. Ses yeux s'habituant vite au clair-obscur, il s'aventura dans un habacle exigu dont les parois étaient littéralement tapissées d'idéogrammes et de symboles inconnus.

En cet instant précis, il aurait donné dix ans de sa vie pour avoir un flash.

« ... Ah ! pouvoir photographier tout ça... Le scoop du siècle ! »

Il pivota sur lui-même, s'entourant d'un Niagara de bulles qui s'assemblèrent au « plafond » en une impressionnante poche d'air.

C'est en longeant les parois qu'il tomba sur une sorte de capsule ovoïde à demi ouverte.

Il resta un instant aux aguets, n'osant bouger, observant la mystérieuse masse noire comme si brutalement elle allait éclore comme une fleur vénéneuse et lui sauter au visage.

Le faisceau de lumière qui parvenait à filtrer du hublot éclairait la scène d'une diabolique lueur crépusculaire et rendait encore plus angoissant le spectacle de ce qui n'était visiblement plus qu'un tombeau.

Surmontant son appréhension, Maillard souleva la partie supérieure de la sphère que l'impact avait disjointe.

En dépit de tout son self-control, il ne put s'empêcher de faire un bond en arrière, horrifié.

De la coquille émergeait une forme : une forme énorme, monstrueuse, unique.

On aurait dit une tête déposée là, à demi engloutie dans une masse gélatineuse verte.

« ... Un cerveau... Un gigantesque cerveau transplanté..., songea Maillard à l'extrême bord de l'épouvante... C'était « ça » qui commandait l'appareil... Peut-être était-ce par télépathie qu'il donnait et recevait ses ordres... »

Sa panique passée, il eut le plus grand mal à se stabiliser pour filmer l'étrange figure au regard linéaire.

« ... Et dire que ces idiots veulent flanquer tout ça au fin fond du Pacifique !... Que d'enseignements pourrait-on tirer de la simple analyse de la substance dans laquelle baigne ce formidable cerveau... »

Il tourna lentement sur lui-même et continua à filmer bien que l'aiguille de la cellule fût entrée dans la zone d'interdiction.

« ... Et ces deux énergumènes qui sont en train de faire disparaître tout ça... »

Maillard retraversa l'avant du fuseau et commença à s'élever vers la lumière qui sourdait du diaphragme bloqué. Il émergea de l'étrange sépulcre comme un ludion, tout empanaché de bulles.

Prémonition ? Sensation du danger proche ? Modification imperceptible de la lumière ? Il leva les yeux.

Un homme descendait droit vers lui. Un homme dont les longs cheveux roux ondulaient sur ses épaules.

Roderick !

Maillard poussa dans son embout un hurlement de rage. Tout de suite la peur l'étreignit.

En repliant vivement une de ses jambes, l'Australien venait d'éjecter

son poignard de plongée hors de sa gaine lacée contre son mollet.

« ... C'est pas possible ! songea Maillard tétanisé par l'effroi... Il ne va tout de même pas m'égorger... »

Mais il dut vite se rendre à l'évidence. La manière dont l'Australien manœuvrait pour lui tomber dessus ne laissait aucun doute sur sa volonté de tuer.

Maillard bascula sur le dos et entreprit de fuir. Il dut vite déchanter. La pesanteur aidant – et Maillard se souvenait parfaitement que Roderick se surlestait toujours – il n'avait qu'à infléchir sa trajectoire pour l'intercepter.

« ... Ce n'est tout de même pas pensable : on ne va pas se battre... »

La distance diminuait de seconde en seconde. Maillard avait beau palmer de toutes ses forces, l'autre le rattrapait inexorablement.

Lorsque l'Australien passa juste à sa verticale, il lança son bras en avant et Maillard ne dut son salut qu'à une pirouette qui le fit, à l'ultime instant, dévier de la trajectoire de la lame.

Il s'agissait bel et bien d'un tueur maintenant. Roderick n'était plus Roderick. Maillard n'eut pas la bêtise d'en douter une seule seconde.

Lancé à pleine vitesse, l'Australien redressa au ras du fond, donna un coup de talon sur un pâté de corail et ricocha tel un ballon vers la surface lointaine.

Profitant du répit inespéré qui lui était donné. Maillard avait réussi à « prendre » une dizaine de mètres à son poursuivant.

Peine perdue ! L'Australien nageait comme une vraie anguille et paraissait littéralement se visser dans l'eau. Véritable torpille, il avait tendu les deux bras en avant, palmait à grands coups de ciseaux parfaitement cadencés.

Alourdi par sa caméra, Maillard perdait chaque seconde du terrain. La peur lui nouait le ventre. Il savait que l'autre venait *pour le tuer*. C'était sa peau qu'il défendait.

Mais la lutte était par trop inégale. L'Australien semblait à la fois doué d'une force et d'un sens du combat sous-marin quasi inhumains.

En vingt secondes, Maillard fut rattrapé. En lançant un bras en avant, Roderick happa une de ses jambes. Maillard, d'un soubresaut désespéré, se retourna. Roderick le dominait, le poignard levé.

Dès lors Maillard eut l'impression atroce de vivre sa propre agonie au ralenti. L'eau et la fatigue alourdissaient ses muscles, ralentissaient ses mouvements.

Horrifié, il vit la lame dentelée plonger vers son ventre, essaya en ruant de se dégager de l'étreinte de l'Australien.

Illusion ! Aucune force au monde ne semblait en cet instant capable de desserrer l'étau des doigts crochetés à sa cheville.

« Non ! Nooon ! » voulut hurler Maillard.

Tout se passa très vite. La lame toucha sa peau, s'y enfonça. D'un coup désespéré, Maillard « effaça » littéralement ses reins. Le poignard dévia, balafra son ventre, y laissant une trace sanglante.

Déjà Roderick relevait le bras. Seul l'instinct de conservation dicta à Maillard – épouvanté – le geste de lancer sa caméra étanche en avant. La dague éventa l'enveloppe, déclenchant une véritable avalanche de bulles d'air.

Une fois, deux fois, trois fois le poignard s'acharna, visant le corps nu de Maillard. Chaque fois il percuta l'instrument tendu comme un bouclier.

Brusquement Roderick changea de tactique. Voyant qu'il ne pouvait atteindre le Français, il lâcha sa jambe et saisit l'appareil pour le forcer à découvrir sa garde.

Un instant, un seul instant, la vitre de son masque accrocha le soleil. Pendant une fraction de seconde, Maillard eut l'impression d'avoir devant lui l'un de ces êtres au regard linéaire.

L'idée fulgura. Il fallait éteindre cette tache de lumière, éteindre ce regard diabolique.

Il lança son poing fermé en avant. Un choc. Une douleur aussi : une nouvelle fois la lame venait de zébrer son ventre.

Et tout aussitôt Maillard sentit la prise de Roderick se relâcher.

Incrédule, il le vit tournoyer sur lui-même et arracher son masque à la vitre brisée.

L'Australien se débattait frénétiquement, les yeux exorbités, cherchant vainement à discerner son adversaire et tranchant l'espace liquide de coups de poignard aussi furieux qu'inutiles.

Hors d'haleine, Maillard resta un long moment pétrifié avant de s'apercevoir qu'il remontait doucement vers la surface – la tête en bas – tandis que Roderick descendait vers un grand bivalve béant.

Brutalement, ivre de fureur, il plongea sur lui, évita sans peine un de ces coups de poignards dérisoires que l'Australien, aveugle, continuait à distribuer autour de lui et arracha les deux tuyaux d'arrivée d'air au niveau du détenteur.

Roderick donna l'impression de s'entourer d'une effarante chevelure de lumière et, en pleine panique, lâcha son poignard et déverrouilla sa ceinture plombée qui fila vers le corail tandis qu'il remontait comme une flèche, rattrapant ses propres bulles.

En quelques secondes, il ne fut plus qu'un pantin ridicule,

gesticulant avec frénésie pour se maintenir à la surface.

Maillard resta un moment, sans bouger un bras, le souffle court, le cerveau en feu, regardant hébété le flot de sang qui pulsait de son ventre et que l'eau diluait aussitôt.

CHAPITRE X

En limite de syncope, Maillard poussa un immense soupir de soulagement en scrutant la poussière de corail sous ses palmes. Serrant les dents, il tituba jusqu'au *motou* et s'écroula sur le sable blond.

Il y resta un long moment immobile, dodelinant de la tête, encore éberlué de la violence de l'attaque. Il avait beau avoir vécu des instants d'angoisse folle, il n'arrivait pas à admettre que l'Australien avait été déterminé à le tuer, à l'*assassiner* de sang-froid.

Il s'assit pour scruter sa blessure. La pointe du couteau de plongée, déviée par la caméra, lui avait littéralement sabré la peau. Si la double plaie n'atteignait pas une grande profondeur, du moins s'étendait-elle sur vingt bons centimètres. Le soleil coagulait peu à peu le sang qui en sourdait.

— Ça fait mal ?

Maillard leva brusquement la tête. L'ombre était gigantesque. Bien que l'homme se fût approché par la plage, donc en foulant les débris de corail mort, il ne l'avait pas entendu venir.

— Oui... assez ! grimaça Maillard à l'adresse du Tahitien dont le visage disparaissait presque sous l'inévitable couronne de maire (8)... Ça cuit.

L'inconnu ne paraissait pas hostile. Il pouvait avoir une trentaine d'années tout au plus. Les muscles de ses épaules ainsi que sa morphologie un peu lourde trahissaient ses origines pour qui a séjourné quelque peu en Polynésie.

— Tu es marquisien, n'est-ce pas ?

Le Maori sourit de toutes ses dents et s'assit près de Maillard sans cesser d'observer sa blessure.

— Oui... je pêche le *marara*, mais l'ouragan a cassé mon *poti*. Et toi, qu'est-ce qui t'a fait ça ?

Maillard haussa les épaules et retira ses mains qui s'entrecroisaient sur son ventre comme si elles avaient eu le don d'en neutraliser la douleur. Il observa le Tahitien de biais, puis sourit sans répondre.

— C'est toi qui regardes le *Dolphin* depuis le rocher noir ?

— C'est bien moi que tu as vu sur le rocher... mais je ne regarde pas ton bateau. J'aurais dû rentrer à Papeete depuis deux jours maintenant. J'attends seulement qu'on vienne me chercher... alors je guette le *noana*.

Maillard acquiesça. Il y avait peut-être là une lueur d'espoir pour lui.

Car jamais il n'aurait imaginé que Roderick eût pu avoir la volonté de le tuer. Cette attaque, dont il avait réchappé d'extrême justesse, lui avait ouvert les yeux. Il avait enfin compris que *d'autres forces* animaient l'Australien. Et cela expliquait tout : à la fois le changement de comportement des deux hommes et la précédente attaque de ce benêt de de Beaumont.

Maillard attrapa une poignée de poussière de corail et la laissa doucement filer entre ses doigts serrés. Le Marquisien regardait fixement les longues balafres de sang noir que le soleil coagulait sur sa peau.

— C'est pas le corail qui t'a fait ça, remarqua-t-il en s'asseyant près de lui.

— Exact ! renvoya sombrement Maillard.

Il regarda tout autour de lui. Le lagon clapotait doucement avec un imperceptible friselis. Il se demanda soudain avec angoisse si l'Australien n'allait pas surgir de l'eau pour l'achever.

— Tu as peur, hein ? demanda le Maori qui lisait à livre ouvert sur son visage.

— Oui. Il faut toujours avoir peur des fous... Ils ne font jamais ce qu'on attend d'eux !

— Pourquoi veulent-ils te tuer ?

— Je suppose qu'ils en ont reçu l'ordre.

— C'est exact, ils en ont reçu l'ordre.

Maillard tressaillit et croisa le regard noir et brillant du Marquisien rivé au sien.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que je le sais ! Je sais que quelque chose est tombé du ciel. Ça s'est passé une heure après que mon *poti-marara* se soit éventré sur le récif-barrière... J'étais arrivé ici à la nage. Alors j'ai tout vu...

Le Tahitien attrapa un vieux *troca* à la nacre craquelée et le jeta dans l'eau.

— J'ai même cru que tout tombait sur votre *pahi* !

Maillard, par réflexe, observa le sloop qui raguait sur son ancre à un

deux-mille de là et dont il ne voyait que les barres de flèches par-dessus le sommet échevelé des cocotiers.

— Remarque, il s'en est fallu de peu... Moi aussi j'étais dedans... Comment t'appelles-tu ?

— Tetuanui. Mais il ne faut pas rire.

Maillard haussa un sourcil.

— Pourquoi ?

— Pour les *Popa's*, tous les Polynésiens s'appellent Tetuanui, non ?

Maillard haussa les épaules.

— Tous les *Popa's* s'appellent Dupont ou Martin, tu sais. Mais dis-moi, quand la queue du cyclone s'est éloignée, le *Dolphin* est reparti. Pourquoi ne nous as-tu pas appelés ? On aurait pu te ramener...

— Je préfère surveiller l'épave. J'ai mon moteur à bord. Peut-être on pourra le retaper. Non, je préfère attendre. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire maintenant que tes copains veulent te faire la peau ?

Maillard haussa les épaules, ce qui provoqua immédiatement une intolérable douleur au niveau de sa blessure.

— Me cacher.

— Sur le *motou* ? rigola Tetuanui.

— Je ne sais pas... Réfléchir. Oui, c'est cela : réfléchir, essayer de comprendre.

— Remarque, tes copains, ils se fichent pas mal de toi ! Vois, ils ont repris leur pêche ! Regarde !

En se haussant légèrement, Maillard aperçut le dinghy surchargé à couler bas de tôles, de poutrelles et de membrures qui se dirigeait laborieusement vers la passe sud.

Il secoua la tête.

« ... Tant de richesses, tant de savoir fichus en l'air comme ça, par un coup de tête, par... Mon Dieu ! »

En cet instant précis, l'idée jaillit dans son cerveau.

Une seule explication possible, aussi farfelue, aussi incroyable soit-elle, pour expliquer le comportement aberrant de l'Australien et le changement de personnalité de de Beaumont. Ils agissaient *sous influence*.

Et si « on » leur avait volé le cerveau, c'était qu'ils avaient été *contactés*.

Mais oui ! Ce ne pouvait être que ça.

Contacté par qui ? Eh bien sinon par ceux qui avaient piloté l'épave mystérieuse, du moins par leurs semblables. Cela ne faisait aucun

doute.

Et quand ?

Lorsqu'ils avaient débarqué sur le *motou* pour vérifier qu'il ne s'y trouvait pas d'autres débris... Il se rappelait qu'ils étaient partis pour une heure et y étaient restés l'après-midi !... C'était là, exactement là, qu'il y avait eu *contact* !

Maillard en restait pantois ; mais plus il y réfléchissait, plus il lui fallait admettre que c'était la seule explication plausible.

— Regarde, ils reviennent.

Habitué à fouiller les creux de vagues à la recherche des vols de *marara*, le regard acéré du pêcheur avait détecté sans difficulté, en dépit de la réverbération, le dinghy qui repassait la passe sud, allégé, volant d'une lame à l'autre.

— Ils ont voulu te tuer ? Je veux dire te tuer vraiment ? demanda encore le Marquisien pacifique pour qui cette simple idée était totalement inconcevable.

— Oui... vraiment, avoua Maillard, honteux comme si c'était une obscénité.

— *Paï* ! Et tu n'as pas peur qu'ils reviennent te chercher ?

Maillard dut prendre appui sur l'épaule du Tahitien pour se hisser sur ses jambes. Non pas qu'il ait perdu beaucoup de sang, mais simplement, en séchant sur sa blessure, celui-ci avait constitué une sorte de carapace rigide que le plus imperceptible mouvement craquelait.

— Si, j'ai peur... Dis-moi, Tetuanui, tu les as vus lorsqu'ils sont venus, mes « copains » ?

— Oui, ils étaient deux. Je leur ai même parlé. Il y avait un grand avec des cheveux rouges et...

— Où ont-ils été ?

Le pêcheur tendit la main vers la cocoteraie en friche.

— Par là... Ils sont partis par là. Tu verras, il y a une clairière avec un vieux *fare-niau* écroulé, ensuite encore la cocoteraie, la plage avec un vieux wharf... Tu sais, tu peux faire le tour du *motou* en une heure.

C'était pendant quatre heures qu'avaient disparu Roderick et de Beaumont. Quatre heures au terme desquelles étaient revenus deux esclaves horriblement décervelés...

Maillard marcha un moment sous le soleil, mais dut vite s'asseoir au pied d'un cocotier, déclenchant la panique dans une confrérie de crabes de terre à pince unique.

Les conséquences logiques de cette aventure lui apparaissaient

maintenant, aveuglantes de clarté, inexorables dans toute leur cruauté.

Si ces créatures venues d'un Ailleurs inconnu voulaient supprimer toutes traces de leur passage, l'aboutissement logique de leur raisonnement ne pouvait être que la suppression physique des deux hommes qu'elles avaient transformés en robots dociles.

Et avant de s'entre-tuer, sans doute recevraient-ils l'ordre de supprimer les témoins de ce qui s'était réellement passé sur Tetiaroa.

À savoir le Polynésien, Téora, et bien entendu lui-même : Maillard !

Tout cela allait immanquablement se terminer dans un bain de sang.

À trois cents mètres de là, le *Dolphin* tirait sur son ancre. Téora, ignorant ce qui venait de se dérouler sous l'eau, devait somnoler sur le pont comme elle en avait l'habitude et en tout cas être à cent lieues de penser qu'elle allait être immolée là dès que Roderick et de Beaumont ne trouveraient plus la moindre parcelle du vaisseau cosmique parmi les coraux.

Maillard se releva et marcha les yeux mi-clos à cause de la réverbération vers la petite clairière.

Les débris de coraux crissaient sous ses pas avec des sonorités presque métalliques. Le feu de son ventre s'était peu à peu calmé à mesure que le sang cessait de suinter.

Il se sentait soudain terriblement prisonnier de ce minuscule atoll. Pas un endroit pour se dissimuler, pas la moindre issue de secours. Partout le Pacifique qui grondait en déferlant sur le récif-barrière.

Il eut brusquement l'impression de changer d'univers. Comme s'il était entré dans du coton.

Il frotta ses paupières qu'il sentait papilloter.

« ... La chaleur, songea-t-il en s'arrêtant à l'extrême bord de la clairière. C'est la chaleur... ou la perte de sang. »

Il eut envie de s'asseoir mais se força à continuer droit devant lui en direction du petit wharf détruit dont venait de lui parler Tetuanui.

« ... Bien sûr dans les films, dans ces circonstances-là, il y a *toujours* de quoi faire un bateau et s'échapper... Le héros s'échappe toujours !... Mais seulement il ne s'agit pas d'un film et je n'ai rien d'un héros... et puis vu le ciel... »

Effectivement, une longue barre violette soulignait de nouveau l'horizon, très exactement au nord-est et descendait doucement, poussée par l'alizé. L'air se faisait de plomb.

Maillard eut froid soudain. Un froid étrange qui l'enveloppait comme un suaire de glace. Il s'arrêta net, émergeant sans transition de ses réflexions, regardant tout autour de lui.

Quelque chose avait mis ses sens en éveil. L'incroyable silence qui régnait sur la clairière ? Oui, c'était cela : le silence absolu, total, un silence de pré-Apocalypse.

Inquiet, il tourna lentement la tête de droite à gauche. Entre les troncs obliques des cocotiers, il apercevait les immenses geysers des rouleaux s'élever sur la barrière : s'élever sans le moindre grondement. Et puis il y avait le froid aussi. Un froid intense, impensable en Polynésie.

Maillard ressentait comme des aiguilles de glace dans son dos. Il eut soudain l'impression de pénétrer dans une zone particulière, une sorte de faisceau énergétique venu d'on ne sait où, mais dont l'aboutissement s'appliquait très exactement au centre du *motou*.

Brusquement, il se baissa, saisit un gros coquillage appelé *troca* qui achevait de perdre ses couleurs sous l'ardeur du soleil polynésien et le lança droit devant lui. Il faillit hurler de stupeur.

Le *troca* ne retomba jamais au sol. Après avoir suivi un début de trajectoire normal – comme n'importe quel projectile – il parut soudain fixé en l'air à l'instant où il entamait sa chute.

Pendant une ou deux secondes, il resta ainsi en suspension, puis se mit à luire de plus en plus intensément comme s'il était irradié par quelque mystérieuse force.

Lorsque la lueur eut disparu, le *troca* n'était plus là.

À la place, il n'y avait rien. Rien que le vide transparent.

Maillard, grelottant de froid, avala sa salive avec peine. Il lui semblait que tous les muscles de son corps se figeaient et que même les fibres de son cerveau s'engluaient graduellement, toute faculté de raisonnement s'annihilant peu à peu.

Seule la notion de *danger* persistait, écrite en lettres de feu dans son imagination.

Il lui fallut faire un énorme effort de volonté pour faire lentement demi-tour, comme un infirme ou un vieillard impotent. Une incommensurable *envie* d'avancer et d'avancer encore vers ce froid miraculeux le tirait en arrière.

Les yeux à demi fermés, tel un robot, Maillard parcourut une vingtaine de mètres avec l'impression d'émerger d'un cauchemar.

Brusquement il se sentit libre : libre et écrasé de chaleur. Tout autour du *motou*, tel le tonnerre, le grondement des récifs lui parvenait de nouveau.

Il fit encore quelques mètres et se laissa tomber sur les poutres disjointes du vieux faré abandonné.

« ... C'est donc ainsi qu'ils agissent ! Voilà comment ils ont pris

Roderick et de Beaumont. C'est là, exactement là dans la clairière que s'applique leur champ de force. »

Maillard n'en revenait pas et pourtant il lui fallait bien se rendre à l'évidence. Il avait bien failli lui-même être victime de ce flux inconnu.

Il se demanda un moment si, parvenus au centre de la clairière, de Beaumont et Maillard n'avaient pas été dématérialisés comme ce *troca* qu'il avait lancé, puis songea qu'après tout, dans la situation dramatique dans laquelle il se débattait, tout cela n'était plus guère qu'un détail.

Au bout d'un moment, il retourna sur ses pas. Le pêcheur de *marara* s'était de nouveau juché sur son rocher de basalte, scrutant le large. Il se retourna dès qu'il entendit le crissement du corail brisé sous les pas de Maillard.

— Alors ? Déjà fait le tour du *motou* ? Tu en fais une tête...

— La chaleur sans doute. C'est cette réverbération dans les yeux, elle est insoutenable.

Tetuanui eut un sourire indulgent.

— Ça risque de ne pas durer, regarde ce qui s'amène.

Maillard, plongé dans ses pensées, ne jeta qu'un bref coup d'œil à la falaise violette qui plombait l'horizon.

— Tetuanui, fit-il au bout d'un instant, ton *poti-marara*, il marchait comment ?

Le Marquisien fronça ses sourcils broussailleux.

— Comment ça ? Avec un propulseur, *paï* !

Maillard acquiesça.

— Et la voile, tu connais ?

— La voile ? Sûr ! Tous les Maoris connaissent la voile en naissant. Tu n'as jamais vu les courses de pirogues à Papeete pendant les fêtes du *tiurai* ? Deux fois j'ai couru !

Le Polynésien éclata d'un rire tonitruant.

— ... Mais je n'ai jamais rien gagné... Pas même un collier de *pupu* (9) !

Maillard acquiesça une nouvelle fois, le visage tendu. La plaisanterie du colosse ne l'avait pas déridé. Loin de là.

— Alors tu saurais rentrer à Papeete avec ça ?

Tetuanui observa un instant le *Dolphin*, puis haussa les épaules.

— Bien sûr. Un sloop, c'est un sloop, pas vrai ? Avec le temps qui s'amène, il suffit de réduire un peu la toile. Qui ne sait pas faire ça ici ?

Maillard dut bien s'avouer intérieurement que ce qui apparaissait comme inné pour ce fils des archipels était loin d'être évident pour lui.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je vais prendre le *Dolphin* et rentrer à Papeete.

Tetuanui désigna le dinghy, à nouveau surchargé de débris et d'espars, qui entamait un nouveau voyage vers la passe.

— Et eux ?

— Ils restent ici.

— À qui est le *pahi* ?

— À celui qui a les cheveux roux.

— Alors pourquoi tu ne lui demandes pas de te ramener ?

Maillard hésita. Fallait-il répondre ou non ? Finalement il décida de se jeter à l'eau.

— Parce qu'il est devenu fou ! Regarde, fit-il en montrant les longues balafres de sang noirci sur son ventre. Et comme il est devenu fou, il veut me tuer. Si je reste ici, il me tuera.

Incrédule, le pacifique Tahitien haussa un sourcil d'étonnement.

— Ce sont des histoires de *Popa's farani*, tout ça ! Si je prends le sloop, on me conduira à Nuutania et toi aussi (10) ! Moi, je suis pêcheur de *marara* et j'ai envie de revoir Nuku-Iva !

Maillard se mordit les lèvres. Il se rendait compte que jamais il ne parviendrait à convaincre Tetuanui de s'emparer du *Dolphin* et d'appareiller au nez et à la barbe des deux tueurs.

Ainsi donc s'envolait le seul espoir qui subsistait encore de s'évader de Tetiaroa.

« ... Et quand ils auront fini de faire disparaître toutes les traces du crash, alors ceux qui les dirigent – sans doute par télépathie – donneront le signal du massacre. Un massacre qui comprendra aussi le meurtre du Marquisien. »

Maillard secoua la tête. Tetuanui l'observait, hilare.

— Il y a une vahiné sur le sloop, je l'ai vue hier. C'est pour elle que vous vous êtes battus, non ?

— Non ! gronda Maillard... Elle aussi sera sacrifiée. Ils sont fous, comprends-tu ? Ils sont tous fous là-dessous ! Quand ils auront fini, ils sortiront du lagon et viendront te tuer et moi aussi, et Téora aussi.

— Et toi, tu es bien sûr que tu n'es pas un peu *taravana* ?

Maillard laissa échapper un soupir découragé.

— J'aimerais bien ! Oui, j'aimerais bien être dingue. J'aimerais tant que ce soit moi qui le sois !

Il parcourut d'un long regard circulaire l'horizon sans limites. Pas un navire, pas même un bonitier en vue. Le Pacifique, l'océan le plus vide du monde, justifiait sa réputation. D'ailleurs, aucun courant commercial ne passait dans les eaux de Tetiaroa...

Le Polynésien observait Maillard de biais. Furieux, celui-ci se leva et fit quelques pas sur les coraux.

— Profite de ce qu'ils sont occupés à plonger pour revoir la vahiné ! lui proposa Tetuanui, rigolard.

Maillard haussa les épaules et le regretta aussitôt, tant la douleur avait été vive.

Oui, il allait retourner voir Téora. Il allait lui expliquer, l'avertir du drame imminent, la supplier de l'aider à s'échapper de cet atoll du diable. Elle était femme, elle comprendrait. Et du reste, son intuition ne lui avait-elle pas déjà soufflé l'imminence de la tragédie quand elle lui avait dit : « Ce n'est plus Roderick qui est à bord. »

Le tout était de rejoindre le *Dolphin* à temps bien entendu.

Parvenu au sommet d'un vieux pâtre de corail mort, Maillard chercha le dinghy des yeux. Son chargement immergé, il était revenu mouiller son grappin dans le lagon. Combien restait-il de débris à engloutir ? Combien de temps plongeraient-ils encore ?

CHAPITRE XI

Du côté du *Dolphin*, rien ne bougeait. Maillard aurait donné cher pour pouvoir faire ne serait-ce qu'un signal à Téora.

Maillard marcha jusqu'à la grève. Brusquement, il venait de se rendre compte que les bouteilles des deux hommes devaient commencer à s'épuiser. Ils devraient donc revenir d'une minute à l'autre au *Dolphin* pour prendre le deuxième jeu et relancer le compresseur.

Il lui fallait donc faire vite. Très vite.

Il se mit à nager dès qu'il fut dans l'eau de peur de poser le pied sur un poisson-pierre et mit une dizaine de minutes, nageant alternativement la brasse ou le crawl pour atteindre la chaîne d'ancre du *Dolphin*. Après avoir contourné l'étrave et s'être assuré d'un regard que le zodiac était toujours à poste, il se hissa d'une traction sur la chaîne d'ancre.

Un véritable éblouissement ! Il eut l'impression que son ventre venait de s'ouvrir en deux.

Retombant à grand fracas dans l'eau, il resta cramponné à l'un des maillons, haletant, le cerveau vide et le souffle court. Il lui fallut une bonne minute avant de parvenir à appeler Téora du ton d'un naufragé suppliant qu'on lui jette une bouée.

La jeune vahiné, qui devait sommeiller sur le pont près des passavants, apparut au troisième appel et Maillard vit sa tête s'encadrer dans le bleu profond du ciel.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Aide-moi ! Aide-moi à monter, je n'en peux plus.

— Mais... les bouteilles ?

— Aide-moi, nom d'un chien ! Je suis en train de crever, tu ne vois pas. Je vais tout lâcher. Amène l'échelle ici !

— Attends !

Effrayée, Téora retourna vers la plage arrière et revint avec la petite échelle de plongée qui permettait aux touristes de remonter à bord

après s'être baignés lorsque Roderick organisait un charter.

Maillard, cristallisant toute sa volonté, serrant les dents à s'en faire mal, agrippa les maillons, émergea degré par degré du lagon. Téora, stupéfaite, l'aida à graver les derniers échelons. Il s'écroula sur le pont brûlé par le soleil, le visage décomposé, le teint crayeux.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Roderick... C'est Roderick qui a voulu me tuer.

— Te tuer ? s'exclama-t-elle, ouvrant de grands yeux. Tu as dit : *te tuer* ?

Il se retourna sur le côté, montrant son ventre.

— Ça me semble évident, non ?

— Mais... ça s'est passé où ? Pourquoi a-t-il fait ça ? cria-t-elle, médusée.

Maillard s'assit lentement, puis s'accota au pied du mât. C'est la tête bourdonnante qu'il s'expliqua, d'une voix éteinte :

— Ça s'est passé sous l'eau. Dans le lagon. J'étais en train de filmer. L'Australien m'a surpris, il s'est jeté sur moi... Il a voulu me tuer.

Visiblement, l'incrédulité et l'effroi se disputaient sur le visage de la Tahitienne. Mais seulement il y avait la tache de sang qui suintait doucement des blessures dont l'eau de mer avait dilué la couche protectrice. Et ça, c'était on ne pouvait plus explicite.

— Comment t'en es-tu sorti ?

— En lui cassant sa vitre. Après, j'ai été sur le *motou*.

— Ah... c'est pour ça qu'il est revenu ! fit-elle, se rappelant que Roderick avait soudain surgi à bord, fou furieux, pour changer son masque et son détenteur.

Elle l'avait interpellé, mais il n'avait pas répondu, se bornant à lâcher un de ces chapelets de jurons dont il avait le secret avant de replonger aussitôt.

— Mais pourquoi ? Il n'est pas fou tout de même et...

Il l'arrêta d'un geste.

— Justement si. Ou du moins c'est comme s'il l'était devenu... Ils l'ont rendu fou !

— Ils ? Mais qui ils, le pêcheur ? demanda-t-elle en pointant son index vers la silhouette hiératique toujours assise face au large sur son rocher noir.

— Écoute-moi, Téora. Je vais te raconter une histoire, une histoire invraisemblable et pourtant il va falloir me croire. Sinon toi et moi laisserons nos os sur cet atoll. Tout comme le pêcheur de *marara*, Roderick ou de Beaumont.

À son sourire, il devina son incrédulité. Mais celui-ci s'envola à l'instant précis où résonna de nouveau le petit propulseur du dinghy.

Maillard étreignit le bras de la jeune Tahitienne.

— Téora..., c'est eux, n'est-ce pas ?

Il y avait un reflet de panique dans ses yeux. Elle se releva à demi et coula un coup d'œil rapide de l'autre côté du bordé.

— S'ils m'aperçoivent, ils vont me tuer.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils ont *reçu l'ordre* de le faire.

— Ils vont vers la passe. Le canot est chargé à couler bas.

— Bien ! soupira-t-il soulagé. Peux-tu me faire un pansement ? Il faut arrêter le sang, je me vide.

— Attends, ne te lève pas : ils regardent vers ici.

Téora revint quelques minutes plus tard avec la petite valise en aluminium qui, à bord, servait d'armoire à pharmacie. Avec des gestes experts, elle entoura les blessures d'un pansement compressif après en avoir désinfecté les chairs à vif.

— Tu as eu un sacré pot... Un demi-centimètre plus profond et tu avais gagné le gros lot.

Il haussa les épaules : c'était bien le moment de plaisanter.

— Téora, tu vas décider Tetuanui à faire appareiller le *Dolphin*... Nous allons mettre à la voile et rentrer. Crois-moi, c'est notre seule solution si nous ne voulons pas mourir ici.

Ses longs doigts fuselés cessèrent un instant de courir sur le bandage.

— Tetuanui ?

— Le pêcheur de *marara* qui nous observe depuis qu'on a jeté l'ancre. Il était là quand l'engin s'est désintégré au-dessus de Tetiaroa. Mais lui croit encore que c'était un avion.

— Tu le lui as demandé ?

— Oui, il a refusé. Toi, tu sauras le décider. Je ne connais rien à la voile. Téora, tu arriveras à le décider, j'en suis sûr.

Il disait cela avec une force étonnante dans la voix. Comme s'il cherchait à s'en persuader lui-même.

— Écoute, pendant qu'ils sont occupés à faire disparaître les dernières traces du vaisseau, nous allons filer. Même s'ils nous rattrapent, ils ne pourront pas monter à bord une fois le *Dolphin* lancé.

La jeune femme eut un geste machinal pour écarter ses longs cheveux que le vent naissant rabattait sur son visage. En dépit de ce

qu'elle avait vécu et ressenti, elle n'arrivait pas à croire à la réalité de ce qu'il lui racontait.

Et pourtant... le sang suintait doucement des longues blessures, souillant déjà le bandage immaculé.

— Je vais essayer... Mais s'il dit non ?

Maillard eut un geste fataliste.

— Alors, dans ce cas... nous sommes venus ici pour y mourir. Mourir pour un secret.

— Mais tout de même, on ne les a jamais vus après tout ces êtres-là... sauf morts au fond du lagon. Rien ne prouve...

— Non, rien ne prouve rien. Mais je sais comment ils ont contacté et capturé Roderick et de Beaumont : ils appliquent un champ de force inconnue au centre de l'atoll, exactement au centre de la...

— Attention, ils reviennent ! cria soudain Téora en levant brusquement la tête.

Effectivement, délesté de ses épaves, le dinghy retraversait la passe, soulevé par une monstrueuse vague vert émeraude frangée d'écume éblouissante.

— Ils vont te trouver ici et ils vont te tuer alors, observa la jeune vahiné d'une voix douce.

Maillard écarta les bras, fataliste.

— Si je saute à l'eau dans l'état où je suis, jamais je n'atteindrai le *motou*.

— Alors viens... viens avec moi, je vais te cacher.

Il parvint à se lever et, courbant le dos pour ne pas se silhouetter sur le pont, gagna les passavants, descendit dans le cockpit et pénétra dans le roof. Le canot avait couvert la moitié de la distance maintenant. C'était toujours Roderick qui pilotait.

— *Aviti ! Aviti !* Viens vite ! fit-elle en lui prenant la main. Viens !

L'un suivant l'autre dans l'unique coursive qui courait de l'étrave à la poupe, ils s'enfoncèrent dans le *Dolphin*.

— Tu vas t'enfermer dans ta chambre et...

— Tu es folle ! Ils arracheront la porte s'ils la trouvent fermée... Autant me suicider tout de suite, haleta-t-il.

— Dans la mienne ?

Il secoua la tête. L'effort qu'il avait fait pour descendre les marches avait couvert tout son corps d'une sueur épaisse et visqueuse qui trahissait l'état d'épuisement dans lequel il se trouvait.

— Dans le puits à chaînes. Dans le puits à chaînes ! Là, ils ne viendront pas, ils n'auront pas le temps.

— Mais, il faut dévisser les boulons ?

— Fais vite, ramène deux clés à molette.

Victime d'un étourdissement, il s'appuya un instant contre la cloison de la cabine de Téora et ferma les yeux.

Le tout était de faire vite. Le dinghy devait être très proche maintenant. Et, Maillard s'en souvenait, il piquait droit sur le *Dolphin*. Sans aucun doute pour procéder à l'échange des bouteilles de plongée. Or, quatre gros boulons maintenaient la plaque de tôle qui fermait le puits à chaînes. On ne les dévissait que pour les « contrôles Véritas » annuels ou lorsqu'on mettait le sloop en carénage.

S'ils étaient grippés, par la peinture ou par la rouille, alors il était fichu...

Téora revint en courant et lui mit une clé dans la main. Maillard assura la prise sur un des boulons tandis que la jeune femme en faisait autant à sa droite. À son grand soulagement, le premier boulon se décroîna tout de suite avec un crissement bref.

— J'en ai un..., balbutia-t-il en guettant le ronronnement du dinghy.

Téora se lamenta :

— Impossible ! Le mien est coincé... Je n'y arrive pas. C'est plein de graisse antirouille, la clé me glisse des doigts.

Elle s'affolait. Presque plus que lui...

Maillard se baissa, mit la clé en prise, laissa la poignée horizontale et pesa dessus. Le boulon céda aussitôt.

— Vite ! Vite ! Fais vite ! Je les entends...

Deux autres boulons encore, magnifiquement enrobés de graisse rouge et de plusieurs couches de peinture.

— J'aurais dû me mettre dans un des coffres... On n'y arrivera jamais.

— Mais si ! Mais si ! Continue...

— S'ils fouillent le *Dolphin*...

— Je les occuperai... J'ai peur moi aussi... Maintenant je sais que tout ce que tu m'as dit est vrai...

Elle s'arrêta pour tirer de toutes ses forces sur la clé dont les mâchoires venaient de déraiper par deux fois sur les pans usés d'une des cales de fixation.

— Nom d'un chien ! Nous n'aurons jamais le temps... Je vais...

Maillard luttait de toutes ses forces. Mais en fait il lui en restait bien peu. Deux fois déjà il avait dû s'arrêter, trempé de sueur, le cœur battant la chamade, à la limite de la défaillance.

— Là, je l'ai !...

C'était Téora. Dès que le boulon fut débloqué, elle acheva de le dévisser à la main. À cet instant, tous deux entendirent le son aigu du propulseur s'étouffer graduellement, puis la voix de Roderick :

— Téora ! Téora ! Passe-moi un bout...

Maillard, qui s'escrimait en vain sur sa clé, tourna vers la jeune femme un regard suant de panique.

— Aide-moi ! Aide-moi, je t'en supplie !

Elle s'accrocha elle aussi à la clé et poussa de toutes ses forces, joignant ses forces aux siennes. Le boulon se décroîna, les projetant tous deux contre la cloison opposée.

— Vite maintenant, vite !

— Téora ! Téora ! s'impatientait Roderick.

Maillard descella enfin la plaque qui permettait de visiter le puits à chaînes, plongea le buste, agrippa un maillon graisseux, parvint à faire passer ses reins et tomba à l'intérieur.

— Relance le moteur, on va faire le tour. C'est pas possible qu'elle dorme à ce point. Téora ! Téora ?

La jeune femme perdit de longues secondes à repositionner la plaque de manière à ce que les orifices coïncident avec les goujons. Elle dédia, avant de refermer, un sourire angoissé mais qu'elle voulait rassurant à Maillard qui ne la voyait déjà plus.

Le moteur du dinghy fut relancé et rendit un son plaintif.

— On va cogner à son hublot ! aboya de Beaumont. Fais le tour de la coque.

Téora remplaçait fébrilement les boulons.

— Tiens, l'échelle de plongée ! Qu'est-ce qu'elle fiche de ce côté-ci ?

— Elle a dû aller se baigner !

— Téora a horreur de l'eau, tu le sais bien... Arrête ici !

Le frottement soyeux du boudin de caoutchouc contre la coque : Roderick avait dû agripper les montants de l'échelle.

Deux boulons. Pas un de plus. Téora, éperdue, comprit qu'elle ne pourrait aller plus loin. Déjà l'Australien, robuste et lesté comme un chat, avait pris pied sur le plat-bord. Elle entendait déjà ses pieds nus courir au-dessus de sa tête.

Épouvantée, elle rafla les deux boulons qui restaient, les deux clés, et fonça vers sa cabine. L'écrouille se refermait juste à l'instant où Roderick dégringolait les trois marches qui permettaient de quitter le cockpit.

— Téora ! appela-t-il. Téora...

Sourcils froncés, il fonça droit vers sa cabine et poussa la porte. La jeune femme poussa un cri en remontant son paréo d'un geste pudique.

— Mais qu'est-ce qui te prend ?

L'Australien la considéra nerveusement.

— Je... Eh bien, pourquoi ne répondais-tu pas ?

— Quitte ma cabine... Tu n'as rien à faire ici ! Elle darda sur lui le sombre feu de ses grands yeux noirs pleins de reproche.

— Mais, par saint Patrick, tu n'entendais pas qu'on t'appelait ?

— Je dormais... C'est mon droit, non ? Roderick poussa un soupir, stoppé net dans sa colère.

— Mais dis-moi... Pourquoi as-tu changé l'échelle de bord ?

— Il fait si chaud sur le pont... J'ai voulu me baigner du côté de l'ombre... Tu es bien curieux !

Roderick observa la jeune femme. Sans savoir pourquoi, il avait l'impression que quelque chose clochait dans tout cela, qu'elle ne lui disait pas la vérité. Quelque chose dans son attitude peut-être ou bien dans son regard...

— Le soleil dessèche la peau, tu ne sais pas ? Hors de lui, il haussa ses épaules de colosse et claqua l'écrouille en murmurant un « toutes pareilles... » qui en disait long sur ce qu'il pensait des femmes en général et des vahinés en particulier.

De Beaumont arrivait, trempé.

— Alors ?

— Elle dormait... Va démarrer le compresseur, moi je vais prendre le second jeu.

— Mais il faudrait...

— J'ai dit : *Va démarrer le compresseur*, hurla Roderick.

De Beaumont capitula. Il n'était pas de taille à résister à l'Australien. D'ailleurs lui-même ne se comprenait plus. Une seule pensée le torturait : débarrasser Tetiaroa de la moindre trace du vaisseau. Cela il fallait le réaliser à tout prix ! C'était *le grand secret*. Personne ne devait jamais rien savoir du drame qui s'était déroulé ici.

Voilà à quoi pensait de Beaumont. À ça et à rien d'autre, car il était devenu incapable de penser à autre chose. Comme si son cerveau se bloquait net dès qu'il tentait de réfléchir.

En effet, aucun des deux hommes n'était capable de comprendre qu'ils étaient totalement sous contrôle. À l'un comme à l'autre, on leur avait gommé la mémoire. Il ne leur restait aucun souvenir du transfert.

Assoiffé par le sel, Roderick retourna dans la cambuse, ouvrit la petite glacière et but longuement à la régälade. Ensuite il dut retourner sur le pont car Maillard, accroupi dans le puits à chaînes, l'entendit remuer les lourdes bouteilles de plongée. Quelques instants plus tard, il perçut le halètement précipité du compresseur.

— Téora ? Téora ? appela encore Roderick.

La jeune femme se drapa dans son paréo et remonta sur le pont écrasé de lumière.

— Téora, tu surveilles le mano. Quand l'aiguille arrivera dans la zone rouge, tu couperas et tu brancheras la seconde bouteille. Nous, on retourne plonger avec le deuxième jeu.

— Mais ça fait au moins dix heures que vous êtes sous l'eau !

— T'occupe... Oh ! dis-moi, tu n'as pas vu Maillard ?

À cet instant, Téora eut l'impression que son regard bleu acier la fouillait jusqu'au fond de son âme.

— Noon, se troubla-t-elle. Non, pas vu.

— Fais attention à toi, articula-t-il en détachant chaque syllabe. Je te demande : as-tu vu Maillard ?

— Je t'ai dit non...

— Alors pourquoi cette échelle de plongée ? – Je te l'ai dit, j'ai voulu me bai... Roderick, lâche-moi ! Lâche-moi ! Tu n'as aucun droit sur moi...

Il la repoussa sans ménagement, le mufle mauvais, littéralement transfiguré. Une figure que Téora ne lui avait jamais vue. C'est à cet instant précis quelle comprit que Maillard avait raison. Oui, Roderick était devenu fou... Ou du moins *on* l'avait rendu fou.

— Va t'occuper du compresseur !

Effrayée, la jeune femme s'éloigna. Tout le temps qu'elle fut dans la coursive, elle sentit le regard de l'Australien peser sur sa nuque. Dehors, le vent s'était levé. De courtes vaguelettes cognaient sur la coque du *Dolphin* bien que celui-ci se soit mis bout au vent.

Téora s'approcha du compresseur tandis que de Beaumont, décidément métamorphosé lui aussi, descendait les bouteilles neuves au bout d'un filin.

Retenant son souffle, Maillard guettait chaque bruit. Il sentait que l'Australien se doutait de quelque chose. À cette seconde, il se trouvait très exactement *de l'autre côté* de la plaque de visite. S'il n'y avait pas eu le ronflement du compresseur, Maillard était certain qu'il l'aurait entendu respirer.

Un pas. Le grincement d'une écoutille. Le choc de divers objets

tombant sur le plancher...

« ... Ma cabine, en déduisit Maillard. Il fouille ma cabine. Voilà ce qu'il fait : il fouille ma cabine... »

Roderick jura plusieurs fois, puis claqua l'écoutille. Maillard entendit son pas lourd s'éloigner vers la cambuse, puis l'Australien cria pour dominer le ronflement du moteur :

— Hé ! *Frenchy*, viens ici... Il faut remettre la main sur le film. Viens m'aider à chercher...

Quelques minutes plus tard, les deux hommes retournaient toute la cabine.

— Où est-ce que cet imbécile a pu la planquer ?... J'incendierai le *Dolphin* s'il le faut, rugissait l'Australien. Il faut brûler ce film à tout prix...

Maillard sentit son cœur s'arrêter de battre. Le feu ! Si jamais les « Autres », ceux qui « pilotaient » le cerveau des deux humains émettaient l'ordre de brûler le sloop, coincé comme il l'était dans le puits à chaînes, il n'avait pas l'ombre d'une chance de s'en tirer.

Il périrait carbonisé sur les flots bleus d'un lagon...

— La bannette... Regarde sous la bannette...

La voix de Roderick. Un ton plus haut. Une voix étrange, froide comme un couperet. Une voix presque *synthétique*... Dans l'obscurité, Maillard ne put s'empêcher de frémir. Il savait maintenant que les inconnus avaient passé l'ordre de le tuer.

— Il faut bien qu'il l'ait planqué quelque part, nom d'un chien ! La lampe... Dévisse la planque !

Quelque chose tomba. Puis la voix de Téora venant d'en haut :

— Vous venez ou quoi ? Les bouteilles sont dans le dinghy !

Maillard comprit qu'affolée, elle faisait des efforts désespérés pour les éloigner du bord.

— T'occupe... Si tu vois Maillard sur le *motou*, fais-lui signe de revenir.

— Pourquoi ?

Aucun des deux hommes ne répondit. Une glace dut voler en éclats car le bruit des morceaux s'émiettant sur le plancher résonna dans tout le bord.

— Derrière le coffre, as-tu regardé derrière le coffre ? demanda encore Roderick d'un ton de plus en plus hystérique.

Un juron. De Beaumont avait dû se retourner un ongle. De Beaumont, le précieux de Beaumont s'était mis à jurer comme un charretier...

Soudain un hurlement de victoire :

— *Le voilà !* Le voilà, il était là... Ce chien voulait l'emmener à toute force à Papeete...

Maillard ferma les yeux et secoua la tête, fataliste. La dernière preuve de l'extraordinaire événement allait disparaître à tout jamais.

Les deux hommes sortirent de l'étroite cabine. Avec une délectation qu'il ne cherchait pas à dissimuler, Roderick déchiquetait la pellicule qu'il avait déjà voilée en l'arrachant de son pack protecteur. Parvenu sur le pont, il en essaima les fragments dans le vent.

— « Morte la bête, mort le venin », comme vous dites, vous les *Froggies*... Allez, on y va...

— Le vent a forci !

Roderick consulta la mer qui se couvrait de rouleaux, puis les explosions de l'écume sur le récif-barrière. Comme souvent en Polynésie, les nuages gonflés de pluie semblaient courir à une vitesse folle au ras des cocotiers courbés.

— Dans une heure il n'y aura plus un souffle de vent, ce n'est qu'un grain. Le baromètre se trompe parfois, mon pif jamais ! assura l'Australien avec une belle confiance en soi... De toute façon, sous la flotte, il n'y a jamais de vent.

Maillard entendit le rire des deux hommes lorsqu'ils passèrent juste au-dessus de sa tête.

— Maintenant c'est la grosse épave qui nous attend, articula Roderick. Téora ? Surveillance le mano ! Bon sang, à quoi penses-tu donc ?

— Oui, continua de Beaumont, celle-là, on ne pourra jamais la hisser à l'air libre.

— J'ai fait deux ans de travaux portuaires à Sydney pour acheter cette baille, je sais comment il faut faire... On va simplement la soulever du fond au bout d'un sling... On ira la lâcher au-delà de la passe... Aide-moi à prendre ces filins.

Maillard comprit que Roderick parlait du gros fragment de vaisseau dans lequel il avait filmé le second cadavre.

Là où il avait failli se faire étripé aussi...

Quand les deux hommes auraient réussi à l'immerger dans les grands fonds, il ne devrait pas rester grand-chose d'identifiable entre les pâtés de coraux.

Alors commencerait la phase finale : la suppression pure et simple de tous ceux qui avaient effleuré le *grand secret*.

Le zodiac devait s'éloigner maintenant car le bruit de son petit

moteur s'étouffait graduellement.

Enfin Maillard entendit Téora revenir de son pas léger.

— Ça va ?

— Ça va, sors-moi de là...

— Ils ont pris ta deuxième caméra et ont déchiré un rouleau de film, chuchota-t-elle derrière la cloison comme s'ils étaient encore là.

— Je sais, sors-moi de là...

— Ça vient ! Ça vient ! J'ai eu une de ces trouilles qu'ils remarquent qu'il manquait deux boulons.

Il soupira :

— Et moi donc !... J'avais l'impression qu'il me *sentait*. Il est resté au moins deux minutes ici sans bouger après que tu sois remontée près du compresseur...

Un rai de lumière. Enfin l'ouverture de la trappe. Ankylosé par sa longue immobilité comme par ses blessures, Maillard fut long à s'extirper par le trou d'homme.

— Alors tu me crois maintenant ?

Le visage de la jeune Tahitienne était grave. On sentait que l'angoisse l'habitait soudain.

— Oui, je te crois... Il faut partir d'ici...

Il tituba un moment dans l'étroit couloir car le vent faisait tirer le *Dolphin* sur ses ancrs, lui donnant un curieux roulis asynchrone. Téora vint tout contre lui, passant ses bras en collier autour de son cou.

— Je savais que j'avais raison d'avoir peur. Je le savais depuis le début.

Il se pencha et murmura, ses lèvres à toucher les siennes :

— Tu vas aller voir le pêcheur, Téora..., et tu vas le décider à venir, hein ?

Elle acquiesça. Sans rien dire.

CHAPITRE XII

Les deux têtes émergeaient à peine de l'eau transparente du lagon. Parfois les courtes vaguelettes nées de l'orage qui roulait vers eux les recouvraient. On voyait alors Téora secouer d'un mouvement circulaire sa très longue chevelure et la gerbe d'eau, rabattue par le vent naissant, tomber en corolle tout autour d'elle.

À plat ventre sur le pont du *Dolphin*, Maillard, le torse entouré d'un nouveau pansement, rampa jusqu'à ce qu'il atteigne le guindeau avant.

De là il pouvait apercevoir, à quelque deux ou trois cents mètres, le dinghy qui se balançait doucement, vide de ses occupants. Roderick et de Beaumont, affairés à sortir les dernières épaves du lagon, ne se doutaient encore de rien.

Téora, la première, atteignit le bas de la petite échelle de corde et, ruisselante de gouttelettes, le paréo trempé épousant magnifiquement les formes de son jeune corps, se hissa sur le plat-bord.

— Tu as réussi ! lui sourit Maillard, immensément soulagé.

— Ça n'a pas été facile... Il ne voulait pas.

— Pourtant, pour la somme que je lui avais offerte, cela lui faisait trois ou quatre campagnes de pêche avec son *poti-marara*.

— C'est un pêcheur marquisien. L'argent, il s'en fout !

— Comment l'as-tu décidé alors ?

Elle ne répondit pas. Maillard n'insista pas. Il avait compris.

— Et... il saura manoeuvrer ?

— Il pense que oui, jeta-t-elle hâtivement.

L'athlétique Tetuanui prit pied sur le pont d'un rétablissement acrobatique.

— *Pai !* S'ils portent plainte et que je suis enfermé à Nuutania, tu m'apporteras des mangues ! coassa-t-il dans un éblouissant sourire.

Maillard montra le pansement qui lui entourait le torse d'un geste éloquent.

— Ils ne porteront pas plainte parce que ce sont les *mutoï* qui viendront les rechercher avec la vedette de la douane ! Crois-moi, Tetuanui, le vieux Roderick va se retrouver en vitesse en Australie et le *Dolphin* sera vendu aux Domaines comme les cargos japonais qui pourrissent au quai des goélettes.

— Et toi, tu le rachèteras un bas prix, *haué* ?

Maillard éclata de rire. Cette idée ne l'avait même pas effleuré. Indubitablement, en dépit des faveurs dont venait de le gratifier la jeune vahiné, Tetuanui était à cent lieues de se douter du drame qui se jouait en ce moment sur cet atoll oublié.

— Il ne s'agit pas de ça... Écoute, Tetuanui, moi je ne connais rien à la voile. Il faut que nous partions d'ici... *Sans eux*, précisa Maillard en indiquant d'un doigt accusateur le dinghy qui se balançait au loin. Il faut que tu nous aides...

— Je n'ai jamais manœuvré un *pahi* aussi gros...

— La voile, c'est la voile, non ?

— Oui, mais le vent, ce n'est pas toujours le vent ! Ça, c'est le *ma a ramu*, le vent froid ! Il faut franchir la passe de face.

— Et alors ?

Tetuanui eut sur son visage cette expression d'infinie patience que les Polynésiens adoptent parfois pour parler aux *Popa's*.

— Il faudra tirer un bord... Au moins un.

Son regard parcourut le *Dolphin* de la proue au pataras, comme s'il en éprouvait la longueur. Le pêcheur de *marara* fit une grimace perplexe, puis secoua la tête d'un air inquiet.

— C'est une barre à roue ?

— Non, une barre franche, renvoya aussitôt Téora qui étudiait anxieusement les réactions de son compatriote.

— Je peux la voir ?

Ils allèrent tous à l'arrière. Téora eut un geste pour stopper le compresseur qui trépidait sur le pont, mais Maillard l'en empêcha. Si le halètement cessait, nul doute que cela attirerait l'attention des deux plongeurs. On percevait très bien les vibrations sous l'eau.

Tetuanui, pensif, débloqua la barre de la chaîne qui l'empêchait de battre lorsque le navire était à l'ancre, la soupesa, la fit aller bâbord, tribord, comme s'il insufflait la vie à la matière. Lorsqu'il releva les yeux, il croisa les regards anxieux de Maillard et de Téora.

— Je crois que ça ira, convint-il... Et pour relever l'ancre ? C'est du corail dans le lagon, elle a sûrement dû crocher.

— Il y a le guindeau, déclara Maillard.

— Tu sais le manœuvrer, *Popa'* ?

— Non... Et toi, Téora ?

— J'ai vu Roderick s'en servir plusieurs fois... La barre est dans le coffre tribord.

— Et les voiles ?

— Bâbord, dans les sacs. Elles sont toutes là... Il y en a une dizaine.

— Une dizaine ? (Le Maori interrogea l'horizon, soucieux.) Quel foc il met par ce vent ?

Maillard et Téora se consultèrent du regard. Voilà une question qu'ils ne s'étaient jamais posée.

— Aucune idée.

Le Polynésien resta un long moment perplexe, interrogeant alternativement la passe, les nuages qui accouraient et la flèche de tête de mât. Maillard comprit ses hésitations et décida de couper court :

— Une voile, c'est une voile, pas vrai ?

— Tout n'est pas si simple... Et puis il commence à y avoir de la mer. Dans vingt minutes à peine, il va se mettre à pleuvoir, ensuite le soleil reviendra et le vent cessera presque. C'est là qu'il faudra partir...

— Et ça va durer combien de temps cette attente ?

Le Tahitien haussa ses épaules de débardeur.

— Une heure... Guère plus.

— Pas question ! C'est maintenant qu'il faut filer. Après ce sera trop tard. Ils n'auront plus d'air et ils reviendront.

Le dinghy dansait toujours à la même place. On voyait une silhouette y jeter des pièces de métal déchiquetées.

— C'est risqué...

— Ça l'est encore plus de rester ici...

— Ils sont vraiment si terribles que ça, tes copains ?

— Les fous sont toujours terribles... Tu vois mon ventre, non ? Sans compter que tes collègues pêcheurs ne viendront plus te chercher maintenant, Tetuanui. Ils te croient mort dans la queue du cyclone, sinon ils seraient déjà là. Tu veux vraiment pourrir sur cet atoll ?

Pendant un bref instant, les deux hommes se jaugèrent du regard. Finalement le Tahitien acquiesça à contrecœur.

— Avec cent mille C.P., je marche (11).

— Et avec deux cents, tu cours ! renvoya Maillard aussi sec.

— Alors, je cours !

Mais qui donc avait dit que l'argent n'intéressait pas le pêcheur !...

Effectivement, le Marquisien fila à l'avant et leva le couvercle à claire-voie d'un des coffres. Une dizaine de sacs à voiles étaient empilés là. Roderick devait sans doute les différencier par leur couleur. Mais bien entendu pas question de les déplier sur le pont pour en comparer les dimensions...

— Tu sais endrailler un foc sur l'étau ?

— Non, avoua Maillard. Non, je ne sais pas...

— Moi, je sais, je l'ai déjà vu faire, assura Téora.

Tetuanui lui projeta un gros sac en plein visage.

— Prends celui-là, c'est un des plus petits... Je pense que ça conviendra. Moi, je m'occupe de la grand-voile.

Incapable d'agir, Maillard suivait leurs mouvements, adossé au mât, regrettant amèrement de ne jamais s'être intéressé à l'accastillage d'un bateau... D'un œil inquiet, il surveillait toujours le dinghy. Mais l'homme qui était un moment monté à l'intérieur pour quelque besogne que la distance ne lui permettait pas de préciser avait de nouveau plongé. Il évalua qu'il devait leur rester à tous deux environ une petite heure d'air comprimé dans leurs « mono ». Même en tâtonnant, cela laissait largement le temps de regréer le *Dolphin*.

Tetuanui interrogeait chaque drisse, son visage recuit levé vers la tête de mât où le petit anémomètre s'emballait de plus en plus.

Il trouva enfin la bonne drisse et poussa un cri de joie avant de faire claquer un gros mousqueton argenté sur la têtère de la grand-voile ralinguée quelques minutes plus tôt sur la baume.

— Ça va aller, *Popa*, ça va aller..., assura-t-il en tournant la drisse autour d'un winch.

Maillard retourna à l'arrière, victime d'un éblouissement. Il pénétra dans la cambuse, ouvrit le petit bar et pompa au goulot une rasade de whisky capable d'assommer un bœuf. Lorsqu'il ressortit à l'air libre, le feu au ventre, il poussa un juron.

Roderick et de Beaumont, accrochés d'un bras aux boudins du dinghy, regardaient tous deux dans leur direction. Il voyait luire la vitre de leur masque avec le soleil.

Impossible qu'ils n'aient pas aperçu la grand-voile ferlée sur la baume ou le foc, en tas, sur l'étrave.

Il leur faudrait moins d'une minute pour sauter dans le canot et moins de trois pour rappliquer ici pleins gaz.

— *Aviti ! Aviti !* Ils nous ont vus, cria Maillard... Vite !

Téora courut se réfugier à l'arrière, claquant au passage le couvercle du coffre à voiles. Tetuanui commença à hisser la grand-voile. Celle-ci battit aussitôt dans le vent et le bateau embarda.

« Ça promet, songea Maillard... Si ça commence comme ça... »

Il regarda vers le dinghy. Un des hommes était à bord, l'autre essayait de monter. Il devait être épuisé car il retomba à l'eau. Celui qui était à l'intérieur se pencha et l'aida à se soulever en le crochant sous les aisselles.

— Vite, bon sang, vite !

— *Paï !* Tu crois que c'est facile ?... Et l'ancre, qui s'occupe de l'ancre ?

Téora bondit sur le passavant, récupéra la barre de guindeau au passage et commença à manœuvrer celui-ci.

— Viens m'aider ! Viens m'aider !

Titubant, Maillard la rejoignit. À mesure que la grand-voile montait, coulissant le long du mât, le *Dolphin* s'ébrouait, faisant tête aux minuscules vaguelettes qui se poursuivaient sur le lagon. Maillard s'assit près de la jeune femme et joignit ses efforts aux siens pour remonter l'ancre et sa chaîne. Ce n'était pas bien dur en vérité et les crans s'encastraient parfaitement dans les maillons. Mais c'était terriblement long.

— Bon sang, on n'y arrivera jamais...

Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. À genoux dans le canot, Roderick tirait frénétiquement sur la corde de lancement.

— Vite ! Vite !

Dans un long crissement, le foc commença à s'élever à son tour, manœuvré de l'arrière par Tetuanui. À peine eut-il pris cinq ou six mètres que le vent s'engouffra dedans avec force. Il s'en fallut d'un cheveu que Téora ne reçoive le mousqueton d'écoute sur la tempe.

— Dépêche-toi ! Dépêche-toi ! scandait Maillard. Vite !

Téora ne répondait pas, se courbant en cadence pour relever la chaîne. Brutalement, le *Dolphin* dérapa et commença à abattre...

— L'ancre a dû arracher tout un paquet de corail ! cria la jeune Tahitienne.

— Tous à l'arrière ! Tous à l'arrière ! cria Tetuanui.

— Mais l'ancre...

— Coincez le guindeau... De toute façon, on n'accrochera plus rien maintenant...

Le *Dolphin* abattait toujours, dérivant dans le lit du vent, privé de vitesse propre... À trois cents mètres de là, le dinghy venait de se catapulte sur les vagues, ricochant littéralement sur les eaux du lagon. De Beaumont s'était allongé sur l'étrave.

— Remonte l'échelle, cria Maillard.

L'échelle ? Tout le monde l'avait oubliée !

Téora se coucha sur le bord et remonta les échelons de corde qui cognaient contre la coque. Soudain le *Dolphin* empanna. La baume claqua à se rompre en passant d'un bord à l'autre. Arc-bouté sur la barre, Tetuanui donnait tout ce qu'il pouvait pour la maintenir « au vent » et permettre au sloop de continuer sa giration.

Quelques secondes infernales. Enfin l'eau se mit à frissonner le long du bord. Avec vingt degrés de gîte, le sloop devenait enfin manœuvrant en prenant sa vitesse.

— ... C'est un veau... C'est un veau..., fit entendre Tetuanui, le front emperlé de sueur. Jamais j'aurais cru qu'il était aussi lent et je...

Un brusque coup de gîte l'empêcha d'en dire plus. Téora tomba à la renverse dans le roof et Maillard, cramponné à un winch, l'entendit crier alors même que l'eau défilait à quelques centimètres de son visage. Jamais le *Dolphin* n'avait dû tant gîter...

— On est surtoilé ! cria Tetuanui. Regarde ce foc.

Ce foc, à vrai dire, était un génois, mais à bord personne n'avait la moindre idée de ce que pouvait être un génois ou un yankee...

La vitesse semblait fantastique et tout s'était mis à vibrer à bord. En même temps que le vent du grain proche modulait une plainte, terrifiante sur le gréement.

— Vous êtes complètement dingues ! Stoppez-le ! Abattez les voiles...

Tous tournèrent la tête. Le dinghy les avait rejoints. À son bord Roderick, les cheveux en bataille, le regard fou, et de Beaumont cramponné aux boudins des deux bras pour éviter de se faire vider.

— Fiche le camp ! cria Maillard... Fiche le camp !

— Vous ne vous en tirerez jamais ! Vous avez vu comment vous êtes toilés ?

Maillard regarda Tetuanui. Celui-ci, debout jambes écartées sur le caillebotis du cockpit, « remontait au vent » pour embouquer la passe sud-est.

— Vous êtes surtoilés, l'ancre traîne... Maillard, abats les voiles ! hurla Roderick. Téora ! Téora, abats les voiles... Jamais vous ne vous en tirerez avec un vent pareil...

Le dinghy vint à contre-bord, égalisa sa vitesse. De Beaumont, d'un saut, tenta de se raccrocher au bordé. Il rata son coup et il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne tombe à l'eau. Roderick, d'une main experte, fit décrire un cercle au zodiac et le lança à pleine vitesse vers l'avant du sloop.

— Il ne faut pas qu'ils montent, lança Maillard, livide. Ou alors c'est la fin de nous tous.

En dépit de la gêne qui s'accroissait encore à chaque risée, il rampa par les passavants et arriva juste à l'instant où de Beaumont crochait dans les chandelles du bastingage. D'un coup de pied sans pitié, il lui écrasa les phalanges. En hurlant des imprécations, de Beaumont lâcha prise et retomba dans l'eau.

Écumant de rage, Roderick tendit le poing, puis coupa le propulseur pour le repêcher.

Le *Dolphin* fonçait droit devant lui, vibrant sous l'effort. Une rafale, qui le coucha presque jusqu'aux barres de flèches, faillit littéralement catapulte Maillard par-dessus bord.

Le canot était loin maintenant. Roderick, du moins autant que put le distinguer Maillard en dépit des embruns qui lui giflaient le visage, avait stoppé le propulseur et s'occupait de récupérer de Beaumont.

Déjà l'on entendait par-dessus le sifflement du vent dans le gréement le grondement des rouleaux brisant sur les récifs.

— Ils ne s'y froteront plus ! cria Maillard dans une grimace crispée.

Tetuanui tentait de « remonter » le vent au maximum pour franchir la passe. Déjà deux fois, après une rafale plus forte que les autres, le *Dolphin* avait failli virer et les voiles s'étaient mises à faseyer furieusement avant qu'il ne puisse, d'un grand coup de barre, relancer le sloop dans le lit du vent. Surtoilé, le sloop enfournait lourdement et l'écume jaillissait sur son étrave.

— On va frôler le récif, lança Téora. Ça peut réussir...

Maillard scruta la passe. Le seul endroit où la barre cessait de déferler.

— De justesse peut-être... Il faudrait tirer un bord.

Le Polynésien haussa ses épaules musclées.

— Et tu sais virer de bord avec ce *pahi* ?

Brutalement, sous une rafale, le grand sloop se coucha et le compresseur, décollé de son support, dérapa comme un canon fou, fracassa le bastingage et, toujours grondant, s'engouffra dans l'eau.

Dix secondes plus tard, une explosion brève et assourdie secoua les eaux du lagon.

— Ils reviennent !

Obstiné, Roderick fonçait de nouveau dans leur sillage, prêt à n'importe quelle folie pour reprendre possession de son *Dolphin*.

Ivre d'angoisse, Maillard arracha la gaffe des garcettes qui la maintenaient le long du bordé, prêt à cogner sur tout ce qui tenterait

de se hisser à bord. Le dinghy grossissait rapidement. À l'inverse de la première tentative, cette fois c'était l'Australien qui se cramponnait à la proue.

— Il faudrait remonter plus à cause de la dérive ! cria Téora qui voyait avec frayeur l'étrave du *Dolphin* s'orienter vers le corail.

Tetuanui avait changé de visage. Il devenait évident qu'il fallait tirer un bord. Ne serait-ce que pour gagner deux cents mètres dans le lit du vent et franchir la passe grand largue à pleine vitesse. Mais comment virer de bord avec ce foc à demi hissé et qui claquait comme un parachute en torche ? Et si le bateau, privé de sa vitesse, « refusait » ? Alors il abattrait comme la première fois et irait se fracasser sur ces coraux qu'ils longeaient depuis quelques minutes...

— Tetuanui, est-ce que tu es sûr...

Une lame s'écrasa en pluie sur le pont, les aspergeant tous. Chacun sentit nettement le coup de frein du sloop.

— On y va ! gueula le Polynésien. De toute façon, on n'a plus la place de manœuvrer...

En se penchant par-dessus le bordé, Maillard, au bord de la panique, vit dans la transparence du lagon défiler les coraux cinq ou six mètres sous la quille.

Le dinghy arriva soudain à sa hauteur. Roderick se dressa, tendant les bras vers les chandelles du bastingage.

CHAPITRE XIII

Appelé par un sifflement modulé, le grand Xaorg pénétra dans la chambre de veille. Tous y étaient déjà : les deux scrutateurs et aussi les premiers télépathes déjà en catalepsie sur leurs coquilles d'isolement.

Xaorg aimait bien pénétrer dans la chambre de veille. Il y régnait en permanence une confortable température de soixante-cinq degrés, exactement semblable à celle de la planète mère que les humains avaient nommée Ophiuchus.

Xaorg, dont le regard circulaire avait instantanément embrassé toute la pièce et analysé les différents écrans, réalisa d'instinct l'urgence de la situation. Ce n'était pas pour rien que Gorthar l'avait éveillé.

Un moment, Xaorg parut fasciné par ce qu'il découvrait sur les deux écrans télépathiques recalés après analyse et hypnose profonde sur le cerveau de l'humain aux cheveux rouges et sur celui de son compagnon. Ces deux écrans, partie maîtresse de la « chambre de veille », renvoyaient très exactement les images qu'enregistrait le cortex des deux humains.

Une des créatures poussa, à l'adresse de Xaorg, un long sifflement à peine audible tandis que sa main aux trois doigts spatulés indiquait l'écran ovale près des télépathes.

— Effectivement, renvoya Xaorg par un sifflement qui, pour un Terrien, aurait semblé en tout point semblable au premier. Cela n'était pas prévu. Les télépathes ?

— En contact.

— C'est bien...

— Vous voyez le danger ?

Xaorg eut un mouvement d'humeur. S'il le voyait ? Mais il ne voyait que ça ! Affolé, survolté, le cerveau de l'humain aux cheveux rouges renvoyait l'image de cet étrange assemblage primitif qui se mouvait sur l'eau avec le vent.

Deux fois déjà, il était parvenu à s'en rapprocher jusqu'à ce que la coque emplisse tout son champ de vision, c'est-à-dire ici tout l'écran télépathique. Deux fois il en avait été littéralement rejeté.

Son compagnon avait essayé d'abord. Mais l'homme qu'ils n'avaient pu capturer dans leur faisceau avait tenté de lui écraser les doigts pour lui faire lâcher prise.

— Passez-lui l'impulsion psychique de faire une nouvelle tentative par l'arrière ! siffla Xaorg en faisant lourdement face aux trois télépathes dans leur alvéole nimbé de lumière violette.

Ainsi que Gorthar, il pivota laborieusement vers les deux écrans. L'un d'eux ne renvoyait que le dos de l'homme aux cheveux rouges et parfois l'avant de l'engin, ainsi que des projections de ce liquide où s'était englouti le *Kanvoor* dont ils avaient reçu mission de faire disparaître jusqu'à la dernière parcelle. Œuvre qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes, l'atmosphère et la température très basse régnant sur cette planète ne leur permettant pas d'y survivre.

À des milliers de kilomètres de là, Roderick sentit une brusque flambée de colère folle incendier son cerveau.

— Remets les gaz ! hurla-t-il à l'adresse de de Beaumont cramponné à l'arrière.

— Tu n'y arriveras jamais !

— Fonce, j'ai dit ! J'étriperai ce Maillard de mes mains... Même si je dois en crever !

À bord du *Kanvoor*, tous virent de nouveau la coque du *Dolphin* grossir sur l'écran, preuve que le cerveau de l'homme avait encaissé l'impulsion d'agressivité lancée conjointement par les trois télépathes.

Xaorg émit deux sifflements très brefs.

— Cette fois, il faut qu'ils réussissent !

Voir cette étrange construction qui rampait sur le liquide bleu, s'échapper et rejoindre la grande île où vivaient des milliers de leurs semblables, c'était l'échec pur et simple de la mission. C'était la découverte du *grand secret*. C'était enfin leur mort à tous...

Sans compter que les humains, s'ils se servaient de ces choses de bois qui avançaient ridiculement avec le vent, savaient aussi utiliser les ondes radios. Ça, les testeurs l'avaient prouvé !

Curieuse civilisation...

— Attention, il essaie !

Roderick, dès que le dinghy fut assez près, s'agenouilla à l'avant. Au-dessus de lui, il apercevait Maillard qui le guettait, un espar à la main.

Mais Roderick semblait être devenu comme fou et la notion de danger n'atteignait même plus son cerveau littéralement téléguidé à son insu.

Ce qu'il voulait, c'était tuer – tuer de ses mains – Maillard, le Maori qui barrait si maladroitement et Téora aussi, pour avoir voulu s'échapper : la garce !

— Influx maximum ! ordonna Xaorg.

— Attention, on peut le tuer...

— J'ai dit influx psychique maximum !

Littéralement fou furieux, Roderick s'enleva d'un bond prodigieux et s'agrippa au bordé. Il avait l'impression que son cerveau et ses muscles charriaient du feu liquide, qu'il venait d'être dopé, doué de forces irréelles. Une colère sans nom l'électrisait.

En levant la tête, l'écume et l'insulte à la bouche, il vit le talon de Maillard foncer vers lui. Un choc très brutal : l'impression de s'enfoncer dans du coton.

— Maillard, je vais te tuer... J'aurai ta sale peau. Compte sur moi, *Froggy* !

Téora maintenant rampait vers lui, une manivelle de winch à la main.

— La femelle va l'aider, siffla Gorthar... Arrête-la !

— Elle non plus nous n'avons pu analyser son cerveau. Nous n'avons aucun moyen de contrôler ses impulsions.

— Exact. Elle n'est jamais passée dans le flux.

Un sifflement aigu suivit d'une demi-douzaine d'autres, ce qui pour une oreille humaine aurait pu passer pour un pialement.

Xaorg se retourna aussi rapidement que le lui permettaient sa corpulence et son corps flasque. Un des techniciens s'était brusquement approché des écrans.

— Attention, ils s'approchent de l'anneau minéral... À la vitesse où ils vont, ils risquent de s'éventrer dessus...

Gorthar, en pleine panique, fit un pas en avant, exactement comme s'il buvait l'écran télépathique de son œil unique.

— Xaorg ! appela-t-il. S'ils périssent, le module de pilotage du *Kanvoor* ne restera immergé qu'à faible profondeur. Et dedans se trouve encore le corps de Tardok.

— Je le sais ! Je le sais ! répondit Xaorg, littéralement fasciné par ce qu'il voyait.

Roderick était parvenu à crocher un pied dans une des chandelles du bastingage au prix d'un véritable rétablissement acrobatique.

L'autre humain lui cognait dessus à coups redoublés et un liquide rouge – sans doute leur flux vital – coulait de son front ouvert et lui brouillait la vue et par là même teintait l'écran d'une étrange couleur vermillon assez rare sur la planète mère où dominait le bleu-vert.

— Il va y arriver !

— Il n'aura pas le temps !

Des geysers de ce liquide bleuté et toujours en mouvement dans lequel se déplaçait cet étrange mobile recouvrirent un instant les deux humains. Noirs et moussus comme le dos de quelque monstre marin apparurent les premiers rocs du récif-barrière.

— Il faut qu'ils restent vivants ! rappela Gorthar. Pense à ce qui reste dans...

— Oui ! Oui ! Oui ! Mais il va réussir.

— Réussir à se tuer avec les autres !

— Mais non !

— Attention ! appela un des télépathes. Chute brutale de la capacité cérébrale ! Perte de sensibilité subite. Distorsion dans les facultés de raisonnement logique !

L'écran renvoyait au même instant l'image déformée de Maillard relevant à bout de bras l'aviron avec lequel il venait de frapper l'Australien.

— Il va l'assommer, évalua Gorthar. Xaorg ! Je t'en supplie, donne l'ordre ! *donne l'ordre* ! Qu'importe après tout ce qu'ils vont raconter s'il ne subsiste aucune preuve. Personne ne les croira.

Xaorg, en proie à l'irrésolution la plus extrême, se dandina lourdement sur place. Il avait froid soudain. Très froid. Comme chaque fois qu'il avait peur.

Enfin, la mort dans l'âme, il prit sa décision.

— Abandon ! siffla-t-il. Abandon immédiat !

À des milliers de kilomètres de là, Roderick saisit d'un revers de main l'aviron qui une fois de plus s'abattait vers lui. Il le tira en avant. Sa force semblait telle qu'il faillit projeter Maillard par-dessus bord.

Cramponné d'une main et d'une jambe au bordé, presque à toucher l'eau, il tenta une nouvelle traction.

Tout à coup, et bien qu'il fût sur le point de réussir, l'inutilité de ses efforts lui apparut. Dans son esprit, c'était comme s'il *savait* que tout ce qu'il allait tenter à partir de cet instant devenait inutile, voué à l'échec, sans le moindre espoir.

— Maillard, j'aurai ta peau ! gronda-t-il en lâchant prise. Tu verras...

Il plongea dans l'eau, eut le temps de voir la coque orange du *Dolphin* passer au ras de son visage à une vitesse folle et le gouvernail disparaître dans un bouillonnement puissant...

Il se retrouva seul – seul luttant dans les remous – tandis que déjà de Beaumont dirigeait le dinghy vers lui pour le repêcher.

— Il a lâché, émit Xaorg dans un sifflotis soulagé... Il a lâché... Ah ! L'autre humain le repêche maintenant.

À demi groggy, Roderick tendit les bras. La rage ne l'animait plus et il avait l'impression d'avoir perdu toutes ses forces. De Beaumont dut l'aider à se hisser dans le canot en le prenant à bras-le-corps.

— Pourquoi as-tu lâché, tu y étais presque ?

Mais l'Australien s'assit lourdement et porta la main à l'endroit où Maillard avait frappé. La peau avait éclaté et le sang sourdait doucement, se mêlant à l'eau de mer.

— Hein, pourquoi ? Encore un coup et c'était Maillard qui se retrouvait à la flotte... tu y étais presque.

Mais Roderick secoua la tête, découragé. Maintenant que la colère l'avait quitté, il se sentait littéralement vidé. Chacun de ses muscles semblait s'engluer et son corps peser une tonne.

— Je ne sais pas, finit-il par admettre d'une voix faible. Je ne sais pas ce qui s'est passé. D'un seul coup, j'ai *su* que c'était inutile... que tout ça ne servait à rien, que jamais je ne réussirai...

— Mais tu y étais presque !

— Ah ! *Shut up, bloody rascal !*

Il essuya le sang qui coulait sur son œil droit et regarda, anéanti, le *Dolphin* qui, avec trente degrés de gîte, s'approchait à une allure folle de la passe grondante.

— Il observe de nouveau son engin..., signala Gorthar qui venait de voir sur l'écran télépathique le visage de de Beaumont glisser vers la droite, aussitôt remplacé par les voiles inclinées du *Dolphin* dès que Roderick avait tourné la tête.

— Bien... Nouvelle impulsion psychique ! ordonna Xaorg. Le désir de plonger.

Dans leurs alvéoles violets, les trois télépathes se concentrèrent de nouveau, insufflant dans l'esprit de Roderick et de de Beaumont qu'il fallait faire vite, très vite, pour supprimer les dernières traces de la désintégration du vaisseau. Et que leur vie même dépendait de la préservation de ce secret.

— Il ne réagit pas ! siffla Xaorg, les yeux fixés sur l'écran correspondant à ce que voyait de Beaumont.

En effet l'Australien, affalé contre un des deux boudins du zodiac, la nuque sur le caoutchouc brûlant et le visage tourné vers le soleil tentait de calmer les battements effrénés de son cœur emballé.

Il sentait pourtant qu'il ne fallait pas s'arrêter là. Qu'il fallait continuer à plonger. Qu'après tout, le *Dolphin* n'avait strictement aucune importance et qu'il pouvait bien aller s'émietter sur le récif avec son équipage de dingues. L'important, c'était ce qui gisait encore au fond de l'eau. La dernière pièce du puzzle que les humains ne devaient jamais parvenir à reconstituer.

Et curieusement, en dépit de sa fatigue, en dépit du sang qui l'aveuglait par instants, Roderick n'avait plus qu'une hâte : retourner au fond du lagon et purger celui-ci des ultimes fragments d'épaves qui s'y trouvaient encore.

Sans un regard pour le *Dolphin*, il saisit la poignée des gaz et fit faire volte-face au dinghy.

CHAPITRE XIV

Maillard se cramponna à la ligne de vie du bastingage, lâchant l'aviron avec lequel il venait de frapper l'Australien. Un instant, il s'était littéralement vu happé par les doigts musculeux de celui-ci et projeté par-dessus bord. Il s'en était fallu d'un cheveu.

Et pourtant, c'était de toutes ses forces qu'il avait assené le lourd aviron de bois dur sur le crâne de Roderick. Le sang avait giclé tout de suite, lui voilant un œil. Mais l'autre, en cet instant, semblait avoir des réserves d'énergie quasi incroyables.

... *Inhumaines...*

Avec terreur, Maillard, en brandissant une nouvelle fois l'aviron, se demanda si ceux qui s'étaient emparés de son cerveau avaient aussi le pouvoir de multiplier la puissance de ses muscles.

Un paquet de mer les enroba tous deux d'une myriade de perles de lumière.

Soudain, sans raison, Roderick lâcha prise, partit à la renverse et s'enfonça comme une torpille dans l'eau bouillonnante qui filait le long du bord.

Vidé, hors d'haleine, Maillard se cramponna au winch tribord. Il entendit vaguement le hurlement aigu de Téora.

— Reviens ! Reviens !

Ballotté par les coups de roulis, Maillard rampa jusqu'au roof et chuta sur le caillebotis détrempé par les paquets de mer.

Le grand sloop avait maintenant achevé sa traversée du lagon. La passe était toute proche et les geysers qui jaillissaient derrière le récif de corail disaient que la mer avait encore forcé.

Visage convulsé, les doigts noués sur la barre, le Polynésien regardait foncer vers lui les brisants enrobés de leur chevelure d'écume.

— On passera juste ! Tout juste.

Téora, le visage gris de peur, s'était accroupie au fond du roof comme si elle attendait l'inéluctable.

— Et la dérive ? hurla Maillard.

Le Marquisien haussa les épaules. Comment évaluer la dérive d'un bateau qu'il « skippait » pour la première fois ?

La passe !

Et tout de suite le *Dolphin* fit tête sur une déferlante que son étrave trancha comme une lame. Sous le coup de boutoir de cette monstrueuse vague issue de la houle du large, la coque résonna comme un gong.

Chacun ressentit, presque physiquement, le puissant coup de frein cassant net l'erre du sloop.

Celui-ci s'ébroua, labourant des tonnes d'eau. La prochaine vague arrivait de face.

Maillard, qui avait de la peine à conserver les yeux ouverts dans les paquets de mer qui ruisselaient à jets continus par les passavants, réalisa alors que le *Dolphin* était en train de devenir le jouet des éléments et qu'il se débattait furieusement entre deux forces géantes et contraires.

Celle du vent et la puissance du clapot !

Le drame imminent lui apparut dans toute son horreur : le sloop avait maintenant perdu les trois quarts de son élan et ne luttait plus que pour rester sur place à l'entrée de la passe grondante.

— On ne passera jamais ! hurla Téora, effrayée. Le lagon se remplit !

Elle avait raison : comme d'habitude, par forte houle, le récif-barrière ne jouait plus son rôle et des milliers de tonnes d'eau s'engouffraient dans la brèche du corail, emplissant le lagon.

— On ne passera plus. Le courant est trop fort !

L'idée s'imprima en lettres de feu dans le cerveau de Maillard.

Un coup de vent. Le sloop se coucha, regagnant un peu de vitesse.

Si peu.

C'est à cet instant que tous entendirent, par-dessus le mugissement de l'écume tourbillonnante, le choc d'un récif se répercutant dans toute la quille.

— On a touché ! On a touché ! hurla Téora, quasiment épouvantée.

Tout d'abord, il ne se passa rien. Rien que le sifflement du vent, rien que les voiles qui battaient follement et le chuintement de l'eau sur la coque.

Le Marquisien fut le seul à voir la nouvelle déferlante accourir. Elle n'en finissait pas de couler vers eux, semblant aspirer tout le lagon pour mieux le recracher vers le *motou*.

— Non... non ! Ne fais pas ça ! Ne fais pas ça !

Celui qui avait crié, c'était Maillard. Maillard ne connaissait rien à la voile. Maillard ne savait que prendre des photos. Mais Maillard savait que pour franchir la passe, la barre ne pouvait pas être *sous le vent*.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? balbutia-t-il.

N'était-ce qu'une erreur de barre ? Une maladresse ? Ou bien Tetuanui n'était plus lui-même ?

Maillard s'élança en avant sous les yeux terrifiés de la jeune vahiné qui ne comprenait pas. Tetuanui semblait terrorisé.

— Laisse cette barre... Laisse-la...

L'éclat de rire sonna, clair dans le grondement des flots.

Maillard saisit la barre franche, voulut la redresser. Il eut l'impression qu'un marteau-pilon lui percutait la nuque. Un instant tout s'estompa : le vacarme de l'océan tout proche, le sifflement des filets d'air dans les haubans et le cri de Téora.

Un instant, rien n'eut plus d'importance. Rien...

Même pas sa propre vie...

Lorsque, quelques secondes plus tard, il recouvra ses esprits, le drame était déjà consommé. Incrédule, il vit l'océan pénétrer à flots dans l'unique coursive du *Dolphin*. Là, au milieu de ce qui avait été la cambuse, un roc, noir, formidable, éventrait le bordé.

Lui-même gisait sur le ventre, la tête en bas sur les trois marches qui conduisaient du cockpit à la salle des cartes. Là où le choc terrifiant l'avait rejeté...

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible... On aurait dû passer...

L'eau montait. Très vite. En l'aspergeant de sa force torrentielle, elle lui rendit un peu de sa lucidité. Maillard parvint à s'asseoir. Il lui fallut encore de longues secondes pour se retourner. Au ciel, les nuages plombés filaient à une vitesse incroyable...

À la barre, Tetuanui s'était affaissé, écrasé par l'espar de bois dur. En cubant, le sloop avait littéralement plaqué le gouvernail contre sa poupe, emprisonnant l'homme de barre dans un étau sans espoir...

Et Téora ? Téora ? Où était-elle ?

Chaque lame qui accourait du large soulevait le *Dolphin* puis le laissait retomber pour qu'il s'empale mieux encore sur le récif. Chaque fois, la coque craquait. Chaque fois, la plaie béante s'élargissait et le roc noir avançait dans un torrent d'eau verdâtre.

— Téora ? Téora ?

Aucun écho. Vu l'inclinaison du pont – ou du moins ce qu'il en restait – il était probable que la jeune Tahitienne ait été projetée dans l'écume dans le formidable impact dont Maillard, à demi comateux, ne se souvenait plus.

— Téora ? Téora ? appela-t-il encore dans le hurlement de la mer.

Rien, pas un cri.

Le sloop, dressé par une lame sans doute plus forte que les autres, se coucha brusquement. Dans la coque qui s'alourdissait de seconde en seconde de tonnes d'eau, ce fut plus qu'un Niagara...

Et Maillard, dans la brume qui obscurcissait son cerveau, sentit la mort poser ses serres sur son épaule.

— M'en sortir... M'en sortir à tout prix...

Il eut encore une fugitive pensée pour la jeune vahiné, noyée sans aucun doute à cet instant, attrapa parmi tout ce qui flottait dans l'eau noire une brassière de sauvetage et l'endossa.

Seul l'instinct lui faisait réaliser que dans l'état où il se trouvait il n'aurait pas la force de surnager longtemps parmi les tourbillons.

Il se hissa jusqu'au cockpit que l'eau commençait à submerger.

Tetuanui, le buste écrasé, avait cessé de vivre... Et sa tête pendait, oscillant à chaque soubresaut d'agonie du grand sloop.

Ainsi disparaissait un témoin de plus de la chute du vaisseau cosmique.

Une mort naturelle en quelque sorte...

— Salaud ! jura Maillard en passant à sa hauteur. C'est toi qui nous as tués ! C'est toi qui l'as fait...

Noyant le récif-barrière, une déferlante approchait en grondant. Affolé, Maillard s'accroupit au fond du cockpit. Cette fois, le sloop pivota sur lui-même, s'éventra dans un véritable pétilllement d'incendie sur le roc qui l'avait poignardé. La trombe d'eau cacha le ciel. Un moment, Maillard se crut englouti à jamais. L'image de l'étrange créature au regard linéaire flotta dans son esprit terrorisé... Une force incroyable le souleva, le maintint pendant quelques secondes hallucinantes sur sa crête d'écume, et le catapulta en direction du récif...

Maillard ne sentit jamais le corail. Il perdit connaissance avant.

CHAPITRE XV

— C'est elle ! C'est elle ! Il faut la tuer. C'est elle la *créature* !

Hirsute, Maillard tenta de faire face, dardant sur la forme diaphane qui se déplaçait sans bruit devant lui un regard fou.

— Non ! Nooon, ne m'approchez pas ! Ne me touchez pas ! Je ne veux pas...

Inondé de sueur, il essaya, en dépit de sa faiblesse, de se lever et fuir... fuir le long de cette plage immense où l'eau déferlait maintenant dans un silence de fin du monde.

— Non, je ne veux pas ! Je ne veux pas... Ne m'approchez pas !

La forme blanche s'était immobilisée, peut-être effrayée par ses hurlements. Elle ne bougeait plus, flottant dans l'aura qui l'entourait. Maillard grimaça. Tout son corps n'était qu'une douleur lancinante. Il avait l'impression atroce de cuire dans sa propre peau.

Était-ce ainsi qu'ils avaient décidé de le faire mourir ? Quel poison avaient-ils instillé dans ses veines ?

Brusquement un rectangle sombre se matérialisa derrière la silhouette blanche. Une bouche sur l'enfer ! L'aura se mit en mouvement, s'y dilua, s'y absorba. Le rectangle disparut presque aussitôt.

Les yeux exorbités, Maillard essaya, dans son délire, de percer le secret de cet inconcevable gouffre béant sur l'Autre Monde.

Parvenue dans le couloir, l'infirmière referma doucement la porte et héla un homme en blouse blanche.

— Il vient de se réveiller, docteur !

— De se réveiller ?

— Oui... Enfin si l'on peut appeler cela un réveil.

Le praticien, un dossier sous le bras, s'arrêta, sourcils froncés, considérant pensivement la jeune fille aux yeux bridés.

— Comment est-il ?

— À mon sens très mal. En plein délire.

— Ne nous plaignons pas, il n'aurait jamais dû survivre à cette insolation. Est-ce que la mémoire lui est revenue ?

— Il... Je pense que non : il dit des choses effrayantes.

— Il se débat ?

L'infirmière hocha la tête.

— Beaucoup, mais j'ai vérifié les sangles...

— Bien... je vais aller le voir, surtout qu'il ne touche pas ses brûlures. Je vais chercher Mercier.

Le docteur Herehau retourna dans son bureau et décrocha un téléphone. Un « Attendez, je vais voir si le commissaire est là », ensuite la voix rocailleuse de Mercier, une voix qui contrastait avec l'accent chantant de Tahiti.

— Alors, docteur ? Du neuf ?

— Vous m'aviez demandé de vous appeler dès qu'il se réveillerait. C'est chose faite. Mais je ne pense pas qu'il vous apprenne grand-chose : d'après l'infirmière, il débloque complètement.

— Que voulez-vous, quand on ne sait rien de rien, on se tient à l'affût de n'importe quoi ! Il y a tout de même eu plusieurs cadavres et moi, je patauge dans le bleu ! Le haussaire (12) veut des explications, sans compter qu'il y avait au moins un piroguier dans cette affaire-là. Tenez-le-moi au frais, j'arrive !

Dix minutes plus tard, après avoir remonté le boulevard Pomaré à fond de train, puis obliqué vers le pont de l'Est, le commissaire Mercier passait sous le porche de l'hôpital Mamao, garait sa petite Honda sous les frangipaniers et filait rejoindre Herehau.

Celui-ci l'attendait près de la chambre 214. Il fit quelques pas à sa rencontre, le visage sombre.

— Vous n'en tirerez rien.

— Il s'est rendormi ?

— Non... il dit des mots sans suite, voyez vous-même...

Ils pénétrèrent dans la chambre d'isolement. Maillard, échevelé, se débattait convulsivement dans son lit. Plusieurs des grandes compressees qui entouraient son torse avaient fini par glisser en raison de ses soubresauts, révélant une peau brûlée par le soleil et qui se craquelait par plaques sanguinolentes.

Mercier se rappela qu'il avait été retrouvé sur la plage sud-ouest du *motou* de Tetiaroa où il gisait, pratiquement dans le coma, encore revêtu d'une mae-west qui portait le nom du *Dolphin*.

Du *Dolphin*, on en avait retrouvé des espars un peu partout et une équipe de plongeurs de la marine avait fini par le repérer, gisant par

vingt brasses de fond, avec une brèche de deux mètres de large sur le flanc tribord.

Littéralement prisonnier de la barre : un Polynésien. Bien entendu, ce n'était pas dans son paréo qu'on avait trouvé un quelconque papier d'identité !

— Dans l'état où il est, je ne sais même pas s'il va survivre, chuchota Herehau. Les brûlures couvrent plus d'un tiers de la surface de son corps et il a deux vilaines blessures à l'abdomen. Voyez...

— Oui, je ferai attention... C'est quoi comme blessures ?

— Une double estafilade qui a raté le péritoine de fort peu. De là à en déduire ce qui l'a provoquée... Allons-y.

Mercier approcha une chaise. Les yeux globuleux, aux pupilles anormalement dilatées, de Maillard sautaient du docteur au policier. Nul doute qu'en cet instant, s'il avait pu se protéger le visage des bras, il ne l'eût fait. Une terreur sans nom semblait l'électriser.

Choc psychologique dû au naufrage ou bien... ou bien quoi ?

— Maillard ! Maillard ? appela Mercier d'une voix douce. Est-ce que vous m'entendez ?

Le blessé avala sa salive et dévisagea le policier.

— Maillard ! Rappelez-vous... Que s'est-il passé ? Vous m'entendez, Maillard, que s'est-il passé ? Vous vous êtes battus ?

— ?... ?... ?...

— Que s'est-il passé à bord du voilier de Roderick Steven ?

Cette fois, le blessé eut l'air d'entendre. Ses lèvres furent animées d'un bref frisson :

— Ro... Roderick... oui, ils l'ont eu lui aussi... et c'était pour ça qu'il voulait me tuer. Roderick... ils l'ont rendu fou aussi !

Mercier fronça les sourcils et se gratta pensivement l'aile du nez. Ainsi ce qu'il redoutait venait d'arriver : c'était bien une affaire criminelle qui lui tombait sur les bras. Dire qu'il était en « fin de séjour », c'était bien sa veine...

Il s'épongea le front avec un des pans de sa veste à fleurs. D'un seul coup, en dépit de la climatisation, il avait l'impression d'avoir horriblement chaud.

— Et pourquoi vous êtes-vous battus ?

Le malade n'eut aucune réaction. Exactement comme s'il n'avait rien entendu. Mercier allait répéter sa question lorsque Maillard, en proie d'un seul coup à la terreur la plus intense, hurla :

— Non ! Non... Laissez-moi... Je ne sais pas... Il a voulu me tuer, mais il n'y était pour rien, ce sont les autres, vous entendez : *les autres*.

Il est passé dans la clairière et c'est là que tout a commencé... Lorsqu'il est revenu, ce n'était plus le même...

Herehau se pencha en avant et essuya le front du brûlé avec une compresse.

— La clairière... Quelle clairière ? demanda-t-il doucement.

— Celle où il y avait le flux... C'était comme... comme une porte ouverte sur un autre monde, et Roderick y est rentré, et de Beaumont aussi...

— Bon Dieu ! sursauta Mercier si brutalement que Maillard s'en étrangla. De Beaumont... De Beaumont ! Un avis de recherche a été lancé par sa famille depuis trois jours. Il était sur le *Dolphin* ?

Cette fois Maillard, qui passait alternativement par des phases de surexaltation et d'abattement complet, ne formula aucune réponse et se contenta de hocher doucement sa tête exsangue.

— Eh bien ! nous sommes en plein cauchemar ! souffla Mercier. Les cadavres s'ajoutent aux cadavres. Seulement celui-là, on ne l'a pas retrouvé... Personne ne savait qu'il avait loué le charter pourri de ce sacré nom d'un chien d'Australien ! De Beaumont... Henry de Beaumont... De Beaumont...

Il se tut quelques minutes, le temps de digérer la nouvelle.

— Alors... ce piroguier, pourquoi était-il à la barre du *Dolphin* ?

— Parce qu'on essayait de s'échapper avec Téora.

— Téora... qui était Téora ?

— Une vahiné. Elle était avec nous... mais elle, personne ne lui avait pris son cerveau. Où est Téora ? Où est Téora ? Je veux la voir !

Maillard s'était mis à trembler de tous ses membres. Les images les plus folles dansaient devant ses yeux. Le cri qu'elle avait poussé lorsque le *Dolphin* avait fait tête, l'énorme vague qui balayait le pont... Ensuite plus rien. Il se souvenait qu'il nageait, il nageait comme un forcené pour s'éloigner de la coque éventrée qui n'en finissait pas de se coucher. Ensuite une nouvelle vague l'avait aspiré, malaxé, broyé, puis recraché directement sur le platier. Au choc, il avait perdu connaissance.

— Un piroguier dont on ignore le nom, Roderick Steven, l'Australien, Henry de Beaumont et une certaine Téora... une vahiné embarquée sur le sloop. Vous étiez encore nombreux sur ce bon Dieu de charter ?

Maillard hoquetait. Il essayait désespérément de reprendre pied dans la réalité des choses. Mais sa mémoire bousculait tout, mélangeait tout. Des détails horribles surgissaient parfois, comme celui de cette créature de cauchemar au regard linéaire, comme le rire

démementiel de Roderick ou le cri du piroguier lorsqu'il s'était vu écrasé par la barre franche...

— Je crois qu'il n'en peut plus, commissaire. Il serait prudent...

— Encore quelques questions, docteur. Ce que dit cet homme est effroyable, je suis sûr qu'il s'agit d'une affaire de piraterie.

— De piraterie ? En Polynésie ? Mais nous ne sommes pas dans les Bahamas...

Mercier n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Pourquoi vouliez-vous fuir ? (Il se pencha en avant et répéta d'une voix plus douce :) Pourquoi vouliez-vous fuir ?

Celui-ci battit deux ou trois fois des paupières. Ses yeux brûlés le faisaient atrocement souffrir malgré la semi-obscurité de la chambre. Mais il savait maintenant que celui qui lui parlait était un *homme* et qu'il ne le tuerait pas.

— Parce qu'ils voulaient nous voler le cerveau à nous aussi...

— Vous voler le cerveau ? s'exclama Mercier, interloqué.

— Oui... comme ils l'avaient fait pour Roderick et de Beaumont. Ils avaient pris le zodiac et ils plongeaient sans arrêt pour faire disparaître les créatures de l'Autre Monde ! Moi, je voulais prendre des photos, des documents... C'est pour ça que Roderick a reçu l'ordre de me tuer. Voilà pourquoi il a voulu m'assassiner...

Mercier soupira et considéra attentivement Maillard. Celui-ci se sentait étrangement calme maintenant. D'un calme presque excessif. Sa voix elle-même s'était modifiée, était devenue terriblement grave, posée, profonde...

— Je crois que vous avez tiré de lui tout ce qui était possible, commissaire, fit entendre Herehau, soucieux d'abrégier l'entrevue. Cet homme a le cerveau irrémédiablement lésé, j'en ai bien peur...

— Maillard ! Maillard, répondez-moi... Vous vouliez faire disparaître *quoi* ?

— Le vaisseau ! Le vaisseau ! C'était un vaisseau... mais il n'était pas de notre monde. Il venait d'ailleurs. Il y avait des cadavres à bord. J'en ai vu au moins deux... avec une grosse tête, et des yeux incroyables... des yeux de serpent, ou de chat, mais... horizontaux. Ils se balançaient dans l'eau. Roderick et de Beaumont ont tout fait disparaître. Ils ont plongé pendant des heures et des heures...

— Mais oui, mais oui, bien sûr, acquiesça Mercier avec indulgence. Mais que sont-ils devenus, Roderick et de Beaumont ?

Maillard haussa faiblement les épaules, ce qui eut pour effet d'irradier une douleur fulgurante dans tout son torse.

— Quand tout a été fini, ils ont dû leur passer l'ordre de crever le zodiac et ils ont péri noyés au large.

— Mais qui *ils* puisque vous dites justement que ceux qui habitaient ce soi-disant vaisseau étaient morts ?

— Je ne sais pas... Je ne sais rien... Ceux qui nous surveillaient depuis le début... D'autres peut-être ! D'autres venus d'ailleurs !

Herehau soupira :

— Incohérence totale.

— Malheureusement... mais seulement c'est aussi le seul survivant du naufrage.

— Un survivant qui va emporter son secret dans la tombe !

— Ah ! Parce que vous croyez que...

Le docteur se frappa le front.

— Non, mais c'est tout comme. Il est fou, ne voyez-vous pas ? Complètement fou... Et le cerveau ne se régénère jamais, commissaire. Tel qu'il est, il restera, avec ses phantasmes, les souvenirs qu'il s'est créés lui-même et ses terreurs, fruit de son imagination de déséquilibré... Rien à faire que l'isolement, le calme et la surveillance.

— L'asile ?

— Vous voyez autre chose ?

— Je ne suis pas docteur... Mais *pourquoi* se sont-ils battus ? C'est ça que je ne comprends pas.

— La vahiné, bien sûr.

Mercier se fit suppliant :

— Maillard, réponds-moi : cette Téora, elle te plaisait ?

— Téora, rêva Maillard un sourire aux lèvres. Téora ! Mais où est Téora ? Je veux la voir ! Je veux la voir... elle et moi, nous devons rester ensemble.

— Et Roderick, et de Beaumont ?

— Eux, ils l'auraient tuée s'ils avaient pu... j'en suis sûr ! Il ne fallait laisser personne, vous entendez, personne ! Aucun témoin, il fallait tout faire disparaître, s'autodétruire.

Maillard repassait sans transition dans une phase d'excitation intense. Mercier croisa le regard désolé de Herehau.

— Vous avez raison, elle a dû être le détonateur... Il a voulu filer seul avec la fille, comme il ne sait pas barrer un bateau, il a loué les services de ce pêcheur de *marara* pour ramener le *Dolphin* et l'autre a raté son coup à cause du vent...

— C'est donc lui le meurtrier des autres ?

— Très probablement... Avec les requins, on n'a rien retrouvé de cette femme... des autres non plus du reste. Qui pourra jamais savoir... D'ailleurs ces blessures à l'abdomen prouvent bien qu'ils se sont battus au couteau.

Mercier se leva, évitant le regard halluciné de Maillard.

— Combien de temps est-il resté sous le soleil ?

— Deux jours, je pense. Il était à la limite de la déshydratation létale lorsqu'un bonitier l'a aperçu sur la grève du *motou*. Ça aurait pu tuer n'importe quel homme ! C'est sa brassière de sauvetage qui l'a sauvé, à la fois de l'eau et du soleil.

— Tout cela est horrible... incohérent... diabolique !

Au moment où le Tahitien ouvrait la porte, Maillard se débattit et tenta, en dépit des sangles de cuir qui le liaient au lit, de se redresser :

— Mais je ne suis pas fou ! Je ne suis pas fou, sanglota-t-il d'une voix pathétique... Ces créatures, je les ai réellement vues... Je les ai même filmées ! Elles étaient deux... Il y avait des débris partout ! Ce sont des êtres d'un autre monde... C'est vrai ! Je vous en supplie, il faut me croire ! Je vous le jure... Non, ne partez pas ! Je sais ce que vous pensez, mais ce n'est pas vrai : je ne suis pas fou...

Il hoqueta un moment et ajouta d'une voix aiguë, hystérique :

— Ils étaient deux... Je les ai vus comme je vous vois... Je vous jure que je ne suis pas fou ! Vous vous trompez, il faut me croire...

Le commissaire Mercier se retourna, un sourire figé sur les lèvres.

— Mais je te crois, Maillard, je sais que tu n'es pas fou... Personne ici ne croit que tu es fou...

Il referma la porte avec un rien de précipitation. Ce fut presque une fuite, une fuite pour ne plus voir les yeux implorants du dément.

Herehau venait d'intercepter une infirmière qui portait une potence à perfusion.

— Valium 16..., ça le calmera.

Les deux hommes firent quelques pas dans le couloir sonore de l'hôpital Mamao.

— Terrible, n'est-ce pas ?

— Oh ! Ce qu'il raconte ? Vous savez, commissaire, il ne faut pas y ajouter foi ! Des créatures d'un autre monde, vous pensez ! Vous savez, il n'y a pas de limites au délire ou aux hallucinations, aucune limite ! Il peut *réellement voir* n'importe quoi...

— Non, non, je ne parlais pas de ça... Ce qui est terrible, c'est que j'ai un sacré dossier sur les bras maintenant... et j'ai aussi un coupable. Un coupable... irresponsable.

— Vous avez presque l’air de le regretter.

— Fichtre non ! Somme toute, ce n’est qu’une affaire de mœurs comme tant d’autres... Vous viendrez signer une déposition à la sûreté demain ?

— Demain ? Pas question, je vais à Huahine. Il y a un *tamaraa* (13), je ne veux pas manquer ça... C’est tellement urgent, commissaire ?

— Alors venez lundi... Après tout, ce n’est guère qu’une banale affaire de mœurs sans le moindre mystère. Le seul pépin, c’est que ça se termine mal, voilà tout !

— Au revoir, commissaire !

Les deux hommes se serrèrent la main. Mercier dévala les escaliers vers les jardins de frangipaniers et d’hibiscus qui entouraient l’hôpital. Il entendait encore dans ses oreilles les sanglots de Maillard.

« ... Non, je ne suis pas fou, je ne suis pas fou... »

Si au moins cela pouvait être vrai...

FIN

À bord du sloop « Zombie »

Tahiti – Tetiaroa

Juillet 1981

-
- 1 Appellation familière à Tahiti et dans les atolls de la compagnie locale « Air Polynésie ».
 - 2 Bora Bora (Île sous le Vent). Rangiroa (Tuamotu).
 - 3 En Polynésie, le tutoiement est d'usage courant et naturel, le vouvoiement étant considéré comme une marque de mépris.
 - 4 Sous ces latitudes, les dépressions tropicales sont toujours précédées d'un calme plat suivi d'une onde de choc de durée variable et de grande violence. Les trois quarts des naufrages et des toitures soufflées se font au cours des deux ou trois premières minutes, le vent allant ensuite en régressant pendant que s'installe une pluie de plus en plus diluvienne.
 - 5 Centre d'Expérimentation du Pacifique. Les P2H. Neptune de la base de Faaa assurent les recherches en mer et certaines évacuations en Polynésie.
 - 6 Surnom péjoratif donné par les Anglo-Saxons aux Français. Mot à mot : mangeurs de grenouilles.
 - 7 Poisson volant.
 - 8 Plante ressemblant à une fougère et dont les Tahitiens se font une visière pour le soleil.
 - 9 Coquillage.
 - 10 Prison de la côte ouest de Tahiti.
 - 11 Cent mille « francs Pacifique » : cinq mille cinq cents francs métropolitains.
 - 12 Haut commissaire.
 - 13 Grand repas de fête polynésien.